

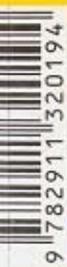
# l'actualité

POITOU-CHARENTES



**70 écrivains**  
UN ETE A LIRE

calendrier  
des festivités  
culturelles



■ JUILLET ■ AOUT ■ SEPTEMBRE ■ 2001  
■ N° 53 ■ 40 F

# Centre de culture scientifique et technique

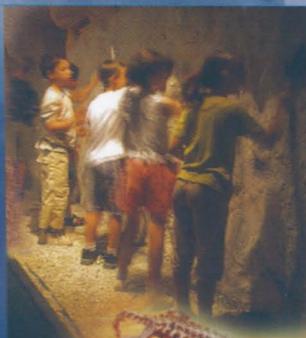
Les mardis  
plaisirs  
SPECTACLES GRATUITS

## Comment la Terre devint ronde ?

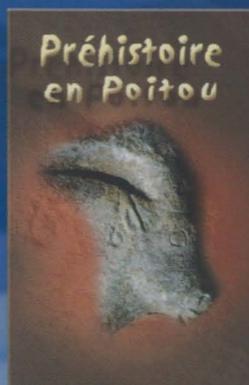
• Mardi 31 juillet > 21h  
> Planétarium

Elle fut plate, cylindrique, elle a flotté sur l'eau puis dans le vide, longtemps immobile. Comment la Terre devint-elle ronde, tournant sur elle-même ou autour du Soleil ? Un spectacle sur les métamorphoses de notre planète.

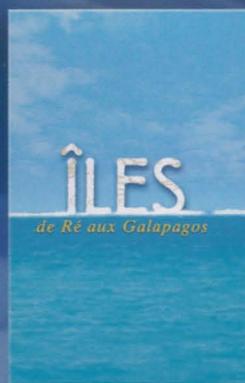
Jun à octobre | 2001



## > EXPOSITIONS



> Jusqu'au 4 novembre



> Jusqu'au 28 octobre



## > PLANÉTIARIUM

Chaque jour à 17h00,  
plongez-vous en pleine nuit sous un  
ciel étoilé ; approchez les planètes,  
nébuleuses et galaxies.

Samedi 11 août,  
à 21h00, au Planétarium  
de l'Espace Mendès  
France [Entrée Libre]



## > L'accès Internet de vos vacances

• Ne perdez pas contact avec vos cyber-correspondants :  
Accès libre à l'Internet en permanence : 16 F / 2,50  
euros par demi-heure. [ Gratuit pour les adhérents ]



## Compagnie Animação Aqua tu penses ?

• Mardi 7 août > 21h  
> Salle Galilée

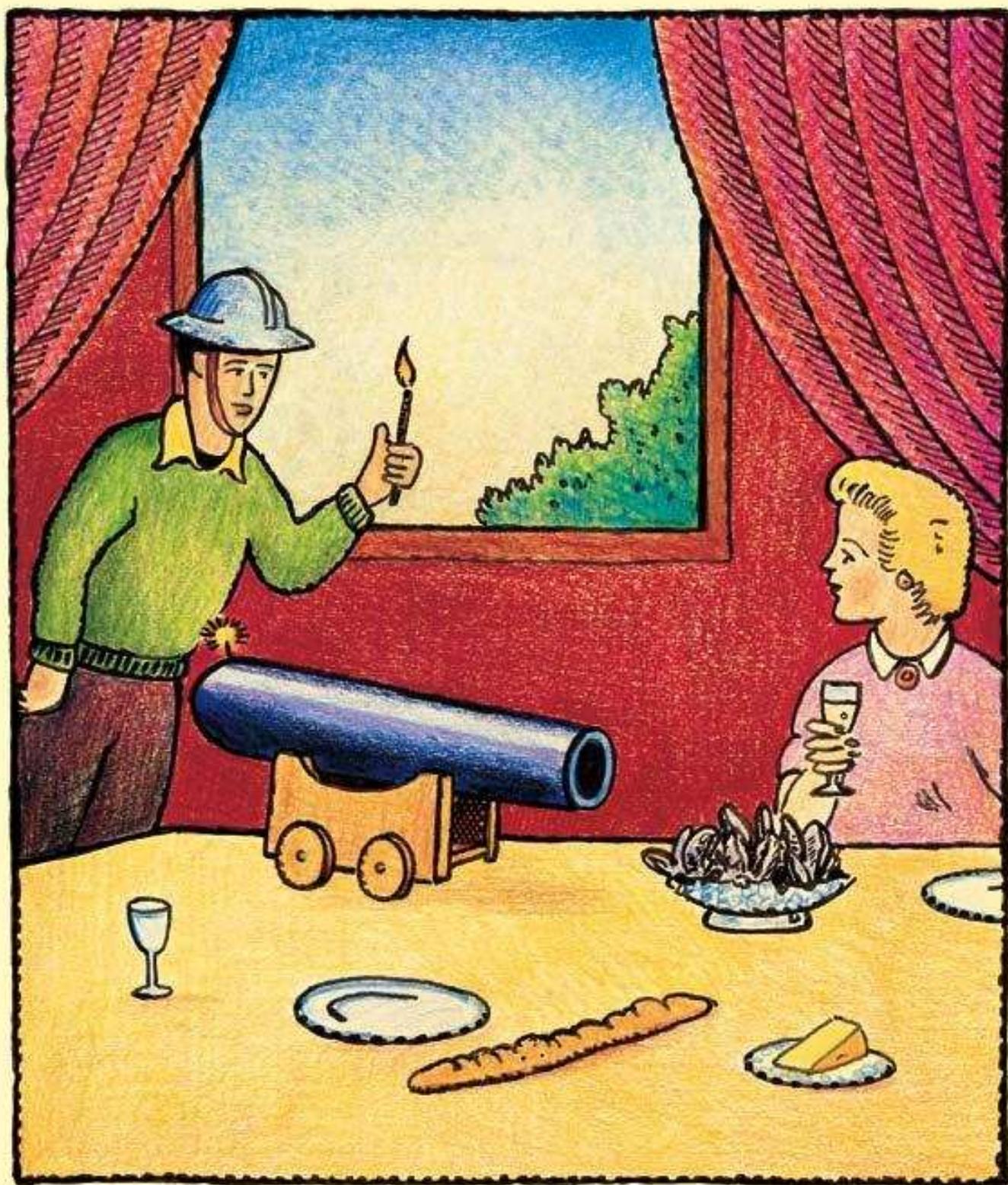
> un spectacle proposé par l'Espace  
Culture Multimédia  
Performance multimédia de 30 mn  
par la Cie Animação, de Toulouse.  
**Aqua tu penses ?** Une immersion  
ludique dans un univers sub-aquatique  
peuplé de marionnettes virtuelles  
étonnantes et rafraîchissantes.  
Pour petits et grands.

## Chimisterie !

• Mardi 14 août > 21h

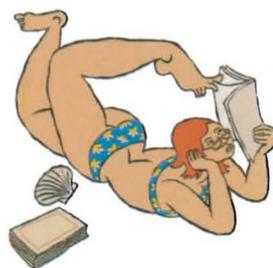
Chimie théâtrale ou théâtre chimique  
des expériences de chimie mises en  
scène par des intervenants de théâtre  
et les animateurs de l'Espace Mendès  
France.

ESPACE  
MENDES  
FRANCE



AUCUNE RAISON DE T'INQUIÉTER, MA CHÉRIE.  
JE SAIS PARFAITEMENT BIEN COMMENT ON  
OUVRE LES HUÎTRES DE MARENNES-OLÉRON.

6	ROBERT MARTEAU
8	ALBERTO MANGUEL
9	NEDIM GÜRSEL JEAN-RICHARD BLOCH
10	SOFIA QUEIROS HAWAD DANIEL RIVIERE
11	CASANOVA MARTIN VEYRON
12	HISTOIRES LITTÉRAIRES
14	JEAN-CLAUDE MARTIN ODILE CARADEC HÉLÈNE KÉRILIS GRABUGES
15	DENISE A. AUBERTIN
16	LE PARESSEUX CLAUDE ANDRZEJEWSKI ERIC BACHELIER JEAN-PAUL CHABRIER DOMINIQUE HERODY CATHERINE TERNAUX
18	XAVIER GUERRIN
19	LOUIS PERCEAU MOSE
20	PIERRE BOUJUT MICHEL BOUJUT
22	JEAN-MARIE AUGUSTIN JEAN RENAUD
23	JABBAR YASSIN HUSSIN MONIQUE TELLO
27	JACQUES VILLEGLÉ
31	OLIVIER BLEYS
93	ADA INGHAM
96	GUILLAUME BRUÈRE
97	CHARCOT ISABELLE AUTISSIER
106	MICHÈLE CLÉMENT-MAINARD GASTON CHÉRAU
118	MARYLÈNE NEGRO



Dessin de couverture :  
Michaël Sterckeman

# sommaire

DENIS MONTEBELLO  
**24 COMMENT PARLER D'UNE TABLETTE DE PLOMB OU D'ARGENT SANS ROMPRE LE CHARME**  
Découvrons la tablette d'exécration de Rom et, à Poitiers, un charme contre l'impuissance.

FRANÇOIS BON  
**28 UN AUTRE VISAGE DE LOTI**  
Le journal de Pierre Loti et ses textes de non-fiction révèlent l'écriture multiple de cet écrivain.

LEÏLA SEBBAR  
**34 DES TENNIS ROUGES DANS LE SALON TURC**  
Un nouvel épisode des pérégrinations de Shérazade dans la maison de Pierre Loti.

JACQUES ROUBAUD  
**38 LES DEUX BOUTS DE LA CHAÎNE D'OR**  
L'hommage à Pierre Bec d'un grand poète passionné par l'art des troubadours.

AUXEMERY  
**40 EZRA POUND CHINOIS & TROUBADOUR**  
Aux origines des *Cantos*, la cité où naquit le chant du premier des troubadours.

PIERRE MOINOT  
**44 POITOU VIEILLE TERRE**  
«Cette vieille terre ambiguë, entre deux massifs de granit ruinés...»

SYLVIE GERMAIN - TADEUSZ KLUBA  
**46 LA NYMPHE DES MARAIS**

RÉGINE DEFORGES  
**48 L'AMOUR DÉRANGE**  
Régine Deforges reste attachée à sa ville natale, Montmorillon, malgré des souvenirs douloureux.

MICHEL CHAILLOU  
**50 ENTRE LES MOTS**  
Poitiers à la fin des années 50 : premiers pas dans la littérature. Entretien.

JEAN-LOUIS HOUEBINE  
**52 UN ALLER-RETOUR POITIERS 2001**  
De l'effervescence intellectuelle à Poitiers dans les années 50 et 60.

GÉRARD BOURGADIER  
**54 LES ARTISTES SONT TOUJOURS EN AVANCE**

VICTOR BARRUCAND  
**55 VOYAGEUR DE LETTRES**



JEAN-CLAUDE PIROTTE  
**57 UNE SI LONGUE ADOLESCENCE**  
*Les Destinées sentimentales* de Jacques Chardonne, un film mais surtout un grand roman.

JEAN-FRANÇOIS MATHÉ  
**58 JEAN ROUSSELOT L'HOMME À L'ŒUVRE**  
«L'acte d'écrire est le prolongement direct de l'acte de vivre...»

XAVIER PERSON  
**60 UNE JOURNÉE AVEC GEORGES-L. GODEAU**

JEAN DEMÉLIER - MAURICE FOMBEURE  
**62 VIVE LES OIES DU POITOU**  
«Oncques ne vit jamais Poitevin reculer mais oncques ne vit jamais Poitevin avancer.»

PAUL MERCIER  
**64 SIMENON ET LES CHARENTAIS**  
La Charente-Maritime est évoquée dans trente-quatre romans et nouvelles.

HORTENSE DUFOUR  
**72 FILLE DU MARAIS**  
«Il faut autant de patience et d'art pour réussir une huître que pour écrire un roman.»

**74 LES PIVOINES DE MADELEINE CHAPSAL**  
«L'île de Ré, c'est ma création», affirme celle qui s'est installée aux Portes-en-Ré.

BERNARD RUHAUD  
**76 TERMINUS TASON LA ROCHELLE**  
«Je suis arrivé à La Rochelle un peu par hasard il y a une quinzaine d'années...»

JEAN-JACQUES SALGON  
**78 LA PORTE ROYALE**  
A La Rochelle, ce vestige classique offre une porte close sur une ville ouverte.

RAYMOND BOZIER  
**80 L'AUTOROUTE DES OISEAUX**  
Rouler de Rochefort à Saintes sur l'une des plus belles autoroutes du monde.

- 83 **GEORGES BONNET**  
**DES OUTILS**  
«J'ai toujours été fasciné par les vieux outils amenuisés par l'usage...»
- 84 **CLAUDE MARGAT**  
**NOTES D'ATELIER**  
Les marais charentais peints à la chinoise.
- 86 **MICHEL BRAUDEAU**  
**ROYAN, MUSÉE DU PASSÉ PROCHE**  
Une ville reconstruite qui est «une exposition permanente du style des années 50».
- 88 **MAURICE RENARD**  
**OLÉRON, ÎLE SÉRÉNISSIME**  
Un pionnier de la science-fiction française fut le chantre de l'île d'Oléron.
- 90 **CATHERINE REY**  
**RETOUR À L'ESSENTIEL**  
Catherine Rey a quitté le bruit et les habitudes de l'ancien monde pour «renaître» en Australie.
- 94 **ALI ERFAN**  
**LE TEMPS DE L'ÉCRITURE EST UN EXIL**  
Comment la découverte d'un paysage peut déclencher la mémoire et donner envie de terminer un roman.
- 98 **JEAN BRUNEL**  
**RENAISSANCE LITTÉRAIRE DANS L'OUEST**  
La vie littéraire en Poitou, Angoumois, Aunis et Saintonge entre 1550 et 1620.
- 101 **DOMINIQUE MONCOND'HUY**  
**GUEZ DE BALZAC**  
L'«ermite de la Charente», le style et la civilité mondaine.
- 102 **MARIE-LUCE DEMONET**  
**LES GRANDS JOURS DE RABELAIS EN POITOU**  
Un colloque sur ce thème à Poitiers.
- 103 **HUGUES PAGAN**  
**CACHÉ CHEZ LES GAULOIS**  
Hugues Pagan, auteur de polars, a quitté Paris pour s'installer dans un hameau au sud de Jonzac.
- 104 **PIERRE D'OVIDIO**  
**CHER PETIT MARTYR**  
«Nous ne t'oublierons jamais.» Nous ne t'oublierons jamais !? Promis ? Oui. Juré ? Oui.
- 108 **MÉTIERS**  
Editions : Le Paréiasaure théromorphe à Poitiers. Aubin Euronumérique. Remue.net. Montmorillon : la Cité de l'écrit. Artisans d'art : Remonter le temps du papier. Reliure : la noblesse de la sobriété. Restaurer l'histoire du livre. Les éditeurs de Poitou-Charentes.
- 115 **MARC DENEYER**  
**MONSIEUR KOBAYASHI**  
En plein hiver au Japon, le photographe raconte une visite chez l'acupuncteur.
- 116 **CALVO, CÉLINE, HERGÉ**  
Jean-Pierre Reynaud, qui expose à Poitiers, nous parle des livres qui ont jalonné sa vie.
- 118 **CALENDRIER DES FESTIVITÉS CULTURELLES**
- 129 **DENIS MONTEBELLO**  
**L'ÉCLADE DE MOULE**  
Un nouveau page de la série des saveurs.
- 130 **BIBLIOGRAPHIE**

# édito

Les écrivains fouillent les lieux de mémoire, les révèlent parfois et en construisent de nouveaux. Le regard qu'ils portent sur la région Poitou-Charentes nous permet de mieux comprendre son histoire, au travers des sites et des hommes, mais aussi de se projeter dans l'avenir, voire de l'inventer. Cette édition spéciale de *L'Actualité Poitou-Charentes*, réalisée avec une cinquantaine d'écrivains vivants, n'a rien d'un mémorial, au contraire, parce que priorité est donnée à la création et à la découverte.

Si *L'Actualité* est solidement ancrée dans notre région, elle ne cherche cependant pas à se complaire dans quelque fibre régionaliste qui, toujours, tend à figer les choses, à créer des frontières, à susciter le repli sur soi. Si l'on veut parler d'identité régionale, c'est au pluriel et dans le mouvement de la création et de l'échange. Donner et recevoir. S'affirmer et s'ouvrir aux autres.

La diversité du sommaire se fait l'écho de cette volonté. Des tablettes poitevines du <sup>v</sup>e siècle à l'édition numérique, de l'émulation littéraire de la Renaissance aux questions les plus actuelles sur l'écriture, on peut aisément trouver les fils conducteurs qui tissent ces pages.

Tous les numéros de *L'Actualité* sont conçus dans cet esprit – décroïsonner et relier –, quelle que soit la nature du dossier, y compris avec ceux qui explorent les sciences et les techniques.

Didier Moreau

## l'actualité POITOU-CHARENTES

**L'Actualité scientifique, technique, économique Poitou-Charentes est éditée par l'Espace Mendès France avec le soutien du Conseil Régional de Poitou-Charentes et avec le concours du CNRS, de l'ENSMa, de l'Université de Poitiers, de la Ville de Poitiers, du CHU de Poitiers.**

1, place de la Cathédrale 86000 Poitiers Tél. 05 49 50 33 00  
Internet : [www.pictascience.org](http://www.pictascience.org) ■ E.mail : [emf@pictascience.org](mailto:emf@pictascience.org)  
Rédaction – Diffusion : 05 49 51 56 00 ■ Abonnements : voir p. 130

Directeur de la publication : **Jean-Claude Desoyer**  
Directeur délégué : **Didier Moreau**  
Rédacteur en chef : **Jean-Luc Terradillos**

Fondateurs : Christian Brochet, Claude Fouchier, Jean-Pierre Michel

CPPAP : 68 797 ISSN 0983-8856 ■ Dépôt légal : 3<sup>e</sup> trimestre 2001  
Conception – Réalisation :  
**Agence de presse AV Communication - Claude Fouchier**  
Fred Briand graphiste – Poitiers ■ Menneguerre-Photogravure – Niort  
Imprimerie Sajic-Vieira – Angoulême.



Philippe Lemasson

La lune est au-dessus de l'église d'Aulnay  
 De Saintonge. Le soleil voit les animaux  
 Sculptés en bas-relief dans la pierre. Le ciel  
 Se courbe, frôlé par la pointe des cyprès.  
 Il y a tant de clarté que la transparence  
 N'étonne plus l'œil qui feint de perdre de vue  
 Les horizons infiniment multipliés.  
 Chaque freux met l'accent où il faut dans la phrase  
 Que se récite la tourterelle en chantant.  
 On voit la peupleraie osciller sous le vent  
 Qui s'enfuit après par vagues dans le blé vert.  
 On constate qu'il n'y a ni suspension  
 Ni solution dans ce qui s'offre à l'esprit  
 Et tombe en même temps sous chacun de nos sens.

(Aulnay-de-Saintonge, mardi 15 avril 1997)

■  
 Robert Marteau  
 est né en 1925 à Virollet, dans la  
 forêt de Chizé. Livre récent :  
*Etudes pour une muse*, Champ  
 Vallon, 2000. Un ouvrage  
 collectif lui est consacré :  
*Pour saluer Robert Marteau*,  
 Champ Vallon, 1998.  
 Le sonnet qu'il nous a confié  
 sera publié fin 2001, chez le  
 même éditeur, dans un recueil  
 intitulé : *Rites & Offrandes*.

# Place aux créateurs

Par Jean-Luc Terradillos

Cette édition consacrée aux écrivains s'inscrit dans la lignée de nos numéros spéciaux sur «les patrimoines» (été 1999) et sur «les musiques» (été 2000), réalisés avec un soutien spécifique de la Région Poitou-Charentes.



Philippe Untersteller, *Poème en braille*.

## L'Office du livre en Poitou-Charentes

L'Office du livre en Poitou-Charentes a été créé à Poitiers en 1984 dans le but de concourir au développement des activités liées au livre et à la littérature dans la région. Cette association de loi 1901, financée par le Conseil régional, le ministère de la Culture et le Centre national du livre, est présidée par Olivier Cazenave et dirigée par Georges Monti.

L'Office peut intervenir à tous les niveaux de la vie du livre : aide à la création littéraire en attribuant des bourses à des auteurs, aide à l'édition par des subventions ou avances sur le produit des ventes, aide au développement des revues, aide à la réalisation de manifestations publiques d'intérêt général, soutien à la librairie pour les actions visant à conforter leur réseau, aide à la promotion et à la diffusion des éditeurs de la région.

Pour favoriser la vie littéraire, l'Office invite des écrivains et organise, en partenariat : le festival *Anguille sous roche* (livre jeunesse) en mars, *Littératures métisses* en mai, pendant

le festival *Musiques métisses d'Angoulême, Poésie hors limites* en octobre. La manifestation organisée avec l'Université de Poitiers et la médiathèque François-Mitterrand, *Ecrivains présents*, change de nature cette année. Le thème est centré sur la littérature et la photographie. Dès novembre 2001, des rencontres, des conférences et des expositions seront proposées tout au long de l'année, notamment avec des écrivains photographes.

En partenariat avec les bibliothèques municipales, l'Office invite des écrivains étrangers en résidence pendant trois à six mois.

Et chaque année, en janvier, il décerne le prix du livre en Poitou-Charentes.

14, rue Boncenne 86000 Poitiers  
Tél. 05 49 88 33 60 Fax 05 49 88 80 04  
e.mail : office.du.livre@wanadoo.fr

A nouveau, nous affirmons la primauté de la création et de l'ouverture. Ces pages ne visent pas à proposer un inventaire des auteurs répertoriés «picto-charentais» stricto sensu ni un aperçu d'histoire littéraire. Ce numéro résulte d'un choix, guidé par l'amour des beaux textes qui s'écrivent aujourd'hui. Nous avons choisi des écrivains nés en Poitou-Charentes, vivant dans notre région ou y ayant des attaches – et sans tenir compte de leur notoriété. Aux côtés des écrivains, nous avons aussi invité des artistes, plasticiens, dessinateurs, photographes, car tous les arts se nourrissent les uns des autres. Tous les écrivains sollicités nous ont réservé un accueil chaleureux, manifestant une grande disponibilité et de sincères encouragements. Certains nous ont accordé un entretien, d'autres nous ont donné un texte inédit. La meilleure façon d'approcher l'univers d'un auteur n'est-elle pas d'entrer dans ses propres mots ? Dans la plupart des cas, nous leur avons proposé un thème. Ainsi, quelques-uns rendent hommage à des figures appartenant au patrimoine littéraire ou à des écrivains cantonnés dans une sorte de purgatoire – une lecture contemporaine devrait permettre de les reconsidérer à leur juste place. Loin d'être un exercice de style, ce type de contribution révèle autant sur le personnage évoqué que sur l'auteur.

D'autres s'attachent à des lieux et, grâce à leur regard, nous les font redécouvrir, autrement. D'autres encore nous racontent des événements qui ont déclenché, chez eux, le désir d'écrire ou, du moins, la curiosité pour ce qui se crée. Bien sûr, toute œuvre porte en elle une part d'aridité, de complexité et de vérité – qui ne fait pas toujours plaisir. C'est la liberté du créateur, c'est son génie. Il peut nous émerveiller comme réveiller en nous des blessures, des faiblesses, des aveuglements.

Faire œuvre, c'est faire exister. ■

### LE CHOIX

Chaque écrivain indique trois livres d'autres auteurs qu'il souhaite faire découvrir aux lecteurs de *L'Actualité Poitou-Charentes*.



## Jouir de la lecture

L'écrivain Alberto Manguel se dit, avant tout, lecteur. Né en Argentine en 1948, il a vécu en Italie, en Angleterre, à Tahiti et au Canada. C'est par hasard qu'il pousse, il y a quelques mois, le portail d'un presbytère près de Châtellerault. Il lui permettra de se fixer, lui et ses livres. Actes Sud a publié, notamment *Une histoire de la lecture*, *Dans la forêt du miroir*, *Le Livre d'images*.

**L'Actualité.** – Que peut-on exprimer le mieux grâce au français ?

**Alberto Manguel.** – Chaque langue choisit sa cible. Nous qui les parlons, nous croyons être les meneurs de la pensée quand, en fait, c'est la langue elle-même qui nous mène vers certains thèmes, certaines expressions et certaines réflexions. Le français est une langue très consciente d'elle-même. Pour les Anglais, par exemple, un

jeu national basé sur la dictée est inconcevable. Mon professeur de français me disait que faire une faute de français était une faute morale.

Parce que c'est une langue très réflexive, elle permet une expression assez exacte et poétique des choses intimes. Ce qui nous donne un vocabulaire gastronomique, érotique, des fantômes et du rêve, qui n'existe pas dans les autres langues. Une expression comme «jouir de la lecture» mêle d'une façon très exacte le plaisir érotique au plaisir du livre, puisque ces deux expériences humaines se passent souvent au lit.

**Comment choisissez-vous vos lectures ?**

Je n'ai pas de système. Je compare toujours la lecture à l'amitié. Nos relations avec les livres sont semblables à celles que nous avons avec les autres êtres humains. On

ressent une attirance pour quelqu'un pour des raisons inconnues. Nous pouvons essayer de l'expliquer en parlant de la voix, des yeux, d'un geste, d'un moment, etc. mais tout cela s'ajoute après. Il y a un moment où une alchimie se fait entre deux personnes, ou entre un lecteur et un livre, et qui ne correspond à rien d'identifiable. Parfois c'est une couverture, un mot dans le titre, ou bien ouvrir une page et tomber sur une phrase qu'on aime.

**Tout est-il lisible ?**

Tout est lisible parce que nous voulons que tout soit lisible. Une très ancienne métaphore compare le monde à un livre, écrit par Dieu,

que nous passons notre vie à déchiffrer et dans lequel nous sommes aussi écrits. Cette métaphore répond à une impulsion essentielle de l'homme. Il nous est presque impossible de ne pas lire le monde. Nous voulons que le monde ait un sens alors nous attribuons un sens à tout ce qui nous entoure.

**Dans le Livre d'images, vous dites que la réalité n'est jamais perçue de la même manière par chacun de nous.**

Notre point de départ est toujours notre propre expérience. Quelqu'un qui a été élevé dans un milieu chrétien reconnaîtra une crucifixion mais celui qui ignore tout du christianisme y verra une scène bizarre de torture ou de littérature fantastique. Même avec les objets de tous les jours, nous entretenons des relations très personnelles dues à notre expérience qui change, qui est enrichie par l'expérience des autres et par notre propre reconnaissance d'une expérience. Quand nous voyons une chose pour la troisième ou la dixième fois, cette chose est changée par toutes les autres fois où nous l'avons vue. Nous voyons toujours le souvenir ou l'expérience de quelque chose. Il est presque impossible de voir *pour la première fois* un nuage, un tableau ou une bouteille de vin. Nous nous souvenons toujours de l'avoir déjà vu.

**Poitou-Charentes, est-ce un déjà vu ?**

Je n'étais jamais venu dans le Poitou. J'ai lu un article sur la Cité de l'écrit à Montmorillon et j'ai voulu voir. C'est ainsi que je me suis installé dans la région et que j'ai découvert Poitiers. J'ai visité des maisons extraordinaires mais je suis tombé amoureux de ce presbytère, près de Châtellerault. En ouvrant le portail, en voyant le jardin, je me suis dit «c'est ici que je veux passer le reste de mes jours». Je m'y sens chez moi, les voisins sont d'une gentillesse extrême et j'espère mériter d'être un Poitevin d'adoption.

**Anh-Gaëlle Truong**

### LE CHOIX D'ALBERTO MANGUEL

**Les Braises**, Sandor Marai, Albin Michel, 1995

**Madame Wakefield**, Eduardo Berti, Grasset, 2001

**L'Équilibre du monde**, Rohinton Mistry, Albin Michel, 1998

# Nedim Gürsel

## les retours poitevins

**A** lors que l'on attend son prochain roman pour l'automne, le romancier turc Nedim Gürsel, qui vient de publier dans *Mirages du sud* (éd. L'Esprit des Péninsules) des portraits de villes méditerranéennes, annonce un chapitre consacré à Poitiers dans son prochain volume de pérégrinations citadines. Issu d'une famille très francophile, en 1951, Nedim Gürsel est en effet venu à Poitiers, furtivement en 1969 puis comme étudiant en 1971-1972. De fait, son premier roman traduit en français, *Un long été à Istanbul* (1976), arpente volontiers les rues et les souvenirs laissés par cette étape de sa vie.

Certes, l'impression laissée par la ville médiévale, avec ses hauts murs et ses rideaux tirés, s'impose sombre, glacée, inclinant plus volontiers à la nostalgie des temps heureux vécus ailleurs qu'au désir d'inventer là le futur, avec ce sentiment récurrent que cette cité, pourtant chargée d'histoire, est «insensible aux événements extérieurs». Une sorte de ville en noir, blanc et pluie quand le souvenir de la Turquie est polychrome et rayonnant de soleil...

«J'aimerais revenir un jour à Poitiers pour rencontrer l'ombre de ma jeunesse», confiait Nedim Gürsel en novembre 1980. Heureusement, celui qui est devenu un écrivain réputé, auteur d'une vingtaine d'ouvrages traduits parfois en une douzaine de langues, a pu y séjourner plusieurs fois depuis et nuancer ses premières impressions.

Il a fallu une invitation pour le faire revenir à Poitiers, les 27-29 avril 1988. Il parla alors au Toit du Monde de son expérience de l'exil (notamment de sa curieuse soirée poitevine du 25 décembre 1971<sup>1</sup>), rappelant aussi combien il garde conscience d'être en quelque sorte né dans cette ville en tant qu'écrivain, et sa conférence du lendemain, à la faculté des Lettres, porta sur le grand poète Nazim Hikmet. Mais les promenades sous le soleil printanier, du baptistère Saint-Jean au café du Théâtre, marquèrent une étape intime : «J'ai rencontré celui que j'étais à vingt ans», avouait-il. Très rapidement, il se fit l'écho de cette escapade pour le grand quotidien turc *Cumhuriyet*.

Désormais, Gürsel n'a plus peur de Poitiers ni des fantômes de sa jeunesse ; il sollicite une résidence d'écrivain, obtenue pour trois mois, à la fin de 1992. L'occasion de découvrir une commune vivante, plus lumineuse, mais toujours «ville de l'écriture» : son *Roman du Conquérant* (1996) a pour partie été écrit sur place.

1. Cf. *Le Picton* n° 69, mai-juin 1988, qui reproduit et traduit la page de son journal intime inédit, évoquant la rencontre entre l'autostoppeur turc et le prêtre de Notre-Dame, ce jour de Noël.

Poitiers l'a, depuis, plusieurs fois revu : notamment le 11 mai 1993, lors des «Belles étrangères» turques, accompagné d'autres romanciers turcs, dont Demir Ozlü et Enis Batur ; on joua alors, au Centre de Beaulieu, l'adaptation théâtrale par une troupe suisse d'*Un long été à Istanbul*. Poitiers était dans la salle et sur scène... Nedim Gürsel vit en pèlerin de la planète, et Poitiers fait partie des escales de son portulan personnel, qui compte des noms aussi divers qu'Athènes, Moscou, New York (*Un Turc en Amérique*, 1997) ou Sarajevo (*Retour dans les Balkans*, 1997). Et Balikesir : il y a quelques mois, le président de l'Université turque de Balikesir, soucieux d'établir des contacts privilégiés avec la ville et l'université, où il avait lui-même été étudiant, apprit sur place que le romancier avait vécu sa première enfance à Balikesir !

Si l'on ajoute que la romancière d'origine turque Ada Ingham (lire p. 93) a elle-même évoqué Poitiers dans l'un de ses romans, on mesure combien le «jumelage» culturel picto-turc a de belles racines littéraires...

**Alain Quella-Villéger**

Alain Quella-Villéger, en collaboration avec Timour Muhidine, vient de publier *Istanbul – Rêves de Bosphore* (Omnibus, 928 p.), anthologie qui contient notamment un roman de Nedim Gürsel, *La première femme*, et le récit du séjour d'une Poitevine à Istanbul, vers 1840 : la comtesse Dash.



**JEAN-RICHARD BLOCH**  
Figure emblématique de la littérature engagée de la première moitié du xx<sup>e</sup> siècle, Jean-Richard Bloch (1884-1947) compte parmi les écrivains d'adoption du Poitou-Charentes à la fois méconnus et marquants. Professeur à Poitiers dès 1908, il a choisi de s'y fixer, à la Mérigote, parallèlement à une intense activité parisienne d'éditeur, de journaliste, d'intellectuel, d'écrivain admiré par son ami Aragon. On sait peu qu'il fut poète ; c'est pourquoi les éditions Le Torii ont réuni ses textes, pour la première fois en volume, sous le titre qu'il avait lui-même envisagé : *Offrande à la poésie* (février 2001, 96 p., avec des photographies de Marc Deneyer). Dans sa préface, Denis Montebello souligne la modernité formelle de ces vers, leur puissante humanité, leur manière originale d'occuper l'espace.



**Nedim Gürsel vit aujourd'hui à Paris, où il est directeur de recherches au CNRS.**  
Photo Mytilus.

## Danièle Rivière Du concept aux images

**HAWAD  
HARMONIE POITEVINE**  
Hawad est né dans le massif de l'Aïr dans le Sahara central, en 1950. Il appartient à la tribu touarègue des Ikazkazen. Depuis plusieurs années, il vit à Aix-en-Provence et publie des recueils de poésies, de calligraphies et des romans. Dernier en date : *Notre horizon de gamelles pour une gamelle* (Paris-Méditerranée, 2001).

En 1992, Hawad était invité trois mois en résidence à Poitiers par l'Office du livre en Poitou-Charentes et la bibliothèque municipale. Il y est revenu à plusieurs reprises et, à chaque fois, il a été frappé par le climat qui émane de la cité. «Je perçois une sorte d'harmonie entre la ville, son architecture, les personnes âgées et la jeunesse, dit-il. L'université n'est pas en décalage avec la population, contrairement à d'autres villes que je connais. Cette absence de barrières et de conflits rend possible la culture et la dynamique qu'elle engendre.» J.-L. T.

Dans son village natal, Scorbé-Clairvaux, on parle peu. Dès l'enfance, Danièle Rivière apprend à observer, attentive aux détails, aux postures, aux gestes. «J'ai beaucoup regardé la campagne, aimé la lenteur des choses, des gens. Mon rapport au temps et à l'espace demeure distendu.» Adolescente à Châtelleraut, elle préfère le beau silence des livres et des bibliothèques au lycée Berthelot dont elle prendra congé.

Elle obtient son bac à Paris et s'inscrit à la Sorbonne. Parallèlement à une maîtrise de philo sur les imaginaires, elle réalise ses premiers

films et publie ses premières approches poétiques du cinéma dans *Les Nouvelles*, encouragée par Michel Field et Claire Parnet. Des formes brèves qu'elle intitule «images d'images». «Je suis venue à Paris pour me former aux concepts et suis retournée aux images.» Après avoir dirigé *L'Avant-Scène vidéo* puis, brièvement, une collection consacrée au cinéma chez un éditeur parisien, elle fonde, début 1990, Dis Voir, sa propre maison d'édition.

Pour les cinéastes qui «fabriquent de nouvelles formes de pensées», Danièle Rivière fait du livre un espace supplémentaire de création. Les auteurs avec qui elle conduit des projets exclusifs s'appellent Peter Greenaway, Manoel de Oliveira, Raul Ruiz, Wong Kar-Wai, Atom Egoyan, Tsai Ming-Liang. Parce que le cinéma se nourrit d'architecture, d'arts plastiques, de design, de chorégraphie, elle ouvre Dis Voir à la quintessence de la

création contemporaine. S'y retrouvent Roman Opalka, Stephan Balkenhol, Jean-Marc Bustamante, Dan Graham, Gerhard Richter, Christian de Portzamparc, Ron Arad, Roger Tallon, François Bauchet, Daniel Larrieu, Jean-Claude Gallotta... Les passerelles qu'elle crée entre ces pratiques artistiques et les domaines du savoir (notamment avec le philosophe François Dagognet) rayonnent dans une diffusion internationale. A New York, en 1998, elle a reçu de D.A.P. l'un des prix du meilleur éditeur d'art contemporain. Le 18 juin dernier, son récent film, *Girl from Ipanema*, était diffusé sur Arte.

**Dominique Truco**

[www.disvoir.com](http://www.disvoir.com)

## Le rythme Queiros

« Dans le parc joie du moment / se baigner dans l'eau du bassin / tous les enfants pisser dedans / chambres à air / pneumatique / Zone. » Sofia Queiros affirme : «Il y a de l'oralité dans ce que j'écris, *Zone Artesanata* est un livre à lire à voix haute.» Ses lectures sont des performances poétiques. Elle donne aux mots la rythmique d'un percussionniste pongiste. Ce second ouvrage publié par Rumeurs des Ages (La Rochelle) est un clip verbal biographique, un traveling haché, un «défilé d'images mouchetées», du bac à sable au bac philo.

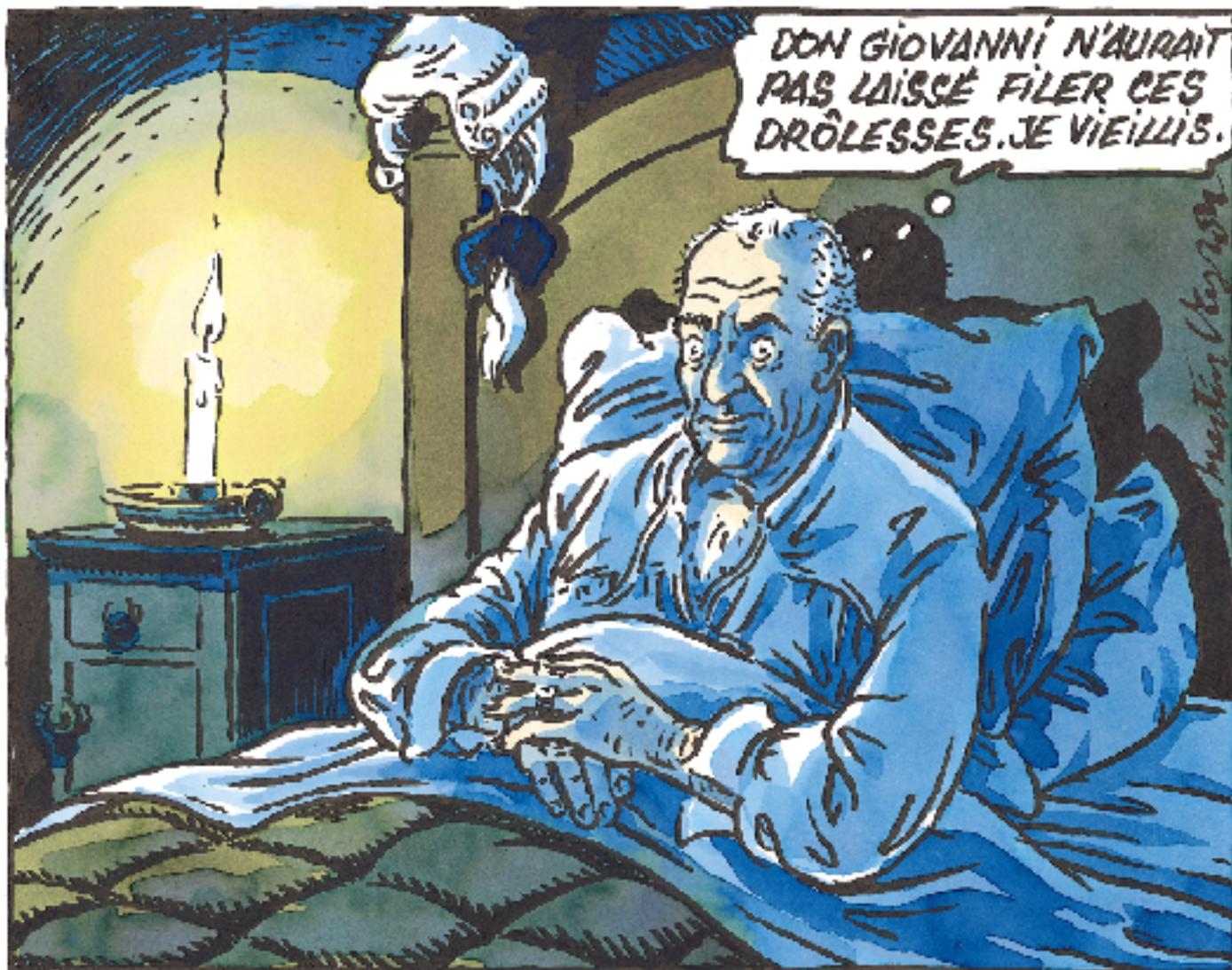
Quand ses parents – une famille de musiciens – s'installent en 1971 à La Rochelle, le poète a 3 ans. «Le portugais devient ma langue maternelle étrangère.» Français, anglais... elle fait des langues son métier. Traductrice trilingue, elle pratique la précision sémantique avec la même rigueur qu'elle disloque, dans ses textes, la linéarité



Claude Panquet

narrative. «Même pas mal il dit / mon frère le poing dans sa gueule / mal très mal / pas con frère aîné des fois / Zone.» Dans ce monologue babillard, la langue de Queiros encaisse les coups.

A la rentrée prochaine, Sofia Queiros dirigera *Liquide*, nouvelle revue d'art et de poésie, créée par André Reynaud, son éditeur rochelais. Elle promet une polyphonie. D. T.



## CASANOVA RATE UNE OCCASE À POITIERS

### Le désastre de Poitiers

Mi-novembre 1767. Expulsé de Paris et du Royaume de France, Casanova prend la route de l'Espagne, où il compte se refaire après une série de récents déboires, dont la perte en couches d'une jeune amie, Charlotte. Arrivé à Poitiers un soir vers 7 heures, il pense repartir coucher à Vivonne. C'est sans compter avec les deux filles de l'aubergiste chez qui stationne sa chaise de poste. «Il fait froid ; le chemin n'est pas des meilleurs... Soupez ici, croyez-nous, nous vous donnerons un excellent lit, vous partirez demain.»

«Je dois partir, mais si vous voulez souper avec moi, je reste», leur répond Casanova, friand de telles occasions. **Marché conclu !** Malheureusement, malgré le souper, en chambre, les mets, des plus exquis, les vins, des plus fins, les demoiselles, des plus espiègles, le père, des plus discrets, le séducteur se découvre de marbre. Mieux, il faut que l'aubergiste survienne vers minuit, et lui propose gentiment d'embrasser ses filles avant qu'elles n'aillent se coucher, pour qu'il accomplisse, en outrant son intérêt, et avant de s'endormir pesamment pendant neuf heures (!!!), ce strict minimum syndical du séducteur... S'il impute ce ratage au

souvenir de la pauvre Charlotte, et se jure de ne plus penser à elle, l'addition – salée – du lendemain – augmente du reste par affectation de grand seigneur satisfait, ne décourage en rien les pensées moroses qu'il traîne depuis son départ de Paris et qu'il résume ainsi dans ses mémoires : «Je commençais à me voir dans le certain âge, qu'ordinairement la fortune méprise, et les femmes n'en font pas de cas.» Poitiers, qui arrêta les Arabes, et Casanova.

*Jean-Paul Bouchon*

Casanova, *Histoire de ma vie*, «Bouquins» Robert Laffont, 3 vol., 1993

Dessin de Martin Veyron pour *L'Actualité Poitou-Charentes*.

## Histoires littéraires

**KLAUS SCHERÜBEL**  
*Mallarmé, Das Buch*, de Klaus Scherübel, prend son origine dans le projet *Le Livre de Mallarmé*. Le livre que, durant des décennies et jusqu'à sa mort, le poète avait défini comme le «seul», montrant «la totalité des relations existantes entre tout». Ce grand œuvre ne vit jamais le jour. Klaus Scherübel questionne l'existence de ce livre en réalisant sa jaquette, dont la première version est publiée chez Walter König à Cologne.

L'histoire littéraire, qui fut au dix-neuvième siècle une discipline «de pointe», a souffert depuis une ou deux générations de la tyrannie de ses concurrentes académiques, pour finalement jouer «aujourd'hui les utilités un peu honteuses, sans théorie et presque sans méthode».

Le temps est venu, peut-être, d'un retour en grâce, dont prend le pari la revue très exigeante et néanmoins séduisante que publie en Charente l'excellent Jean-Paul Louis à l'enseigne Du Lérot éditeur.

Les rédacteurs sont des «professionnels de la recherche, des érudits indépendants, collectionneurs et curieux» qui travaillent sous la direction de Jean-Jacques Lefrère et Michel Pierssens (assistés de Jean-Paul Goujon et Jean-Didier Wagneur). On notera au passage les noms de Noël Arnaud, François Caradec, Michel Décaudin, Éric Dussert, Claude Martin, Steve Murphy, Claude Pichois, parmi beaucoup d'autres, tous authentiquement passionnés et passablement ironiques contre eux-mêmes et à l'égard de leurs sujets.

Sans aucun doute les meilleurs possible dans le moment présent. *Histoires littéraires*, trimestrielle, a déjà donné cinq copieusement numéros de plus ou moins 200 pages chacun, «accessibles au plus grand nombre de lecteurs» et destinés «à ceux qui aiment la littérature française du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècles». On pourra vérifier à l'observation qu'il ne s'agit pas là de faciles formules publicitaires.

Dans cette somme considérable de documents, études (sur Rimbaud, Nerval, Lautréamont, Janin, Nodier, mais aussi Breton, Verhaeren, Cendrars, Darien, Yourcenar), de comptes-rendus et d'annonces, place est faite aux opinions, aux jugements, à l'humour, à la subjectivité. Et cependant on est frappé par le sérieux des recherches, la richesse et l'originalité des sources, la pertinence des approches théoriques. Preuve que, dans ce domaine, la passion et l'intelligence ont partie liée.

On trouve encore dans ces pages assez d'informations sur les livres reçus, les ventes et les catalogues, les congrès, séminaires et colloques et même sur l'@, pour se convaincre que l'histoire littéraire envisagée par cette admirable revue est une chose bien vivante et naturellement susceptible d'éclairer la production contemporaine.

Jean-Didier Wagneur suggère dans le numéro 3 d'*Histoires littéraires* que le pluriel volontairement ambigu de ce titre introduit une confusion assez plaisante avec l'idée d'une «fiction savante» produite par la littérature sur elle-même. C'est dire aussi que la frontière est bien tenue entre l'histoire et la création littéraires. Quoi d'étonnant alors que la jubilation soit au rendez-vous de la plupart de ces cinq précieux premiers volumes ?

**Georges Monti**

32, avenue de Suffren, 75015 Paris (350 F, 4 numéros).

### PLEIN CHANT POUR ANDRÉ BLAVIER

André Blavier s'est éteint le 9 juin 2001 à l'âge de 78 ans. D'origine belge, André Blavier s'est intéressé aux avant-gardes, en particulier au surréalisme. Personnage iconoclaste, il était membre du Collège de pataphysique et d'Oulipo, sans souscrire à une quelconque forme d'orthodoxie. Il a consacré une grande part de ses recherches aux singularités littéraires. Son ouvrage sur *Les Fous littéraires* est réédité aux Editions des Cendres. Les éditions Plein Chant, dirigées par Edmond Thomas à Bassac (Charente), ont publié un cahier sous le titre *Les très riches heures d'André Blavier* (rééd. 1997, 80 F). Un très bel hommage au «dénicheur de fous littéraires, erratomane, fondateur du centre de documentation Raymond Queneau, gynécologue, homosyntaxiste...»

**Boris Lutanie**

Page de droite :

*Les Triumphpes de la noble et amoureuse dame*, de Jean Bouchet, Paris, 1536. Médiathèque François-Mitterrand de Poitiers. La gravure représente l'auteur offrant son livre à François I<sup>er</sup>.



**C**A tres illustre/tresnoble/trespudente/ et  
trespredoubtee dame: Ma dame Eleonor  
de l'impetiale maison D'austriche/Royne  
de France/ fille de roy/ seur demperere/ et  
royne douairiere de Portugal: Jehan bott  
chet de Poictiers vostre tresobeyssant sub  
iect rend treshumble salut.



**D**u sans propos le pere de loquence  
A dit que amour naist a pret cōsequēce  
De ceteres meurs/ et louables vertus  
Qui font aymer ceulx qui en sont bestus  
Auant les veoir pour le bon bruyt et fame:  
Car vous treshaute et tresillustre dame  
Royne deuy fois/ par foitune et par heur  
fille de Roy/ seur aussi demperere:  
La nation tant courtoise de France  
Sachant par vous prendre fin la souffrance  
Que puis sy ans leur a faict Mars porter/  
Quant il voulut sa faueur transporter  
Entre autres mains/ par sort et aduenture/  
Que a ceulx lesquels engendra par nature/  
Et voz vertus desquelles auez tant/

Amour a eu a vous plus ou autant  
Quelle eut iamais a royalle princesse  
Autant que auoit veu de oeil vostre hautesse:  
Et par ce aussi que vous estes du sang  
Des roys de France/ et que dung vouloit frāc  
Le roy francois vous cherchant en Espagne  
Vous a choisie et prinse pour compaignie  
Et pour espouse/ eust il sceu faire mieulx  
Luy qui est tel/ que tous les humains peulx  
Prince nont veu de plus parfaite taille:  
Cest vng Cesar quant au faict de bataille/  
Vng pieux Hector/ vng puissant hercules/  
Vng Traian iuste/ vng hardy Achilles/  
Vng Constantin au support de leglise/  
Vng Saloman en eloquence exquisite/  
Vng sage Enee/ vng riche Detouian/  
Vng bon Clouis/ large Daspasian/  
Acompaignie de tant vaillans Pompees/  
De Scipions/ et de fors Machabees/  
Qui tant ayra vostre formosite/  
Vostre prudence/ et grant benignite/  
Qu'il oublya tout le sang francigene  
Pour vostre amour/ en terre alliegent:  
Et y laissa messieurs ses deux enfans  
A luy treschiers en meurs tant triumphans  
Jusq au parfaict de ce tant noble ouvrage  
Eust il bien peu laisser tant noble gage  
Non/ certes non/ mais du vouloit de dieu  
A recouuert de cest estrange lieu  
Le sien espoir/ et vous sa bien aymer  
Que par long temps il a tant reclamer.

Parquoy ny a celluy de ses subiectz  
Grans et petitz/ reiectez tous obiectz  
Qui en son cuer nen reconne l'esse  
Doice excedant la passee tristesse:  
Et qui ne vacille a la faueur du roy  
De vous ma dame/ et messieurs/ par desroy  
Habandonner la chose que ont plus chiere/  
A vostre aduent potir vous faire grant chiere.  
Et quant a moy qui rien donner ne puis  
Dor ne d'argent/ iay retire du pays  
Castallian/ par loctroy de la muse  
Caliope/ qui plusieurs gens amuse  
C'estuy liure et amoureux et moral  
faict toutes fois en stile patrial:

## MADAME FAUST

**Madame Faust, roman de 750 pages de Christophe Deshoulières est un chef-d'œuvre visionnaire qui est à la France monoromanterrandesque ce que *L'Homme sans qualité* de Musil est à l'empire austro-hongrois finissant. Ce roman est un chef-d'œuvre parce que l'auteur, musicologue, épuise comme Bach dans *L'Art de la fugue* toutes les figures de réthorique à la disposition d'un écrivain contemporain, parce que l'auteur sait créer un espace et des personnages qui nourrissent votre réflexion, vos émotions longtemps après la lecture, parce que comme Proust dans *La Recherche*, l'auteur, avec une drolatique pertinence sociologique, dévoile le mouvement des idées, les stratégies du pouvoir, parce que la construction est originale, complexe sans être chiant.**

**Vous devez me croire, parce que je ne connais pas l'auteur, parce que je ne suis pas stipendié par une maison d'édition, parce que je ne suis nullement tenu à une louange hebdomadaire ou mensuelle, parce que, cela va de soi, j'ai bon goût, parce que, en outre, je m'engage à racheter le livre à ceux qui suivront mon conseil et me démontreront que mon jugement est infondé.**

**Jacques Polvorinos**

## Odile Caradec

Sur les hauteurs de Poitiers vit une charmante vieille dame qui regarde sa ville, qui regarde le monde avec bienveillance. Surtout ne pas s'y fier ! Car la douceur du regard n'enlève rien à l'ironie (jamais désabusée), à la lucidité (jamais amère) et à l'humour (toujours aigre-doux) d'Odile Caradec. Se jouant des maux de son corps fatigué et des mots qui parfois eux-mêmes se défilent, elle sème les poèmes comme des diamants ou comme autant de liens fraternels avec ses collègues humains. Bien sûr, elle dérange, avec «ses pieds glacés» qu'on ne peut plus réchauffer, ce corps qui «part en



Sébastien Laval

vadrouille» et ce jour maudit mais sans cesse rappelé où il faudra «passer le Clain». Ce jour-là, le ver luisant aura définitivement cessé de briller.

En attendant, la vieille dame n'oublie jamais chaque matin de regarder le ciel, et sa ville, et le monde. **N. M.**

**Dernière parution : *Chants d'ostéoporose*, Editinter, 2000.**

## Jean-Claude Martin

Jean-Claude Martin, né en 1947 à Montmoreau (Charente), vit à Poitiers. Il a obtenu le prix du livre en Poitou-Charentes 1995 pour *Un ciel trop grand*, Le dé bleu, 1994.

**Dernier paru : *Ciels de miel et d'orties*, Tarabuste, 2000.**

« J'aurais préféré être pilote de course plutôt que poète. » Pourtant, c'est pas l'écriture que Jean-Claude Martin a choisi de se mettre en danger. Il a préféré l'errance de l'imagination à la trajectoire parfaite d'un bolide. Le calme et la lenteur au bruit et à la fureur. C'est presque un devoir d'être poète, «pour que rien ne se perde». Alors sur un petit magnétophone, il capte les petits riens graves ou légers du quotidien. Dans son dernier recueil, il a scruté les ciels : «une nuit grise et mauve», «un ciel en équilibre» ou «semblable au visage tuméfié d'un boxeur». Et de se demander ce qui se cache derrière ces horizons changeants : «Un mur ? Un autre papier peint. [...] La caverne d'Ali Baba ? » Et de se rebeller contre la cruauté de certaines certitudes météorologiques : «Comment demain serait-il gris quand ce soir est d'un ciel si bleu ? »

**Nathalie Magidson**

## GRABUGES

### COLLECTIF POÉTIQUE

«Aujourd'hui, écrire de la poésie. Aujourd'hui, vivre sa jeunesse Dans une sorte de lutte, régulière, quotidienne. Aujourd'hui, le langage et les milles ressources...» Ceci est l'avant-propos du premier numéro de la revue *Grabuges*, créée à Poitiers en 2000 et réunissant textes poétiques et images (photos, œuvres picturales). En 2001, *Grabuges* a vu naître son deuxième numéro. Aujourd'hui, ces auteurs-créateurs dispersés (pour raisons «professionnelles») continuent à écrire et espèrent se retrouver pour *Grabuges 3...* «Espace commun de liberté et d'échange autour des mots... Faire tomber des cloisons Pour que votre lecture soit critique, engagée Et que les mots soulèvent quelque chose.»

**La mascarade**

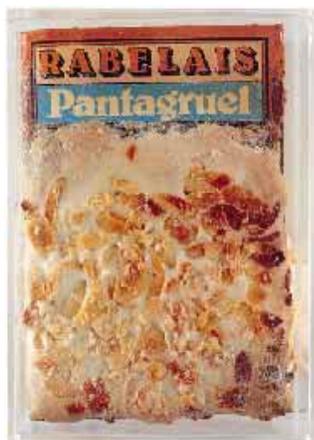
## HÉLÈNE KÉRILLIS

On pressent la générosité chez Hélène Kérillis, dans sa volonté de faire partager le plaisir des mots aux enfants pour qui elle écrit (chez Hatier) et à ceux dont elle réinvente la vie en rédigeant leurs mémoires. Comme le fil qui relierait les générations. Installée à Echiré (Deux-Sèvres), elle recueille des moments de vie et les fixe sur le papier. Elle fait naître des héros dans la banalité du quotidien.

Donner à voir, donner à rêver... Quand, d'un grand tableau d'Henry Geoffroy, *L'Asile de nuit* (1891) exposé au musée Bernard d'Agesci à Niort, elle s'approprie les personnages et leur invente un histoire, elle veut encore faire partager, par la grâce des mots, les émotions qui la traversent. Car, écrit-elle, «je conçois mon travail d'écrivain comme une manière de se déchiffrer soi-même et de déchiffrer le monde». **N. M.** *Trois nuits*, Association Musées vivants, Niort, 2000.



Sébastien Laval

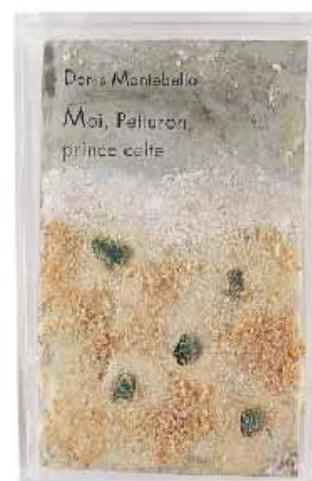


## La bibliothèque de Denise A. Aubertin

Denise A. Aubertin nourrit pour l'art et la littérature un cuisant amour. Chaque matin, elle «écrit» à sa table de cuisine sa propre anthologie de la littérature. Depuis trente ans, tout nouveau morceau choisi prend corps en un livre cuit. «Je ne cuis que les livres que j'aime après les avoir lus.» Plutôt des auteurs disparus, tous édités en format poche, Rimbaud, Jarry, Nerval, Kafka, Woolf, Joyce, etc. «Certains pourraient croire que c'est un crime de

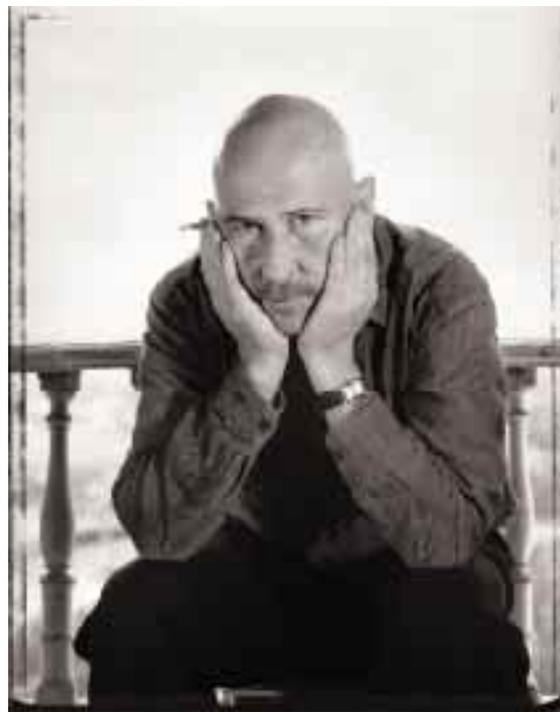
mettre un livre au four comme un plat ou gâteau. J'ai donc quelques scrupules avec les livres d'écrivains vivants.» Exceptions faites de Sarraute, Noël, Butor, Beckett, et de quelques autres qui scandent l'œuvre de Denise A. Aubertin. Le nom de l'auteur et le titre sont toujours lisibles. Salés ou sucrés, les livres cuits sont confectionnés avec de la farine et divers ingrédients comestibles, baies roses, laurier, réglisse, piment, safran, amandes...

«Les hasards de la cuisson confèrent à chacun sa qualité d'exemplaire unique.» La cuisson rate rarement. Pourtant quelques auteurs résistent. Durs en particulier. Denise A. Aubertin cuit aussi des livres de peintres, Vinci, Géricault, Picasso... Dans sa bibliothèque singulière, chaque livre, emboîté sous plexiglass, fait face à l'appétit du visiteur. La «recette» inventée pour chaque ouvrage exalte sens et saveur du texte.  
*Dominique Truco*



Le journal littéraire né à Angoulême  
aime la forme courte  
et se veut une invitation à l'écriture

Par Astrid Deroost Photos Claude Pauquet



# Le Paresseux

Composer un petit cercle d'éditeurs, donner à lire, écrire... L'idée, collective et facétieuse, de créer une publication, a été lancée entre amis, à Angoulême, un dimanche de l'automne 1993. Tous, ou presque, avaient déjà pris la plume. Tous étaient, à coup sûr, amateurs de belles lettres. Depuis lors, le très sérieux journal littéraire *Le Paresseux*, à la périodicité changeante, propose des œuvres d'écrivains reconnus ou d'auteurs naissants.

«Nous avons une exigence de qualité et nous souhaitons être surpris. Les textes doivent être originaux, très personnels. La revue est ouverte aux nouvelles, aux récits, aux extraits de journaux intimes... Le fait d'additionner nos avis donne une assise à nos choix», explique Dominique Hérody, l'un des huit membres du comité de lecture. La revue grand format, espace ouvert à la forme courte, à l'art graphique et à la photographie, a rapidement débordé le groupe initial. Tel était l'objectif.

Chabrier, Claudel, Ortlieb, Cliff, Labedan, Pirotte (deux fois rédacteur en chef), Ternaux, Bachelier, Daeninckx, Andrzejewski, Vidal... En tout, quatre-vingts auteurs ont déjà noirci les colonnes d'un *Paresseux* délibérément a-hiérarchique. Les écrits débutants ou confirmés s'y étalent sans distinction, ni fiche critique. Gage de liberté pour le lecteur et respect du principe fondateur : «Le journal est né du plaisir de lire et de collecter des textes courts. Il a incité des gens à se lancer dans l'écriture. Certains, depuis, ont publié des livres. Un petit vivier s'est constitué», précise l'auteur Catherine Ternaux, sensible, aussi, à la tonalité amicale de l'aventure.

A demi-mots, l'équipe (bénévole) rêve d'une diffusion plus aisée, d'un numéro en quadrichromie, d'un autre fait à partir d'images et, parfois même, de constituer une vraie maison d'édition. Mais à l'heure de la 21<sup>e</sup> livraison et au regard de la collection déjà constituée, les *Paresseux* s'adonnent, un court moment, à la satisfaction du travail accompli.

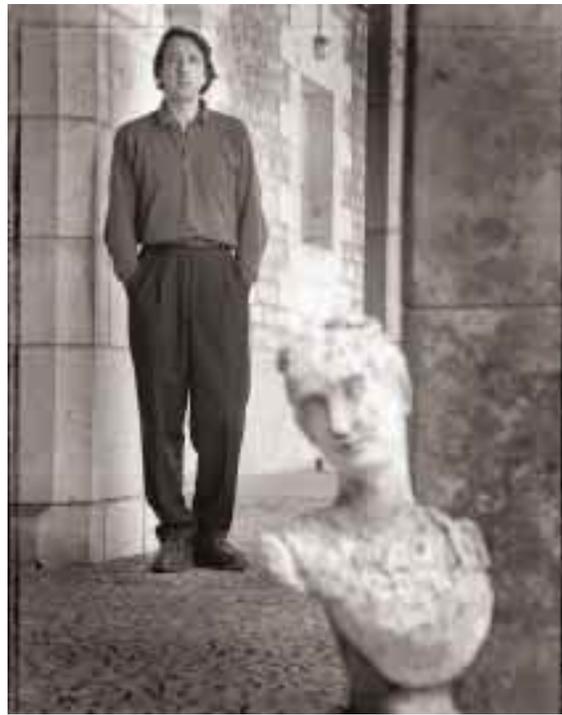
## CLAUDE ANDRZEJEWSKI

«J'écris toujours pour une personne même si cette personne ne reçoit jamais le texte...» Claude Andrzejewski, 34 ans, est entré en écriture en 1996. Il a, au même moment, embrassé la carrière de comédien et quitté le reste : un métier plutôt horticole et mille autres liens privés, plus essentiels. «Quand j'étais dans ma vieille vie, avoue-t-il, je comprenais qu'il y avait autre chose mais j'avais peur.» Une petite tristesse, récit romanesque à caractère autobiographique paru en mars dernier, conte avec profondeur, fluidité et dérision une lutte contre l'enfermement ordinaire. Le héros est confronté à une liberté nécessaire et néanmoins vertigineuse. Il lui faudra rompre les derniers liens amoureux.

Avant ce livre, Claude Andrzejewski a beaucoup écrit, devenant à peine la valeur de ses mots. Puis il y eut, à Angoulême, des rencontres magistrales. L'ivresse de l'initiation avec Jean-Claude Pirotte, les lectures – Calet, Thomas, Leiris et tant d'autres –, les premiers textes imprimés dans *Le Paresseux* et les promenades littéraires avec Jean-Paul Chabrier, l'un des fondateurs du journal. En bref, des connaissances et, en guise de reconnaissance, des invitations à publier. Aujourd'hui, celui qui rêvait d'imiter le Verne de son enfance joue au théâtre mais ne fait guère semblant quand il saisit la plume. «Il y a un vrai lien entre ma vie et l'écriture. J'écris, je me débarrasse et cela me permet de comprendre ce que je vis, ce que je suis.» D'autres ouvrages sont à venir, un roman et, peut-être, un autre livre-exploration. Avec pour itinéraire, les notes écrites par une grand-mère qui fit, il y a très longtemps, un voyage sans retour de la Pologne vers la France.

Ci-dessous,  
Dominique  
Hérody.





Page de gauche :  
**Claude Andrzejewski**,  
*Une petite tristesse*,  
roman aux éditions  
La Dragonne.  
L'auteur a publié de  
nombreux textes  
dans différentes  
revues et notamment  
dans *Le Paresseux*,  
*Le Matricule des  
anges* ou *Le  
Pressoir*. Il a  
également obtenu,  
en 1998, une bourse  
d'aide à la création  
littéraire attribuée par  
l'Office du livre en  
Poitou-Charentes.

### CATHERINE TERNAUX

De sa formation philosophique, Catherine Ternaux, 40 ans, éditrice au Centre national de la bande dessinée et de l'image d'Angoulême, a gardé cette précieuse manie de creuser les apparences. En ajoutant, sans doute, au questionnement systématique, une dimension jubilatoire... lisible dans *Olla podrida*, ensemble de nouvelles et récits, sorti en avril dernier à l'enseigne de L'Escampette. Des textes trop disparates, aux yeux de l'auteur, pour être publiés. Mais qu'une main amie se chargea d'envoyer à l'éditeur. Ensuite, remarque gaiement Catherine Ternaux : «J'ai vu ce que ces textes avaient en commun. J'ai compris ce que je voulais exprimer et faire partager. C'est ce que la vie, dans sa diversité, peut avoir d'étonnant. Je suis dans la situation de l'observateur qui aurait un sentiment d'étonnement permanent. Pour moi, rien n'est évident. Je suis une non-blasée.» Catherine Ternaux avait déjà écrit un ouvrage pour enfants avant d'alimenter *Le Paresseux* de textes brefs, dictés par la multitude des possibles. «Ce journal m'a donné l'opportunité d'écrire. C'est pour moi un grand plaisir parmi d'autres, précise l'auteur. Il n'y a pas d'urgence. C'est vraiment très particulier de faire émerger quelque chose de la manière la plus propre à soi.»

La manière de Catherine Ternaux est plutôt courte, drôlement légère ou subtilement tragique. Puisqu'aussi bien, l'angoisse, l'attente ou l'amour sont sources d'étonnement. Quant aux personnages «qui provoquent l'écriture», ils cachent, sous leurs oripeaux d'adultes, les rêveries innocentes que le lecteur n'ose plus. La surprise est là, dans ce mélange de délicatesse et d'humour, dans un petit décalage.

«J'ai aimé lire tardivement, lorsque ça n'était plus obligatoire pour mes études», confie Catherine Ternaux en évoquant un premier Tournier et surtout, des écrivains femmes : Sagan (pas tout), Colette, Ernaux pour la simplicité ou encore Barbara Pym. Parce qu'il y a forcément quelque mystère dans la transparence trop tranquille d'un *five o'clock tea*...

### JEAN-PAUL CHABRIER

Jean-Paul Chabrier, 47 ans, se rappelle précisément la première livraison du journal qu'il met en pages depuis l'automne 93 : «Un numéro assez noir. Nous (les fonda-

teurs) sommes des plaisantins et nous avons tous fait des textes dramatiques. Ensuite, *Le Paresseux* a gardé des couleurs plutôt mélancoliques.» Si le Charentais (maritime d'origine) participe activement à l'élaboration de la revue angoumoisine, il est aussi un auteur à part entière, déjà publié à quatre reprises.

«Dans mes romans, il n'y a pas de péripéties, de suspense. Je suis toujours en train de tourner autour du pot. Mes histoires sont un peu sentimentales. Dans *Sud-Ouest*, il n'y a pas d'histoire s'il n'y a pas de chagrin d'amour», confie-t-il avant de qualifier ce livre-là de plaisanterie presque autobiographique. Le personnage, L'Antoine Lartigue y fantasma avec dérision sa vie d'écrivain.

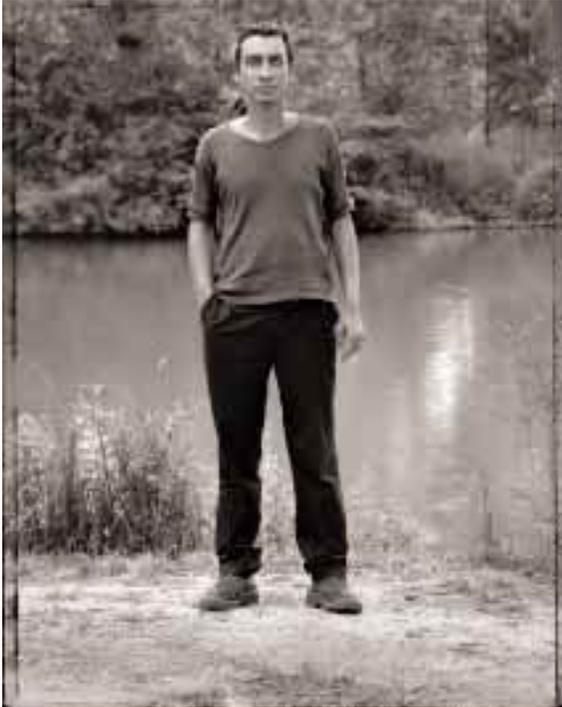
Le cinquième ouvrage intitulé *Pendant que tu étais à Florence*, lettre d'amour, paraîtra prochainement aux éditions La Table ronde, dans la collection Lettres du Cabardès, dirigée, depuis le terroir du même nom, par l'écrivain Jean-Claude Pirotte. «Je ne fais rien dans la vie, je ne fais qu'écrire, souligne Jean-Paul Chabrier. Avant le bac, je n'avais pas lu un livre entier. Je n'osais pas.» L'étudiant passera l'épreuve et l'écriture le détournera des chemins rectilignes. Lui fera abandonner Sorbonne et autres facultés de médecine.

Dès lors, Chabrier aime Duras, Simon, Handke, Flaubert, Nabokov, vénère Kafka, et, plus tard, «l'indépassable» écrivain suisse allemand Walser «à l'écriture vieillotte, sublime, presque infantile». Il accumule les manuscrits et vit de petits travaux. En 1978, Belfond publie le conte *L'amour est toujours bleu*. En 1984, Jérôme Lindon, feu directeur des éditions de Minuit, s'intéresse à l'œuvre intitulée *Un Père*, récit d'une relation père-fils, mais délaisse les créations suivantes. Aléas de la condition d'auteur, Jean-Paul Chabrier fait le nègre pour des sujets qui ne l'intéressent guère. En 1996, La Table ronde publie *La joie de vivre* puis vient *Sud-Ouest* à l'enseigne L'Escampette.

«L'écriture engendre l'écriture. Un roman s'écrit de lui-même et plus ça patine, plus ça me plaît, constate Jean-Paul Chabrier. Le style, c'est faire correspondre ce que l'on écrit et ce que l'on veut dire. Je ne le travaille jamais ou alors pour faire des ajouts... J'aime surtout avancer dans une histoire.»

**Catherine Ternaux**,  
*Olla podrida*,  
mélange de choses  
diverses (dont  
certaines déjà parues  
dans *Le Paresseux*),  
éd. L'Escampette.  
Livres pour la  
jeunesse,  
*Le paillason  
ronchon* (1992),  
*Martin nageur* (1993)  
aux éditions  
Epigones,  
*Le secret de la  
Joconde* (1997), *Une  
affaire de lunettes*  
(1999) chez Grasset.

En haut à droite :  
**Jean-Paul Chabrier**,  
*Sud-Ouest*, éd.  
L'Escampette (1999).  
*La joie de vivre*, La  
Table ronde (1996).  
*Un Père*, éd. de  
Minuit (1984).  
*L'amour est toujours  
bleu*, Belfond (1978).  
Contributions  
régulières au  
*Paresseux*.



### ERIC BACHELIER

Eric Bachelier, 46 ans, correcteur à Angoulême, garde en lui les sensations de voyages anciens. Exils choisis, «concentrés de vie». Et de ces longues périodes, vécues ailleurs, il a rapporté des romans imparfaits, grec et libanais, une pièce de théâtre aussi, montée et jouée avec succès au Maroc. «J'ai commencé, un peu comme tout le monde, en écrivant des poèmes. J'ai d'ailleurs publié, à Beyrouth, un recueil à compte d'auteur. Pour moi, écrire est une évidence. Mais j'écris paresseusement avec des pauses assez longues», confie le diplômé de lettres modernes.

Un autre (même ?) roman prend pourtant forme, chapitre après chapitre, dans le journal littéraire *Le Paresseux*. Chaque fragment est à la fois tout et partie d'un tout, texte volontairement elliptique, sans installation, ni explication. Sans commentaires. «Il faut effleurer les choses, ne pas essayer de dire l'indicible, argumente l'auteur. Avant, je n'avais pas encore mon style que je qualifie de néo-classique, j'étais influençable. Je ne le suis plus. Mais Céline, Léonard Cohen et Malcolm Lowry sont des auteurs qui ont déteint sur moi.»

Suggérée, donc, est l'histoire du personnage Rico Meyer. L'homme fait le point sur sa vie. Ironise sur cette condition humaine qu'il abhorre et dévore avec désespérance. Non sans manier la figure de style – l'ironie précisément – avec dextérité. En cela, narrateur et auteur se confondent. «Le sujet de mes textes, c'est le langage», répète le dernier. Le roman en cours s'achèvera au chapitre 16 mêlant théâtre, journal, interview... Une liberté qui n'altère en rien le respect méticuleux de la forme : «Mon métier de correcteur m'a permis d'améliorer mon écriture. J'ai, s'amuse Eric Bachelier, tous les jours les mains dans le cambouis.» ■

Le roman d'Eric Bachelier paraît, chapitre après chapitre, dans *Le Paresseux*.

*Le Paresseux*, (paraît peu, quand il peut), journal littéraire publié avec l'aide de l'Office du livre en Poitou-Charentes et du Centre national du livre. Environ quatre numéros par an, disponibles en librairie et sur abonnement : Le Paresseux, 12, rue des Trois-Notre-Dame, 16000 Angoulême.

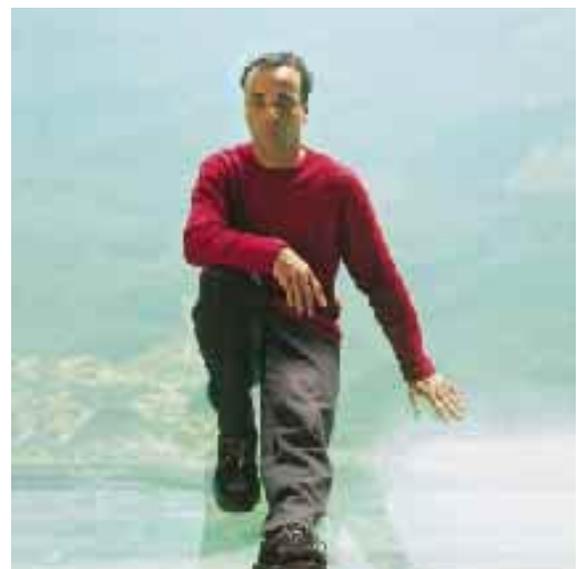
### XAVIER GUERRIN

#### LE ROMAN, C'EST UN MENSONGE VRAI

«J'ai toujours voulu écrire, quand j'avais quatre ou cinq ans, je disais à mes parents que je serais écrivain. A l'époque, j'avais une image très précise de ce qu'était un écrivain : un monsieur à lunettes avec une énorme moustache et plein de chats.» Xavier Guerrin, qui a publié à l'automne dernier *La vieille qui parlait en silence*, son premier roman, n'a ni moustache ni lunettes, mais partage son appartement rochelais avec ses cinq chats. «Je ne faisais rien à l'école, mais j'adorais la lecture, à la maison on avait énormément de livres et la télé était rarement allumée. Les livres, ça me faisait rêver, la Bible, aussi bien que Daniel-Rops et Daphné du Maurier. Entre dix et quinze ans, j'ai bien relu *Rebecca* et *l'Auberge de la Jamaïque* vingt fois. Et vers 12 ans il y a un livre qui m'a terrorisé, *L'Oiseau bariolé* de Jerzy Kosinski. C'est un écrivain qui m'a marqué.» *La Vieille qui parlait en silence*, c'est l'histoire d'une vieille femme, qui pourrait être sa grand-mère, et qui, à l'approche de la mort, ouvre les vannes de sa mémoire sur des secrets de famille, un époux violent, incestueux. «Tout est vrai ou presque, dit-il. Ma mère m'a dit «ce n'est pas un roman c'est l'histoire de ma mère» et un oncle, général en retraite, très choqué, m'a dit que je n'avais pas le droit d'écrire ça. Pourtant, pour composer mes personnages, j'ai fait des mélanges avec des gens de mon entourage, certains se sont d'ailleurs reconnus. Le roman, c'est un mensonge vrai.»

Sa scolarité sans éclats clôturée par un BEP de comptabilité, Xavier Guerrin a retrouvé l'écriture par des chemins détournés. Des piges dans le journal municipal de La Rochelle, l'animation d'ateliers d'écriture, puis l'entrée au service communication de la ville. «Si je n'avais pas travaillé à la mairie de La Rochelle, je n'aurais jamais écrit ce livre.» Livre dédié d'ailleurs à Michel Crépeau. «Il m'avait dit que je serais publié. Il savait voir ce qu'il y avait à l'intérieur des gens.» Il a proposé son roman à vingt-deux maisons d'éditions avant de recevoir une réponse positive des Editions Blanche, filiale de Gallimard plutôt spécialisée dans la littérature érotique et dirigée par Frank Spengler, le fils de Régine Deforges. Sélectionné pour le prix du premier roman, ce livre est aussi parrainé pour le prix Populiste par Cavanna. Le prochain roman pourrait sortir à l'automne : les confessions d'un vampire nécrophile. «Ce sera à la fois très hard et très drôle.»

Jean Roquecave



Xavier Guerrin photographié par Claude Pauquet dans l'Aquarium de La Rochelle.

## Louis Perceau, explorateur et fournisseur de l'Enfer



**A** lors qu'il travaille avec son ami Fernand Fleuret à une bibliographie de l'Enfer de la Bibliothèque Nationale, c'est-à-dire de tous les livres érotiques qui y sont rassemblés dans une réserve particulière, Guillaume Apollinaire fait connaissance avec un jeune poitevin du nom de Louis Perceau. Ouvrier tailleur de Coulon devenu journaliste à Paris, celui-ci vient s'abreuver en curiosités de tous ordres dans ces lieux austères mais richissimes. Après un parcours des plus étonnants. Socialiste révolutionnaire en Deux-Sèvres puis dans la capitale, fidèle de l'antimilitariste Gustave Hervé, il a passé six mois à la Santé pour avoir cosigné un brûlot plus violent que les précédents. Il y a trouvé paradoxalement le chemin du bonheur quotidien. Partageant sa cellule avec un royaliste amateur de vieux livres et de langues mortes, il en est ressorti bon latiniste et bibliophile! Les jeunes gens sympathisent rapidement dans un commune passion pour les marges littéraires. Puis Apollinaire et Fleuret associent vite Perceau, précis et méticuleux, à leurs travaux et c'est en définitive sous leur triple signature que paraît en 1913, au Mercure de France, leur *Enfer de la Bibliothèque Nationale*, qui connaît un succès inattendu.

Si la guerre – et le décès d'Apollinaire à la victoire – réduisent le trio aux seuls Fleuret et Perceau, cette collaboration littéraire se maintient et s'avère féconde. Sous leurs noms, ou sous les pseudonymes de Radeville et Deschamps, de Lodovico Hernandez, du Chevalier de Perceflour, ils alimentent en éditions de luxe ou à tirage limité bien des éditeurs spécialisés. Parallèlement, l'un et l'autre continuent ou entreprennent une œuvre personnelle, qui n'est pas coupée pour Perceau de ses origines poitevines. Comme Fombeure le fera plus tard pour les environs de Jardres et Bonneuil-Matours, Perceau dresse en histoires et historiettes les portraits assez rabelaisiens de ceux du marais. Ce seront les futurs *Contes de la Pigouille*, publiés pour l'heure dans le très socialiste *Travail des Deux-Sèvres*.

### HELPEY, BIBLIOGRAPHE POITEVIN

Puis les deux compères se séparent. Perceau occupe dès lors en maître absolu, sous son nom ou celui de Helpey, bibliographe poitevin, l'Enfer du livre, soit en explorateur (outre de multiples notices pour des érotiques imprimés sous le manteau, il publie en 1930 une *Bibliographie du roman érotique au XIX<sup>e</sup> siècle*)

soit en fournisseur. Un fournisseur très particulier du reste. Son domaine créatif est en effet celui de la poésie érotique ou légère. La liberté de l'inspiration s'y allie avec de grandes exigences... métriques. Socialiste en politique, Perceau se déclare sans honte ultra-conservateur en littérature. Proclamant qu'«en cela comme en toute chose, il nous faut nous borner à l'imitation», il n'admet en effet pour ses œuvres poétiques signées Perceau ou Alexandre de Vérineau, que les rythmes et les règles strictes du temps de Louis XIII.

Ses productions n'ont cependant rien d'un pastiche et son *Libertin vieilli* notamment, a bien de l'allure.

Ultra-conservateur en littérature, Perceau se révèle également très impérialiste. Ainsi, avec sa *Redoute des contrepèteries*, il annexe à son domaine d'élection celui du contrepèter. L'histoire, l'art délicat du contrepèter y sont méticuleusement et doctement évoqués, avec une abondante anthologie. Il est vrai

que la contrepèterie est généralement érotique ou obscène et que Perceau est un maître tolérant. En bonne place, y figure en effet cette belle devise d'intellectuel :

«*Cogiter sans haine.*»

Cogiter sans haine! Il n'y a malheureusement guère que Perceau et quelques autres pour le croire, alors que les idéologues et leurs peuples se préparent à en découper, en cette fin d'entre-deux-guerres. Quand le vacarme et la mêlée cessent, quelques connaisseurs enregistrent la disparition discrète, en 1942, de Louis Perceau.

Essentiellement libertine et savante, son œuvre est, à l'exception des *Contes de la pigouille* récemment réédités (Geste éditions, également éditeur d'*Auteurs en Deux-Sèvres*, où figure, au tome 2, une étude de Maurice Moinard sur Perceau), limitée aux happy few chers à Stendhal. Ceux-ci enregistrent avec dévotion, la distribution, que l'on espère prometteuse, par le Paréiasaure Théromorphe (111, Grand Rue, à Poitiers), sous un emballage des plus discrets et des plus sûrs, d'une édition romaine de l'année de son *Etude sur le mot Godemiché*.

Jean-Paul Bouchon

Par Michel Boujut

## Pierre Boujut, l'entraîneur

L'aventure poétique de mon père Pierre Boujut et de ses amis, c'est à Jarnac qu'elle s'est enracinée et épanouie. Par l'entremise d'une revue au ton singulier, tout à la fois fraternelle et provocatrice, à l'image de son directeur animateur qui en tint les rênes fermement et vaillamment quarante ans durant. «Une revue qui fermente comme une cuve», écrivit Yves Florenne dans *Le Monde*. C'est que *La Tour de Feu* n'avait rien d'une tour d'ivoire, ni

d'un orphéon provincial. Elle était «internationaliste», vibrionnante et ouverte à tous les vents du monde et de la création. Les titres de ses premiers numéros à thèmes disent bien son ancrage politico-poétique : *Silence à la violence*, *Contre l'esprit de catastrophe*, *Droit de survivre*, *Ne cherchez pas la lune...* Les poètes de *La Tour de Feu*, à la fin des années 40 (guerre froide et guerres coloniales) n'ont pas mis leur drapeau (rouge et noir) dans leur poche. Ils dérangent, ils agacent, ils ne laissent pas indifférent. «La poésie est déclarée», décrètent-ils !

Chaque été, à la mi-juillet, les agitateurs-poètes venus des quatre horizons déboulaient à Jarnac pour le «Congrès» annuel, éphémère phalanstère aux empoignades chaudes et heureuses au cours desquelles s'élaboraient les numéros à venir de la revue. «Autocrate éclairé» (il en plaisantait), mon père avait souvent le dernier mot, puisque c'est lui qui fabriquait *La Tour de Feu*, «avec des ciseaux et de la colle». Point d'informatique en ce temps-là ! A eux tous, les «camarades-rois» ne refaisaient pas le monde, mais en annonçaient un autre. Une photo que j'aime, prise en juillet 1951 par Robert Hillairet, leur commensal paysan, les montre étendus (et détendus) dans une prairie au bord de la Charente, sous des roseaux qui s'inclinent dans la brise tiède. Et eux, les roseaux pensants, ils suivent le mouvement de la nature heureuse de ce coin de Saintonge. La photo des neufs poètes aux champs (il y en eut dix fois plus par la suite) saisit bien ce que fut cette communauté de pensée bucolique et engagée.

La tonnellerie de Pierre Boujut fut son gagne-pain, la poésie son salut. *Mauvais Français* (titre malicieux de son livre de souvenirs) et citoyen du monde, il fut durant tou-



tes ces années, au cœur de son cagibi-laboratoire-bergerie, un formidable «entraîneur» d'équipe. Exigeant de ses amis le meilleur d'eux-mêmes et le leur rendant bien. La poésie de cet homme sans calcul (rassemblée en une poignée de recueils qu'il va falloir rééditer) est comme tendue vers un seul but : exorciser le malheur et donner toutes ses chances au bonheur de l'homme sur la Terre.

Pierre Boujut est entré dans la légende. Je continue à m'entretenir avec lui par ses poèmes. Jamais, il n'a été plus proche. ■

**Pierre Boujut, dans sa cour, devant le buste d'Adrian Miatlev, en 1983.**  
Ph. J-L Chauvin.



Michel Boujut est critique et historien de cinéma. Et aussi essayiste (des livres sur Wim Wenders, Claude Sautet, le cinéma américain) et romancier. Ses livres les plus récents : *Le jeune homme en colère* (Arléa, prix du livre en Poitou-Charentes 1998) et *Souffler n'est pas jouer* (Rivages/Noir). Collabore à Charlie-Hebdo, France-Inter, Paris-Première, Ciné-Toile, Charente Libre...



L'Espace poétique Pierre Boujut est ouvert du 14 juillet au 30 septembre, du mercredi au samedi, de 15h à 19h, entrée libre.

Au programme :

20 juillet : 19h, vernissage de l'exposition «Sous les feux de la Tour», apéritif et buffet froid. 21h, spectacle poétique et musical par le récitant, compositeur et chanteur Alain Veluet, mise en scène Jean-Marie Boutinot.

14 septembre, à 21h à l'auditorium de Jarnac, présentation du film de Bertrand Tavernier, *Philippe Soupault*. Soirée animée par Bertrand Tavernier et Michel Boujut.

15 septembre, à 21h, à l'Espace poétique : *Miatlev en feu* par la troupe de théâtre parisienne Faut le faire.

## Jarnac ou la poésie retrouvée

A Jarnac, dès le 14 juillet, une exposition et des animations prolongent l'aventure littéraire du fondateur de *La Tour de Feu*.

«Pour moi, le 14 juillet, ce n'était pas la Fête nationale, c'était l'ouverture du congrès de la Tour de Feu.» Marianne Boujut, petite-fille du poète, participe, avec son père Michel et d'autres chers compagnons, à la mise en valeur de la revue internationaliste de création poétique qui, de 1932 à 1981, rassembla des centaines de plumes lumineuses.

Cet été, pour la cinquième année consécutive, l'association célèbre le Jarnacais disparu en 1992.

L'Espace poétique de la rue Laporte-Bisquit, installé dans l'ancien magasin du poète-marchand de fers et futailles, s'ouvre au public.

Autour du bureau du patron, des vitrines dévoilent les visages des poètes. «Il y aura cette année une nouvelle vitrine consacrée à Daniel Reynaud, récemment disparu», précise Marianne Boujut. Pas à pas, elle rassemble images, textes, correspondances, saluant toujours les autres gardiens de la mémoire : les poètes Jean-Claude Roulet, Jean Chabert... l'universitaire Daniel Briolet (qui préside l'association des Amis de Pierre Boujut et de *La Tour de Feu*), les éditeurs Georges

Monti, Edmond Thomas, Jean-Paul Louis... La complicité de ces fidèles a d'ailleurs permis la création de la très belle collection intitulée *Les Feux de la Tour*, à découvrir également à l'Espace. Elle propose des portraits et consacre sa prochaine parution au Russe, Adrian Miatlev (1910-1964). «Ce bureau-local est un lieu particulier, idéal pour faire connaître une revue de poésie à la durée de vie exceptionnelle, connue dans le monde entier. Nous avons voulu en faire quelque chose de vivant», confesse celle qui, enfant, jamais ne s'étonna d'avoir un grand-père poète et marchand de fer.

*Astrid Deroost*



*Marianne Boujut, petite-fille du poète, à Jarnac.*

Ce titre est de Jacques Réda. Comme cet autre, dans le même livre : *Le soir sur la Charente*. Ce ne sont que quelques phrases. Réda ne s'est pas attardé en ces lieux. On sait qu'il a marché, roulé ailleurs. Et la Charente dont il parle, je la connais à peine : c'est celle de Saintonge. A ces

continuer de mourir, je reconnais à l'instant cette ampleur, cette légèreté, ce mélange de tendresse et d'indifférence. Ciel pensif, un peu las, patient. On devine le voisinage immense de la mer. ... *approche incessante de l'étendue, Et sa douceur va nous saisir.*

Par Jean Renaud

## Lente approche du ciel

poèmes, pourtant, je dois l'essentiel – le commencement d'une pensée, la vérité jusqu'à eux méconnue.

(L'enfance ne sait pas, parce que les mots lui manquent. Il faut l'avoir quittée et puis revenir. Affaire non de temps mais de mots. Ils sont le détour nécessaire, la distance qu'il faut parcourir. Les mots des livres. Ceux de Réda, par exemple.)

Le ciel d'Aunis s'ouvre, pour moi, en toute saison, quand, venant de Poitiers, on passe Mauzé. Les lignes et la couleur des champs peuvent changer, les villages s'étendre ou

La Charente et son ciel, c'est à Rochefort, surtout, que je les trouve. Ce qu'on nomme aujourd'hui Corderie Royale n'était, pour l'enfant, qu'un long tas de pierres. Territoire inaccessible par surcroît, propriété de l'armée US, on disait «le camp américain». Mais du jardin qui surplombait les ruines, l'enfant voyait la Charente, sa courbe, son eau épaisse, sa lumière – et, selon les heures, les marées, les deux grands pans de vase, lisses, obliques, luisants. (La vase si douce aux pieds, aux chevilles.) Je voudrais mourir là. Sous ce ciel, au bord de cette eau. Me mêler, décomposé, répandu, à cette respiration, aux marées, au vent tiède qui vient de la mer. Repos et travail infini de l'air et de l'eau. Pensée tranquille, heureuse. Acquiescement profond, souple. Les mots devenus inutiles, quand leur savoir nous a remplis. Amen. (C'est le titre, sans foi ni espérance, du livre de Réda.)

Jean Renaud, né 1948 à Aigrefeuille (Charente-Maritime), est professeur de khâgne à Poitiers. Il a publié un roman, *Les Molécules amoureuses*, Actes Sud, 1990.



Bruno Veyssier

Jean-Marie Augustin, à la faculté de droit de l'Université de Poitiers.

## La séquestrée de Poitiers

D'après les témoignages, la fille du doyen de la faculté de lettres de Poitiers était une adolescente gaie et enjouée. Quand on la retrouve à 52 ans, en mai 1901, Blanche pèse 25 kg et souffre de graves troubles psychologiques. Elle survit, nue, couchée sur un grabat souillé et cloîtrée dans sa chambre depuis plus de vingt-cinq ans. Un procès devra déterminer si sa mère, Louise Monnier, et son frère Marcel sont coupables de sé-

questration. La presse locale et nationale s'empare de l'affaire avec plus ou moins de hargne, les foules scandalisées attendent Marcel Monnier à chaque audience. Pourtant, au terme du procès, aucune responsabilité n'est établie. Que s'est-il passé pendant toutes ces années dans la maison de la rue de la Visitation (maintenant rue Arthur-Ranc) ?

Jean-Marie Augustin, professeur à la faculté de droit et des sciences sociales de Poitiers, publie *L'Histoire véridique de la séquestrée de Poitiers* (Fayard, 2001). «Un travail de juriste, mais aussi d'historien du droit qui rejoint celui du

sociologue», dit-il. L'auteur mène l'enquête avec un soin extrême. Pour lui, le terme de séquestrée n'est pas approprié. Blanche est plutôt une recluse. «Son entourage n'a jamais exprimé l'intention de la maintenir enfermée contre son gré. C'est Blanche qui a progressivement refusé de s'alimenter tout en passant de plus en plus de temps dans sa chambre. Et, en reliant ces faits avec sa volonté d'entrer en religion, j'en ai conclu que Blanche reproduisait, à sa manière, le comportement des recluses du Moyen Age et des grandes saintes anorexiques.» Quant au manque d'hygiène... Sa mère n'avait aucun sens de la propreté – sa chambre était infestée de puces, elle ne s'habillait qu'une fois par semaine, etc. – et son frère manifestait un attrait pour les excréments !

«Aujourd'hui, la loi sanctionnerait son entourage pour non-assistance à personne en danger. Mais cette notion n'est fixée qu'en 1941, à partir d'une loi décidée par Vichy à la suite d'attentats contre les Allemands», précise Jean-Marie Augustin. En 1901, la loi révolu-

tionnaire et le code pénal de 1810 prévalent : pour qu'il y ait infraction, crime ou délit, il faut qu'il y ait expression de la volonté. «Le cas où ne rien faire est pire que faire n'est pas envisagé. C'est pour cette raison que Marcel Monnier n'est pas hors-la-loi.»

En 1930, André Gide s'est intéressé à l'affaire dans le cadre de la collection «Ne jugez pas» qu'il fonda à la Nouvelle Revue Française. Jean-Marie Augustin le soupçonne d'avoir voulu régler des comptes avec sa famille et la bourgeoisie : «Si André Gide a repris cette affaire, c'est qu'elle se déroule dans un milieu qui n'est pas tellement éloigné du sien puisque son père était professeur de droit romain. Il en a profité pour prononcer un violent réquisitoire contre cette société. Dans mon livre, j'ai voulu montrer, au contraire, que la famille Monnier n'avait rien d'une famille bourgeoise typique. C'est un fait divers extraordinaire qu'on ne peut utiliser comme symbole d'une bourgeoisie décadente.»

Anh-Gaëlle Truong

# Désir d'été à Poitiers

Par **Jabbar Yassin Hussin**

Peintures **Monique Tello**



Je ne cesse de pleuvoir depuis des mois. La mer absorbe la terre gonflée comme une éponge, et devient compacte. Seul le mouvement des vagues rappelle ce qu'elle était un jour. Des rêves nostalgiques de l'hiver, nés au coin du feu, persiste un désir d'été qui ne vient pas.

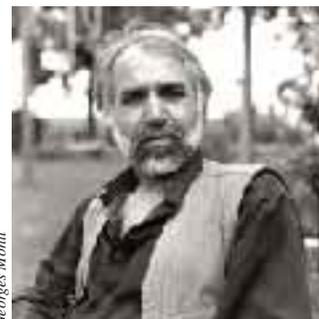
Je partis alors à Poitiers à la recherche d'une image ancienne, d'un été que j'avais vécu là-bas. Je savais que l'idée était incongrue. Voyager sous un ciel pluvieux vers une ville éloignée de la mer, pouvait me faire goûter

une cruelle amertume. Mais j'allais chercher avant tout une image vue il y a vingt-cinq ans, une image qui m'emmenait au loin, vers ces étés que j'avais connus au commencement. Nous étions à la mi-mai, les œillets de poète et les lys blancs comme le cœur du soleil n'étaient pas encore éclos. Le ciel était gris et crachait des poussières de plomb visqueuses. Que sont devenus nos anciens rêves à fière allure qui regardaient le soleil en face ? Et l'innocence qui nous guidait sur les chemins d'été dans cette ville,

la nuit comme le jour ? C'était avant que les guerres ne viennent, toutes les guerres de notre génération, celles vues sur les écrans et à la une des journaux du siècle de la libération. Je songeais, et le train m'emmenait sur des rails qui traversaient des étendues d'eau sur lesquelles semblaient flotter les arbres.

A mon arrivée, le miracle venait d'avoir lieu depuis quelques minutes, comme il avait déjà eu lieu dans un temps bien éloigné. Les instants lumineux n'arrivent que par miracle. Le soleil réapparut enfin et ce qui m'entourait s'éclaira, illuminant aussi la bannière dorée de la liberté du temps passé, dont il ne restait plus que l'ombre. Je n'avais pas manqué mon rendez-vous avec l'été. J'allais vers ces chemins que je connaissais bien, grimant des escaliers qui me conduisirent vers ces mêmes rues étroites où j'avais souvent imaginé calèches et cavaliers. Cette ville m'avait toujours inspiré un lieu ancien de l'enfance, ou même antérieur à l'enfance. La vie n'est qu'une suite de répétitions dans l'imaginaire d'un seul être qui est l'Histoire.

Je me retrouvais enfin dans ce lieu ancien, familier, là où j'avais fait ma place, contemplant la ville, la rivière qui me ramenait vers les plus lointaines années. Je n'ai jamais connu le nom de cette place, jamais je n'avais eu la curiosité de le savoir. C'était ma place, je la connaissais, et ma mémoire n'avait pas besoin de sens ni de son pour la nommer. C'était elle. De là, comme il y avait un quart de siècle, je regardais la ville ; les toits des maisons n'avaient pas changé, maison par maison je les retrouvais. Les arbres qui avaient grandi, je les connaissais tous. C'était impossible, mais la vie n'est qu'exagération. Certes, beaucoup de choses avaient dû changer dans cette ville : des bâtisses effondrées remplacées par d'autres, de nouvelles rues, un réseau différent... Mais la ligne harmonieuse des peupliers d'Italie sur la rive droite était la même. Seules les cimes s'étaient un peu



Georges Monti

**Jabbar Yassin Hussin, né à Bagdad en 1954, vit en France depuis 1981, notamment à Poitiers et La Rochelle. Livre récent : *Le Lecteur de Bagdad, Atelier du Gué, 2000.***

plus rapprochées du ciel. De l'autre côté les magnolias déployaient leurs branches hiver comme été sur les berges, près d'une véranda verte. Au loin, dans les cours des maisons du centre, le ventre gonflé de la ville, se dispersaient les cèdres, que j'avais comptés un jour. Le tamaris aux cheveux roses était devenu un arbre adulte, visible de loin : bien du temps s'était écoulé depuis que je l'avais vu la première fois. De ma place, j'imaginai l'arbre à kiwis, je l'avais découvert dans le jardin de Georges, grimant au mur face au soleil l'après-midi. Je songeais au caféier du jardin de la chanteuse d'opéra, l'arbre unique dans la ville, comme elle me l'avait annoncé. L'arbre solitaire qui pousse lentement, au rythme de la nostalgie, sur la transparence de la maison en verre. Le paysage était le même, comme moi j'étais alors le même dans cette après-midi du premier jour de l'été. Mais les autres ? Leurs traits avaient dû changer. Je savais pourquoi je voulais éviter leur rencontre. J'avais peur de découvrir mon visage sur le leur et d'y voir la définition du temps.

Oublions un instant la magie d'Internet : découvrons la tablette d'exécration de Rom et, à Poitiers, un charme contre l'impuissance

Par Denis Montebello Photos Sébastien Laval et Loïc Hamon - RMN

*Comment parler d'une tablette de plomb ou d'argent*

# sans rompre le charme

**D**e la tablette de plomb nous dirons, pour commencer, qu'elle fut trouvée en 1887 à Rom – à 35 km SO de Poitiers, dans le département des Deux-Sèvres –, dans le puits d'une villa gallo-romaine, lors de fouilles menées par le propriétaire, M. Blumereau. Longtemps conservée dans une collection privée, cette tablette, haute de 9 cm et large de 7 cm, fut récemment achetée par le musée des Antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye (n° d'inv. 82939).

Une telle découverte – à Rom, dans un puits – n'est pas pour nous étonner. Rom occupe le site de l'anti-

que *Rauranum*, sur la voie romaine de Saintes à Poitiers. Quant au puits, certains, nous les avons entendus, fatigués de n'avoir pas raison, à court d'arguments et comme on tranche ce qu'on ne parvient pas à dénouer, couraient s'y jeter, ou menaçaient de le faire s'ils n'obtenaient pas gain de cause. C'est là tout un symbole, qu'éclaire la lecture des contes merveilleux recueillis par Léon Pineau à Lussac-les-Châteaux – à la fin du siècle dernier –, notamment de celui qui a pour titre *Les pommes d'or*. Suivons le plus jeune des trois frères dans ses aventures extraordinaires, partons avec

lui à la recherche du gros lion qu'il a vu dérober *les pommes d'or*. Il se hasarde dans le puits, «se met en train de descendre, et il descend, il descend, jusqu'au bout. Il se trouve à tomber dans l'autre monde.» Si le petit héros est «bien épave de voir personne», nous ne sommes pas surpris, nous, de découvrir dans un puits, qui est la voie d'accès la plus sûre, la plus rapide à «l'autre monde», des *tabellae defixionum*, de ces lamelles de plomb sur lesquelles étaient inscrites des formules d'envoûtement.

On pouvait communiquer avec l'au-delà par l'intermédiaire d'un puits. On utilisait aussi, pour s'adresser aux divinités *d'en bas*, une source. C'est là, comme aux carrefours, que ce qui a été dit s'accomplit. Une fois que Raimondin a tué son oncle, le Comte de Poitiers, il arrive à une source. Fatalement. C'est là qu'il rencontre son destin. Ses destins. Car ils vont par trois. Comme les Parques. Comme les *mères* chez les Gaulois. Comme Mélusine et ses sœurs. Les fées qui appellent aux fontaines.

## UNE OPÉRATION MAGIQUE

On se servait également d'une tombe, comme l'atteste la tablette d'argent découverte dans une sépulture à Poitiers, en 1858.

Nous y reviendrons. En attendant, jouons un peu les archéologues. Voyons le temps à l'œuvre, admirons son travail. Recueillons ses traces. Lisons. Penchons-nous sur cette «belle page de terre», comme l'appelle le poète Bernard Noël. Regardons-la comme un palimpseste. Ou comme ces tablettes de plomb que l'on



Sébastien Laval

Denis Montebello est né en 1951 à Epinal. Il vit à La Rochelle depuis 1977.

Livres récents :

*Trois ou quatre*, Fayard, 2001,  
*Au café d'Apollon*, Dumerchez, 2001.

écrit, que l'on perce, que l'on casse, que l'on efface, que l'on récrit. Installons-nous devant cette image comme devant du temps. Devant un «montage de temps hétérogènes», pour parler comme Georges Didi-Huberman parlant de Walter Benjamin (qui parle de Kafka, etc.). Ajoutons à l'anachronisme, mêlons les lieux. Promenons-nous entre les lignes et sous les mots, transportons-nous en Aveyron. Arrêtons-nous un moment à la nécropole gallo-romaine de l'Hospitalet-du-Larzac. Là, une fouille de sauvetage, pratiquée en août 1983, a mis au jour un document de première importance – datant de la fin du 1<sup>er</sup> s. –, un des plus longs textes écrits en langue gauloise. Il s'agit des deux fragments d'une plaquette de plomb, pliée et coupée en deux. Les deux fragments ont été trouvés l'un sur l'autre, sur l'orifice d'une urne funéraire. La sépulture comprenait également une quarantaine de vases et une bague avec chaton en pâte de verre.

### UNE TABLETTE D'EXÉCRATION

Le plomb du Larzac est une missive adressée à une divinité infernale, qui est nommée. Celui (ou celle) qui l'a écrite se croit victime d'une conspiration de femmes, qui sont nommées. Celles-ci ont fait appel à une sorcière (elle aussi est nommée, mais on ignore si elle est vivante ou l'occupante de la tombe servant de boîte aux lettres), elles lui ont demandé d'influencer les juges dans un procès où le scripteur est partie prenante. C'est une façon de renvoyer à ces femmes le mauvais sort qu'elles lui ont jeté, de répondre à la magie agressive de ces sorcières par un dispositif de contre-magie. Plusieurs années après, le texte a été partiellement effacé (les tablettes de plomb fonctionnent comme des tablettes de cire, comme des ardoises magiques), récrit par quelqu'un envoyant à son tour son message vers l'Outre-tombe.

La plaque a subi des traitements violents. Brisée, cassée sur les bords, percée en son milieu, elle porte les traces d'un acte de sorcellerie.

La *defixio*, substantif latin qui vient du verbe *defigere*, consiste en effet à «ficher», «fixer en bas», «transpercer». Il s'agit d'un envoûtement, d'une opération magique par laquelle on plante un clou, on torture quelqu'un ou un substitut, ici une plaque de plomb. L'écriture participe activement à l'opération (il faudrait parler du rôle de la calligraphie, mais aussi des langues qu'on ne comprend plus, comme le gaulois, et qui de ce fait apparaissent comme ésotériques, réservées aux seuls initiés, du moins comme des formules du genre *abracadabra*), il s'agit de mettre par écrit, sur la tablette, le nom du rival que l'on souhaite anéantir. Sans aller jusqu'à dire que la simple inscription du nom de la personne sur une *defixio* suffit à l'éliminer, il est évident que nommer, c'est déjà exercer un pouvoir. Les Romains, on le sait, rapprochaient

les mots *nomen*, «le nom», et *numen*, «la puissance magique». Des noms, on en rencontre donc beaucoup, et répétés dans les *tabellae defixionum*.

Les Gaulois ont emprunté cette sorcellerie par l'écriture à leurs nouveaux maîtres. Cette procédure magique est attestée dans tout le bassin méditerranéen, dans l'Antiquité. En Grèce, elle est connue sous le nom de *katadesmos*, et elle a toujours pour but de paralyser l'adversaire. On demande aux divinités infernales (elles sont nombreuses à être invoquées) d'enserrer, d'attacher, de lier celui dont le nom est gravé, de capturer tous les éléments de son être.



La *defixio* de Rom présente toutes ces caractéristiques, mais l'écriture (tardive, du 1<sup>er</sup> ou du 2<sup>e</sup> s.), et la lecture qu'on en peut faire, ne laissent de diviser le monde savant. Il y a les philologues qui inventent un texte «possible», en latin vulgaire, qui ne correspond pas à la réalité écrite de l'inscription. Et puis il y a ceux qui optent pour une interprétation gauloise, qui produisent une langue et des étymologies improbables. Les deux camps ont, semble-t-il, retenu la *leçon* de Ionesco, ils nous montrent à l'évidence que «la philologie mène au crime». D'un côté, la langue est à peu près identifiée – un latin vulgaire, farci de mots celtiques –, mais la lecture qui est faite de cette *defixio* est pure fiction. De l'autre, le texte est lu avec une certaine exactitude, mais interprété de façon fantaisiste.

Les premiers lisent cette tablette de plomb comme un roman. Un roman se déroulant dans le milieu des mimes gallo-romains. Pour satisfaire sa jalousie, le scripteur voue aux démons Apecius, Aquannos et Nana une liste de douze collègues, et tout particulièrement

*Tablette trouvée à Rom (Deux-Sèvres) en 1887. Écriture tardive, 1<sup>er</sup> ou 2<sup>e</sup> siècle. Musée des Antiquités nationales, Saint-Germain-en-Laye.*

Sosio, son rival, à qui il souhaite de délirer. On ne saura jamais s'il fut entendu, ou s'il faut interpréter le délire d'interprétation auquel ce texte donne lieu comme la réponse, tardive et un tantinet ironique, des démons, comme une façon d'exaucer, en se trompant sciemment de destinataire, les vœux couchés dans ce puits et sur ce plomb. Les démons sont facétieux, comme les enfants. Comme eux ils sont muets, même quand ils parlent. *Au fond*, ce sont des mimes. Quand ils parlent, on ne les entend pas. Leur vieux langage n'est plus compris de personne. Si un Léon Pineau recueille ces contes, ce n'est pas pour empêcher qu'ils ne meurent. Ils sont morts, et enterrés. Les morts parlent. Ils parlent la bouche pleine. Comme les enfants.



**Tablette d'argent trouvée à Poitiers en 1858. Écriture tardive, v<sup>e</sup> siècle. Musée des Antiquités nationales, Saint-Germain-en-Laye.**

Les morts parlent la bouche pleine de terre. Dans un poais qui fait rire. Comme on ne peut pas les faire taire, on les couche par écrit. On leur cloue le bec. En leur jetant ces vieux mots à rogner. On espère qu'ils nous laisseront manger en paix. Qu'ils resteront entre eux, à parler entre eux, une langue qu'eux seuls comprennent. Qu'importe ce que souhaite le mime à son rival, d'avoir la fièvre, de souffrir tous les jours, ou de ne pouvoir se faire entendre. Il n'est plus entendu. Quand il demande aux démons de tourmenter Sosio, de le crucifier, il n'est plus entendu. Quand il souhaite qu'il ne puisse plus sacrifier (à Vénus ?), qu'il ne puisse plus jouer le rôle de la femme sur un poulain, qu'il ne puisse plus jamais l'emporter sur un certain nombre d'autres mimes non plus.

#### UN CHARME CONTRE L'IMPUISSANCE

Entre ceux-là et les tenants de l'interprétation gauloise, nous ne trancherons pas. Nous n'en avons pas les moyens. Dans l'état actuel de nos connaissances, force est d'admettre que ce qui oppose les spécialistes nous apparaît comme une *querelle de mimes*. Nous n'y entendons rien. Ce qui est normal, puisqu'il s'agit de mimes. Les mimes, quand ils crient leur colère, quand ils crachent leur haine, nul ne les entend. Ni les divinités qu'ils invoquent, ni les morts qu'ils évoquent, ni les sorciers qu'ils convoquent. Ni, malheureusement pour eux, le rival qu'ils clouent au pilori. Ils ont beau faire des pieds et des mains, piquer, transpercer toutes les poupées qu'ils veulent, leur magie noire est inefficace. On n'y entend que du blanc.

La tablette d'argent trouvée à Poitiers constitue un

autre exemple de *defixio*, de sorcellerie par l'écriture, une magie que nous qualifierons de positive, dans la mesure où elle agit pour le bien, mais aussi où elle parle comme la science, où elle prescrit, comme font les docteurs, et nous donne à lire quelque chose qui ressemble à une ordonnance. A peine plus difficile à déchiffrer que les ordonnances de nos modernes médecins. Le texte en est assez sûr. C'est un latin tardif, dont l'élément celtique a disparu, mais où il y a des mots grecs. Un texte à destination médicale, où le langage agit, comme dans toute procédure magique.

Puisqu'il est question de prendre de la centaurée deux fois, on le dira deux fois : «Deux fois tu prendras de la centaurée, et deux fois tu prendras de la centaurée. Que la centaurée te donne la force, c'est-à-dire la vie, la force, c'est-à-dire le membre viril (*paternam astam*).» Celui-ci paraît défaillant, il faut retrouver son ardeur (on reconnaît une forme verbale, *adarsset*, de *ardere*, «brûler»), ou la lui redonner, en couchant sa demande sur cette lamelle d'argent. D'où la conclusion : «Viens en aide, art magique, en suivant Justina qu'a enfantée Sarra.»

Celle qui écrit – celle qui dit, qui prononce cette formule à haute voix – est une certaine Justine, fille de Sarra, épouse ou sorcière, on ne saura jamais. Si c'est un homme qui parle, on peut supposer qu'il envoie son message par l'intermédiaire de cette sépulture, par le truchement de Justine, une morte dont la tombe ferait office de boîte aux lettres, et qui intercéderait en sa faveur auprès des divinités infernales. Le rituel viserait à conjurer l'impuissance, donc la mort, à éloigner la mort en allant lui rendre visite, en s'adressant directement à elle. Pour que d'elle naisse la vie.

Nous avons découvert il y a quelques années en Tunisie des pratiques semblables, des formules recourant aux mêmes injonctions. La femme enceinte doit aller en forêt, faire en sorte de ne pas être vue, de ne pas être suivie. Elle doit marcher longtemps, jusqu'à une tombe oubliée. Là, toujours à l'abri des regards, elle doit sortir un œuf, casser l'œuf sur la tombe. Entendons conjurer le mauvais œil. La stérilité, la mort. Crever le mauvais œil, tuer la mort dans l'œuf.

Celle ou celui qui, au iv<sup>e</sup>-v<sup>e</sup> siècle, à Poitiers, gravait cette tablette d'argent, n'agissait pas autrement. En écrivant ce charme contre l'impuissance, elle ou il avait l'espoir de vaincre la mort : que d'une tombe, comme une source, jaillisse la vie. ■

#### LE CHOIX DE DENIS MONTEBELLO

**Des anges mineurs**, Antoine Volodine, Seuil, 1999

**Silex**, Daniel De Bruycker, Acte Sud, 1999

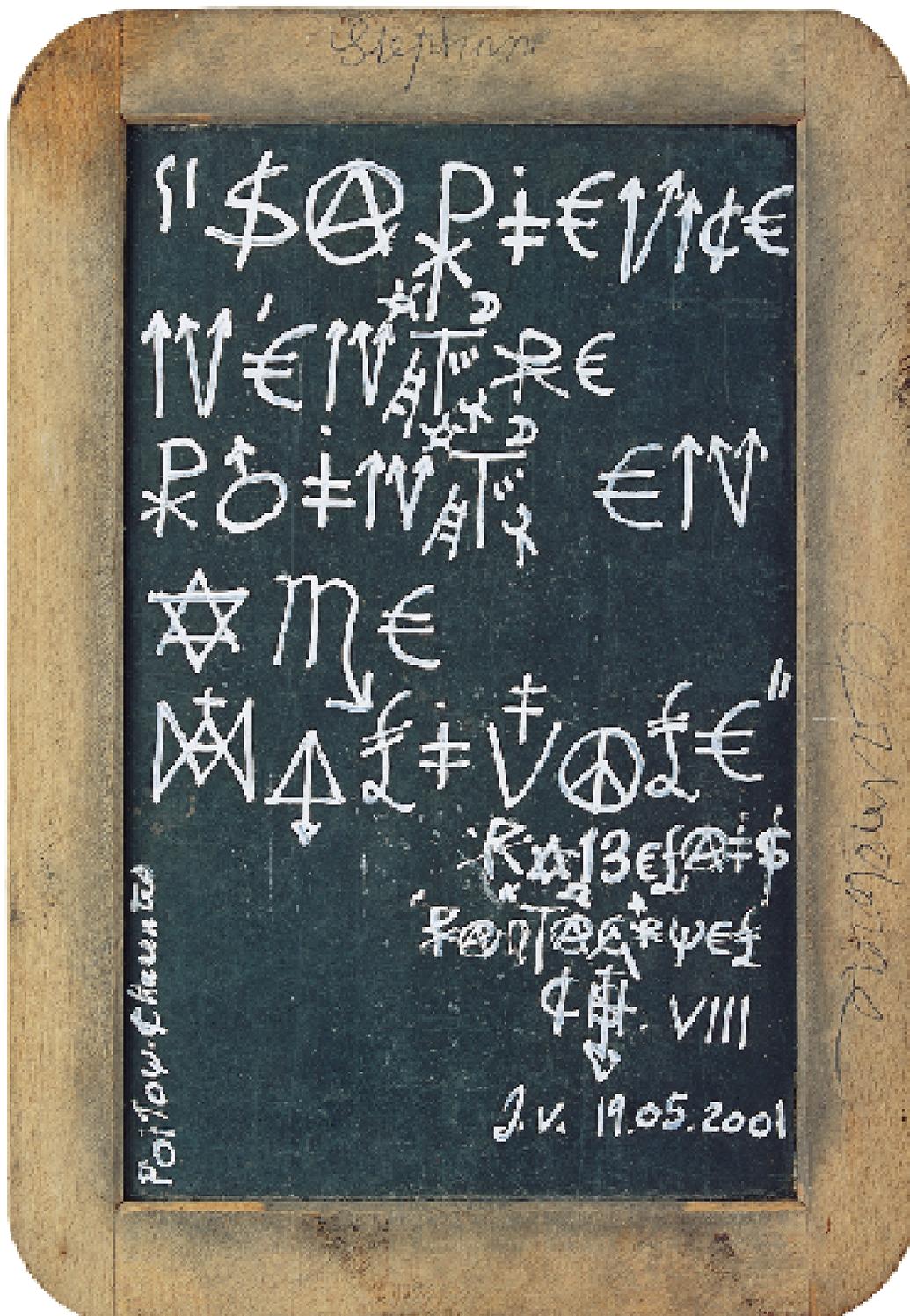
**La Grande Beune**, Pierre Michon, Verdier, 1995

«Sapience n'entre point en âme malivole»  
 (Sagesse n'entre point en âme malveillante).  
 Rabelais,  
*Pantagruel*, ch. VIII

**EPIGRAPHIE  
 CONTESTATAIRE DE  
 JACQUES VILLEGLE**

Lors de la rencontre De Gaulle-Nixon en février 1969, Jacques Villeglé observe et relève des caviardages de slogans politiques sur les murs du métro parisien. De cette «guérilla des signes» surgit l'invention de son alphabet socio-politique, épigraphie contestataire sans cesse augmentée. A l'écriture latine, Jacques Villeglé superpose des idéogrammes afférents aux idéologies politiques de tout bord ou émanant des domaines économiques, religieux, ésotériques.

«Releveur de traces de civilisation» par l'affiche lacérée qui embrasse toute l'activité et l'histoire humaines, avec ses écritures socio-politiques, Jacques Villeglé, pionnier du Nouveau Réalisme, donne à voir «une trace métis de la société marginalisée». Il compose des tableaux en partant de textes littéraires, de Louis Even, Georges Perec, Benjamin Péret, ou des formes comme le boustrophédon et le carré magique. En transcrivant depuis le printemps 2000 des maximes d'auteurs et



penseurs connus sur des ardoises d'écoliers collectées chez Emmaüs par des amis, Jacques Villeglé poursuit la rencontre de la culture populaire et de la culture des lettrés. Ceci en lettres blanches indélébiles d'un stylo correcteur.

«La contestation n'a jamais eu de monument, dit-il. En faisant mes dessins, j'essaie avec mes pauvres moyens de créer ce monument.» D. T.

# Un autre visage de Loti

Le journal de Pierre Loti et ses textes de non-fiction révèlent l'écriture multiple de cet écrivain, loin des clichés

Par François Bon Photo Mytilus



*Pierre Loti et ses chats dans la cour du jardin de sa maison de Rochefort, 1905.*

**E**n quatre années, avec la publication de son *Journal*, d'une biographie et la reprise des essais non-fiction, le visage de Loti a soudainement changé, en particulier grâce au travail d'un historien de Poitiers : Alain Quella-Villéger.

Il ne s'agit pourtant pas de prendre fière pose régionale, quand bien même on a quelques morts aussi côté de l'île d'Oléron, non pas décréter une affinité avec le marin académicien parce qu'il serait de chez nous, parce qu'enfin il serait avouable du côté de la littérature, mais bien, au contraire, parce que du seul point de vue de la littérature, surgit par l'homme très complexe que fut Loti une figure d'écriture qui nous importe, et que la légende avait renvoyée à des confins trop lointains de la littérature nécessaire.

Non pas que les moustaches soigneusement entretenues de Loti puissent prétendre remplacer dans l'échelle des bouleversements esthétiques celles qu'arborait son presque contemporain Marcel Proust, autre grand complexe, ou bien que se révélerait à nous, comme ses presque contemporains aussi, les surréalistes, avaient pu exhumé et révéler Lautréamont, un continent littéraire inaperçu qui en déplacerait les pères.

Mais rien à minorer non plus : la relecture aujourd'hui de Loti, parce qu'elle replace l'entreprise purement fictionnelle dans un contexte d'écriture multiple, parce qu'elle permet d'interroger la démarche très complexe du scripteur lui-même, dans son appréhension si singulière du monde, et que cessent à notre distance les craquelures même de l'apparat, académie, marine et petits scandales qui lui servirent de protection et d'armure, voilà que de quelques romans mi oubliés sur le haut de nos bibliothèques on lui offre place vivante, avec désormais un vaste ensemble de référence. Et que cela seul compte : qu'on l'ait lu avec simplement plaisir, puis intrigué, et parfois stupéfait par un engagement littéraire qu'on n'aurait jamais supposé là.

Une notion d'espace tout d'abord, évidemment : homme de voyage, la vision se révèle à lui par contraste. C'est parce que le monde se dresse dans des repères neufs et vierges qu'il devient objet d'écriture. Loti ne voyage pas comme Flaubert, Chateaubriand ou Conrad, ni comme Ségalen ou Claudel : sous l'uniforme, le navire est son théâtre, et la terre proche est déjà devenue image. On explorera moins un monde où on est immergé, qu'on n'ira se promener dans cette image, parce que le navire vous a emmené là sans que vous ayez à perdre la coque intime de votre identité propre. Ce qui pourrait paraître une limitation, parce que jamais le voyageur ne saura se fondre avec ce qu'il explore, quand bien même il s'en déguisera de mille habits, quand bien même il se photographiera lui-même tout nu pour mimer la momie de Ramsès... La tradition des récits de voyage est que le voyageur interroge sa façon d'agir, de se comporter, ce qui fait qu'être homme ici diffère de celui qu'on a abandonné en partant. Loti, parce que son navire le transporte en uniforme, n'est que pure vision. C'est ce qui fait la force novatrice de ses meilleurs récits de voyage, comme la traversée du Maroc, ou l'expédition à Angkor : Loti ne pense pas, il voit. Sa mécanique n'est pas mise en cause par ce qu'il traverse, et du coup le récit nous intéresse aujourd'hui par ce qui aurait pu être sa limitation : pour nous, qui nous sommes familiarisés par le cinéma avec des représentations fonctionnant hors récit d'accompagnement, les voyages de Loti nous rejoignent dans l'immédiat présent parce qu'ils sont d'emblée du côté de la pure image. L'arrivée à New York par exemple, loin des clichés du Loti exotique : *Le long des deux rives, à perte de vue, s'alignent les docks couverts, qui sont de gigantesques carcasses toutes pareilles, en ferraille couleur de deuil. Partout des inscriptions raccrocheuses s'étalent en lettres de dix mètres de haut, les unes blanches ou rouges sur les fonds noirs, les autres aériennes soutenues par des charpentes d'acier. On est assourdi par des sifflets stridents, des plaintes gémissantes de sirènes, des grondements de moteurs, des fracas d'usines. Et, au-dessus de tout cela que tant de fumées enveloppent, plus haut, plus haut, comme des géants poussés trop vite et trop efflanqués, des géants qui allongeraient démesurément le cou pour mieux voir, les gratte-ciel...*

Second volet, que nous devons quasi tout entier à Alain Quella-Villéger et ses associés : qu'il ne nous est plus possible d'appréhender l'écriture de Loti dans sa manifestation isolée (le roman, le voyage, le journal), mais nous voilà contraints à un surprenant effet de relief parce que, sur la même suite toujours limitée de réel-cible, se superposent (on pense à ces appareils stéréoscopiques de l'époque, pour conférer relief à la photographie sur plaque verre) des approches formellement disjointes de narration. S'y ajoutant parfois aussi une disjonction

temporelle, lorsqu'un récit décrit le retour, plusieurs années après (à Istanbul par exemple) sur les lieux de la fiction. Le mystère biographique y devient lui aussi secondaire, même si, à lire le *Journal*, dans ses silences, ses cryptages et ses lacunes, on est fondé à penser que la nécessité du secret sur la vie conditionne en partie la distance et l'organisation du récit : la fiction travaille-t-elle autrement dans *Mon frère Yves* que dans *Pêcheur d'Islande* ? Mais elle se nourrit de l'admirable juxtaposition de portraits premier jet de Pierre Le Cor dans le *Journal* (février 1878) : *De haute taille, étonnamment large de poitrine, avec des bras d'hercule, des muscles de fer. La figure à peu près imberbe,*

**Pierre Loti en dieu Osiris, 1887.**



*d'ailleurs entièrement rasée. Basané, bronzé par tous les hâles de la mer ; – des sourcils froncés, sous lesquels sont profondément enfoncés des yeux bruns clair... c'était lui encore, le forban qui jouait du couteau contre les policiers de Montevideo, qui faisait frire des pièces de cent sous dans une poêle, et rassemblait aussi le peuple sous une fenêtre d'auberge pour les lui*

*jeter brûlantes – ou bien : Pierre pose en druide, appuyé nu, sur un menhir... Quand il enlève ses vêtements, on dirait une statue grecque, dépouillant son enveloppe grossière... Et c'est le même Pierre Le Cor qu'on retrouve dans un autre dédoublement : la description de cette nuit où on fait coucher près de soi et de la jeune Japonaise louée pour un mois le compagnon marin, à la fois dans la version roman (*Madame Chrysanthème*, le roman lui déjà en miroir du récit de voyage *Japoneries d'automne*), et dans les notes du *Journal* de juillet-août 1885, poussant à bout, dans cette promiscuité délibérée, les pulsions sensuelles du marin : *Et nous restons, Pierre et moi, dans l'étrange logis vide, nous regardant l'un et l'autre avec un sourire...**



Mytilus

Ces deux points, polygraphie, et autre statut de l'image, ont pour effet, à lire aujourd'hui Loti, une mise en ten-

sion inédite de l'écrit : en amont du réel qui s'y représente, la superposition de son image, et la distorsion en écriture plurielle, appuyée sur le mystère biographique central. Tous ces fantômes du *Journal* : *Roulé dans les bas-fonds parisiens... roulé le bal Kolhur, le bal Sauvage, les bouges d'Auvergnats où l'on danse*

■ François Bon est né en Vendée en 1953. Il a vécu à Civray et à Poitiers.

Vit près de Tours. Prix du livre en Poitou-Charentes 1992 (*L'Enterrement*, Folio 1998). Livres récents : *Mécanique*, Verdier, 2001, *Tous les mots sont adultes*, Fayard, 2000. Anime le site internet [www.remue.net](http://www.remue.net)

*au son des cornemuses – chaviré des tables, fait la loi partout, chanté jusqu'au matin par les rues...*, ou le prénom du fils Samuel reprenant le prénom de ce marin presque au soir même du mariage et dont l'identité est restée dans l'ombre (*Sa couchette est très grande...*), comme la très mystérieuse amie bordelaise de juillet 1884 (*Combiner les affaires d'amour pour la nuit...*). Ce qu'a brutalement révélé la sélection de textes non-fiction rassemblés par Alain Quella-Villéger et Guy Dugas sous ce titre trop banal de *Nouvelles et récits*, textes dispersés dans ces recueils que jusqu'ici nous collections chez quelques bouquinistes, c'est comment Loti s'est appuyé sur ces mêmes dispositifs pour appréhender tout aussi bien le très proche. Et nous n'avons jamais vu de cette façon-là nos ciels, nos maisons, nos villes. C'est alors presque le cuirassé *La Triomphante* qu'il fait aborder en Charente comme à Nagasaki, pour nous apprendre à voir notre pays même.

Peut-on associer, un peu maladroitement, deux noms d'écrivains à ce qui se joue ici ? Appréciation subjective et sans critères, ce qui fait qu'on trouve les nouvelles de Maupassant, écrites très vite, malgré la migraine, pour des raisons d'argent, et envoyées au *Figaro*, bien supérieures à ses romans, ou bien ce qui fait qu'on aimera toujours relire, pour ce sentiment de proximité et de grande présence sensible du réel, les romans de Simenon, bien nombreux aussi à s'être servi des ciels d'ici. Voilà par exemple un des plus beaux : *Tante Claire nous quitte...* Rien qu'un journal (mais l'édition actuelle du *Journal* n'a pas repris les notes de Loti pour cette période-ci), un texte en diptyque : cinq jours continus de l'agonie d'une vieille dame, le silence dans la maison, les lumières et les fleurs, un autre regard sur les choses et les objets à cause du temps arrêté, sauf celui obstiné de l'écriture, et puis, en mars, trois mois plus tard, ce même silence, la même maison, les mêmes objets, mais la mort comme un vide supplémentaire, et on dirait alors que c'est la phrase même qui s'est enfin agrandie jusqu'à pouvoir faire vivre ce qu'elle nomme : *J'ouvre sa grande armoire. Là, les menus objets qu'elle touchait chaque jour ont été classés religieusement, rangés par ma mère d'une façon définitive, et, derrière différentes petites boîtes de formes démodées auxquelles elle tenait beaucoup, «L'Ours aux pralines» m'apparaît dans un coin...* avec cette très étrange superposition, l'auteur dans la place même du mort, quand il vient à la fenêtre où elle-même, la tante Claire, se tenait aux persiennes : *Il y fait délicieusement beau aujourd'hui ; le ciel est bleu, le vent passe sur ma tête, tiède comme un vent d'avril...*

Les textes ainsi consacrés à Rochefort et Oléron ont été regroupés, ce sont des maisons, des instants, des attentes. Rien de commun avec cet autre regroupement, descriptions de villes partout, de Berlin à Londres. Le texte le plus fort de Pierre Loti, un texte qui

aurait valeur testamentaire, vient clore ce regroupement de *Souvenirs et récits intimes*. C'est un récit qui s'appelle *Profanation*. Dans le *Journal*, deux grandes pages, en date du mercredi 18 mai 1892. Des noms, des paroles réellement dites, incluant les questions du commandant Viaud. Dans le récit, une suspension du temps : *un beau matin de mai... et une infime distension des paroles. Je lui demande : — Pourquoi mettez-vous ce morceau de bois ? — Voyez-vous, commandant... tel que noté dans le Journal, devient : Je lui demande : — Pourquoi, ce bout de bois ? — Oh ! répond-il c'est... Et dans cette infime suspension du temps et des paroles, un silence qui permet le monologue intérieur, où l'image peut s'écrire sans support. Dans son pantalon, à celui-là, le fossoyeur trouve un porte-monnaie avec six francs, et des sous, et des boutons, et des aiguilles pour les recoudre, dans le *Journal*, devient simplement, rajoutant toute une cinématique et un art du cadrage : *Près de sa jambe, à la hauteur où la poche de son pantalon pouvait être, le fossoyeur trouve une petite chose noire, qu'il dépose à mes pieds : une bourse de cuir, avec un fermoir en métal... Elle contient des pièces d'argent, des sous espagnols, puis des boutons de marine, avec des aiguilles pour les recoudre.* Récit simple et beau, par le lieu, le cimetière dans les fleurs, et que ce qu'on déterre, c'est quatre jeunes matelots bretons noyés, quatre ans auparavant, ceux-mêmes qui sont les emblèmes de l'esthétique Loti. L'œuvre affronte quand elle le doit la mort, y compris ce qui touche à sa propre mort : *Oh ! laisser les corps en paix...* Nous portons, nous tous, les noms de ces marins qu'énumère Viaud-Loti dans son *Journal*, c'est de notre histoire muette qu'il parle, nous qui sommes de familles qui, il y a cent ans encore, n'éprouvaient pas besoin de nous léguer ce qu'ils étaient, et comment ils vivaient. Hommage à Pierre Loti, ici bien plus que dans ses romans (mais par ce jeu pluriel qui rend tout aussi bien ses romans nécessaires), de nous les exhumer et nous les produire au présent. ■*

#### BIBLIOGRAPHIE

Pierre Loti, *Romans*, Omnibus, Presses de la Cité, 1989.  
 Pierre Loti, *Voyages*, Bouquins, Robert Laffont, édition établie par Claude Martin, 1991.  
 Pierre Loti, *Cette éternelle nostalgie...*, *Journal*, édition établie par Bruno Vercier, Alain Quella-Villéger et Guy Dugas, La Table Ronde, 1997.  
 Pierre Loti, *Nouvelles et récits*, édition établie par Guy Dugas et Alain Quella-Villéger, Omnibus, Presses de la Cité, 2000.  
 Alain Quella-Villéger, *Pierre Loti, le pèlerin de la planète*, biographie, éditions Aubéron, 1998.

#### LE CHOIX DE FRANÇOIS BON

**C'était nous**, Pierre Bergounioux, Gallimard, 1989

**Vies minuscules**, Pierre Michon, Gallimard, 1984

**Les Eaux étroites**, Julien Gracq, Corti, 1976

## Olivier Bleys dans le jardin de Loti

Olivier Bleys, né en 1970, compte parmi les jeunes lecteurs de Pierre Loti, un auteur qui ne lui a pas laissé de souvenirs marquants lors de ses études. Invité pendant trois mois à Rochefort par l'Office du livre en Poitou-Charentes et la ville (novembre 2000 - janvier 2001), Olivier Bleys a redécouvert Loti, l'œuvre, l'homme et la maison. L'auteur du *Prince de la fourchette* (Arléa, 1995) et de *Pastel* (Gallimard, 2000) a le projet d'écrire un livre sur Pierre Loti.

Comment avez-vous découvert Pierre Loti ?

Ma découverte de Pierre Loti a d'abord été scolaire : cet auteur était inscrit au programme d'un cours de lettres modernes suivi à l'université, sur le thème passionnant de la « littérature de voyage ». Je ne garde aucun souvenir du contenu de cette première lecture, mais le style m'a laissé une impression un peu pâle, incolore. Il s'agissait d'un des livres de jeunesse de Loti et leur forme, il est vrai, tranche nettement sur l'écriture de la maturité. Bref, je n'ai pas été encouragé à poursuivre : je n'ai rien lu de Loti pendant quinze ans. C'est seulement l'année dernière, à l'occasion d'une résidence d'auteur à Rochefort, que le goût m'est revenu de l'homme et de l'œuvre. Aujourd'hui, Loti est un fidèle compagnon de veille...

Est-ce autant la vie que l'œuvre qui vous ont attiré chez Pierre Loti ?

Certainement, puisqu'elles sont indissociables... Je crois cet écrivain tout à fait dépourvu d'imagination. C'est sa vie toute nue qui transparait dans ses textes. Rien

n'a été changé que les noms des personnes et autres menus détails. Voilà pourquoi les écrits de voyage sont si proches des romans : ils sont issus d'une même source, l'expérience directe. Si les œuvres de Loti nous semblent étrangères, exotiques, cela ne doit rien à la créativité de l'auteur mais à la singularité propre des cultures rencontrées. A l'éloignement culturel, frappant pour les lecteurs de l'époque, s'est substitué depuis l'éloignement temporel. On ne lit plus Loti simplement parce qu'il parle du Japon mais parce qu'il écrit sur le Japon du dix-neuvième siècle.

Quelle place tient la maison de Rochefort dans cette redécouverte ?

Une place centrale. Rebelle à toute forme de fétichisme, je ne visite guère les maisons d'écrivains. Mais la maison de Loti est un cas à part. C'est pour moi une projection fidèle, presque morphologique, de l'âme de cet auteur. J'ai visité ces salles comme j'aurais parcouru le cerveau du maître : les grands salons ouverts aux réceptions mondaines ; le bureau studieux ; la petite chambre étrangement dépouillée, d'une sobriété toute protestante. Toutes les facettes de sa personnalité s'y reflètent. Mon seul regret est qu'on ne puisse pas visiter le jardin, plus important à mes yeux que le reste du bâtiment. Loti n'a cessé d'écrire sur son jardin, véritable univers en réduction. Un effort d'aménagement de cet espace serait le bienvenu... On pourrait y semer et y cultiver les mêmes plantes que dans le clos primitif. Elles sont décrites et situées précisément au fil des pages.

« Madame moumouille chinoise », porta le titre officiel de deuxième chatte de la maison Loli. Le petit animal terne et chétif que le grand voyageur avait ramené de l'autre bout du monde fut l'objet d'une affection toute particulière...



« C'étaient surtout les bords de ce lac en miniature - si intimement lié à mon enfance - qui la captivaient longuement... »



« Je m'amusais à suivre des yeux ses allées et venues, ses arrêts subits, ses étonnements... »



Parfois il a l'air triste, alors j'aimerais pouvoir lui parler et comprendre pourquoi...



« Après chacune de mes campagnes, j'en reviens d'ailleurs très facilement, en très peu de jours, à me plus me souvenir des continents et des mers immenses ; de nouveau, comme au début de ma vie, je limite le monde extérieur à ces vieux murs garnis de lierre et de mousses, qui m'ont enfermé quand j'étais petit enfant ; les lointains pays où je suis parti de fois allé vivre, me semblent aussi vécus qu'aux temps où j'y rêvais sans les avoir vus. Les horizons démesurés se resserrent, tout se rétrécit doucement, et j'en arrive, en fait de matière, à presque oublier s'il existe autre chose que mes pierres moussues, mes arbustes, mes treilles et mes chères roses blanches... »

Pierre Loti



Un nouvel épisode des pérégrinations de Shérazade

en direction de Rochefort, dans la maison de Pierre Loti

Par Leïla Sebbar Photos Mytilus et Marc Deneyer

# Des tennnis rouges dans le salon turc



Mytilus

Leïla Sebbar est née à Aflou d'un père algérien et d'une mère française. Romancière et nouvelliste, entre autres, elle vit à Paris. Elle a publié une trilogie romanesque, *Shérazade*, chez Stock. Livres récents: *Soldats*, Seuil, 1999, *Une enfance Outremer*, recueil collectif, Points Seuil, 2001.

Elle ne lit pas. A la périphérie des villes, les jardins ouvriers. Comme celui, minuscule, où un ami de son père l'invitait le dimanche ; ils marchaient jusqu'à la vieille grille, père et fille, elle avait sept ans environ, sa main brune, du seigle disait le paysan de la parcelle voisine, dans la main puissante, rugueuse de son père. C'était loin de la cité, il fallait longer les hauts murs du cimetière (on apercevait les croix sur le toit des caveaux), dépasser la gare qu'on aurait cru désaffectée, le café du Rond-point où son père saluait des cousins, il ne s'arrêtait pas, une fois seulement, pour une menthe à l'eau, il faisait très chaud ce jour-là, comme au bled avait dit son père, elle avait bu, vite, pour ne pas arriver trop tard aux jardins. Ils rapporteraient des herbes aromatiques, son père refusait les tomates et les aubergines. Ils bavardaient, prenaient le café, il en donnait une gorgée, juste une à sa fille, son ami jardinier du dimanche, aime le café, comme lui, la bouteille thermos bleu outremer ne le quitte pas ni au travail sur le chantier, ni dans sa cabane en planche verte. Son *kawa* comme disent les patrons de bistrot lorsqu'ils servent des Arabes, ils ne savent pas que ça veut dire : *La force* et eux, il ont la force, ils l'ont fait savoir au monde entier, il n'y a pas si longtemps, aujourd'hui, ils sont libres, même si... L'enfant ne parle pas, elle écoute les hommes, la langue de son père. Sur le chemin du retour, son père chante en arabe, à voix sourde. Sa main serre la petite main de sa fille. Un jour, son père a dit qu'il ne l'emmènerait plus aux jardins. Une grande fille... Oui, elle avait grandi, douze ans... Mais pourquoi, tout à coup, il dit non, c'est fini... Qu'est-ce qu'elle a fait, pourquoi il la punit. Il dit qu'il ne la punit pas, qu'elle ne s'inquiète pas, elle n'a pas fait de bêtise. Il ira seul, c'est tout. Depuis...

Elle regarde les jardins ouvriers, le long de la voie ferrée, si le train s'arrêterait, elle descendrait, elle pousserait la grille fermée de travers, elle irait à pas prudents entre les plates-bandes jusqu'au premier cabanon vert... Le train roule jusqu'à Rochefort.

Comme si elle allait voir la mer, les îles, peut-être l'île de Ré et le phare de Gilles, ou son camion bleu-gauloises ou l'île d'Oléron, le tombeau de Pierre Loti, elle l'imagine sous un cèdre centenaire, les cèdres poussent sur les îles atlantiques ? Elle n'est pas sûre, mais Loti repose sous un cèdre, peut-être un cyprès transplanté d'Istanbul ? Il aurait pu, sur son vaisseau, transporter un cyprès pour l'enraciner en terre maritime ; dans les cimetières turcs, elle voit des cyprès, comme ceux des jardins de la mosquée de Jérusalem, bleu de nuit, où parlaient et riaient les femmes palestiniennes. Des ruines de la mosquée des Omeyyades à Damas, Loti a rapporté, volé ? le plafond carré en bois de cèdre et les colonnes de sa mosquée, pillées en Algérie... Il n'a pas hésité, alors un cèdre, un vrai du cimetière d'Istanbul... Elle sait qu'il se promenait dans les cimetières-jardins de la ville ottomane, il cherchait la Circassienne, morte de chagrin, chagrin d'amour, maladie d'amour et des femmes belles, jeunes, vivantes, les yeux séducteurs, il n'a pas su résister, dans le cimetière même ? Elle saura, si la *maison des aïeules* est ouverte, pour elle les portes ne seront pas fermées, elle verra que l'arbre protecteur est un haut palmier, comme elle en a vu à Nantes, quelques

jours après l'explosion de la voiture de Pierrot, le Révolutionnaire, au bord de Loire, ils voulaient traverser le fleuve à pied.

Elle ne cherche plus la mer, ni les îles.

Elle écoute une chanson d'Etienne Daho, l'Arabe qui veut pas être arabe, le fils de harki (on lui a dit que le père de Daho, s'il n'avait pas quitté l'Algérie...) qui ne s'appelle ni Kamel, ni Mohamed, Etienne. Son walkman a traversé la France, le Liban, Israël, la Palestine, encore la France, d'est en ouest. Quelle chanson elle écoutait quand Julien lui a parlé dans le fast-food, près de la bibliothèque de Beaubourg ? Peut-être *Les yeux couleur menthe à l'eau...*

Un jeune homme s'est assis en face de Shérazade. Elle a dû libérer la banquette de ses tennis rouges. Le voyageur ressemble à Julien, mais la ruse romanesque ne l'a pas métamorphosé, ce n'est pas Julien. A la fin du film où elle a joué avec Yaël (deux vagabondes hors-la-loi qui dérivent, d'Occident en Orient), elle a dormi dans la maison de sa mère, la fenêtre ouverte sur l'olivier de la vieille, gardé par sa colombe, elle a dormi longtemps, très longtemps les rires des sœurs l'ont réveillée... après...

Julien ne sait pas qu'elle va revoir la maison de Pierre Loti, à Rochefort. Marie la connaît. Où est Marie aujourd'hui, et Michel et Jaffar qu'elle a retrouvés dans les maquis algériens, avant de lire les premières pages de *Nedjma*, sur la tombe du poète ? Jaffar n'est

**La stèle  
d'Aziyadé dans la  
maison de Pierre  
Loti à Rochefort  
et le portrait  
d'Aziyadé dans  
le salon turc.  
Photos  
Marc Denevier**



pas mort sous les balles des *Ninjas* à Alger, il n'a pas disparu, liquidé à un coin de rue, Jaffar est vivant. Elle aussi, après les geôles de Beyrouth. Shérazade sort *Nedjma* de sa masette militaire. Elle ne lit pas. *Aziyadé*. Shérazade a réussi à lire le titre du livre que lit le jeune homme.

— Vous lisez *Aziyadé* ?

Le jeune homme lui montre, sur la couverture, le portrait d'*Aziyadé*.

— Oui, c'est elle, *Aziyadé*. Pourquoi vous me demandez ça ?

— Je croyais que les romans de Loti... aujourd'hui... Julien m'a dit que Isabelle Eberhardt lisait et admirait Loti, que parfois elle a écrit comme lui, mais j'ai pas lu ses livres, je sais pas.

— Je lis Loti et je suis pas le seul. On l'avait oublié, c'est vrai... Les fous de Loti existent. Et on visite sa maison à Rochefort. Et vous ?

— Moi ? J'ai lu *Aziyadé*, à cause de Julien. Il m'a dit que j'ai ses yeux verts, exactement. Je l'ai aimée, elle, plus que celui qui dit qu'il l'aime et il l'abandonne. Vous croyez que c'est Loti ?

— On dit que Loti a aimé Hatidjé, *Aziyadé*. Je le crois. Allez dans sa maison, vous verrez la stèle de la tombe d'Hatidjé, vert et or. Si vous lisez les lettres arabes et si un visiteur turc vous traduit l'épithaphe, vous saurez tout.

— Je sais que Loti a volé la stèle dans le cimetière de Topkapi et des corans anciens dans la ville de Sfax, et des faïences dans la casbah d'Alger, et ...

— Vous le prenez pour un voleur ?

— C'est un voleur d'objets d'art, un pillard, comme tous ceux qui ont fourni les musées, Malraux aussi, Julien me l'a dit... Non ?

— Les objets auraient disparu, il les a sauvés de la ruine ou des champs d'ordures... C'était un amoureux de l'Orient, sensible, riche et excentrique, sa maison garde la trace, les traces de ses amours, de ses folies, c'est émouvant, vous verrez, vous serez touchée, vous aussi...

— C'est du folklore. Des orienteries maniaques, de la pacotille... Il n'a pas aimé l'Orient, il s'est aimé en Orient, en oriental déguisé.

— Sa maison, vous l'avez vue déjà ?

— Oui.

— Et l'Orient, vous connaissez ?

— Non. Je sais pas ce que c'est l'Orient. Je sais pas où c'est.

Le train s'arrête en gare de Rochefort.

Le jeune homme a l'air pressé. Il salue Shérazade et court jusqu'à un taxi. Debout sur le trottoir, Shérazade lit : CHEMINS DE FER DE L'ETAT, lettres rouges sur fond or, en fer à cheval, ça porte bonheur... La gare est belle. Elle la regarde encore avant de lui tourner le dos et marche vers la maison de Loti, elle ne se trompe

pas. Personne dans les rues. Par hasard, elle reconnaît l'inscription qui l'avait étonnée, la première fois, gravée dans la pierre : ÉCOLES CHRÉTIENNES, à droite au-dessus de la porte : ASILE, à gauche : FILLES. C'est discret, austère. Silencieux. Pas de voix d'enfants, des écoliers qui crient dans la cour de récréation.

La maison de Loti est fermée au public. On reçoit une délégation turque. Des écrivains accompagnent l'ambassadeur et sa suite. On parle de la passion de Loti pour la Turquie, de sa fidélité indéfectible, de sa vie à Stamboul. Turc parmi les Turcs, depuis le port cosmopolite jusqu'à la cour du Sultan. A Rochefort un *lycée Pierre Loti*, mais pas de café à son nom comme à Istanbul, le café *Pierre Loti*. Il aimait les cafés, les divans sur la rue, les heures lentes et voluptueuses, jusqu'à la nuit et l'appel à la prière, modulé d'une mosquée à l'autre, fervent et mélancolique. On rappelle ses excentricités à Rochefort, les fêtes déguisées, les faux musulmans en prière dans la petite mosquée encombrée de cénotaphes, devant le *mihrab* qu'il n'a pas orienté vers La Mecque, à dessein ? Les jeunes filles saintongeaises travesties pour la fête arabe... Elles dansaient en orientales ? Les écrivains sourient devant le portrait de Loti en guerrier ottoman, costume de fantaisie ? casque à cornes et mousseline comme le voile d'une musulmane.

Dans le salon turc, sur le sofa, entre le paon de Perse et le portrait d'*Aziyadé*, les hommes de la délégation découvrent, sidérés, une jeune femme endormie.

Allongée comme une odalisque.

Elle dort, contre les coussins orientaux confectionnés dans l'ombre de la maison natale par les vieilles tantes de Loti, pour l'enfant chéri, volage et fidèle.

Du tulle brodé d'arabesques dorées, pointent des tennis rouges. ■

## LE CHOIX DE LEÏLA SEBBAR

**Nedjma**, Kateb Yacine, *Points Seuil*, 1996

**L'excursion des jeunes filles qui ne sont plus**,

Anna Seghers, traduit de l'allemand par Joël

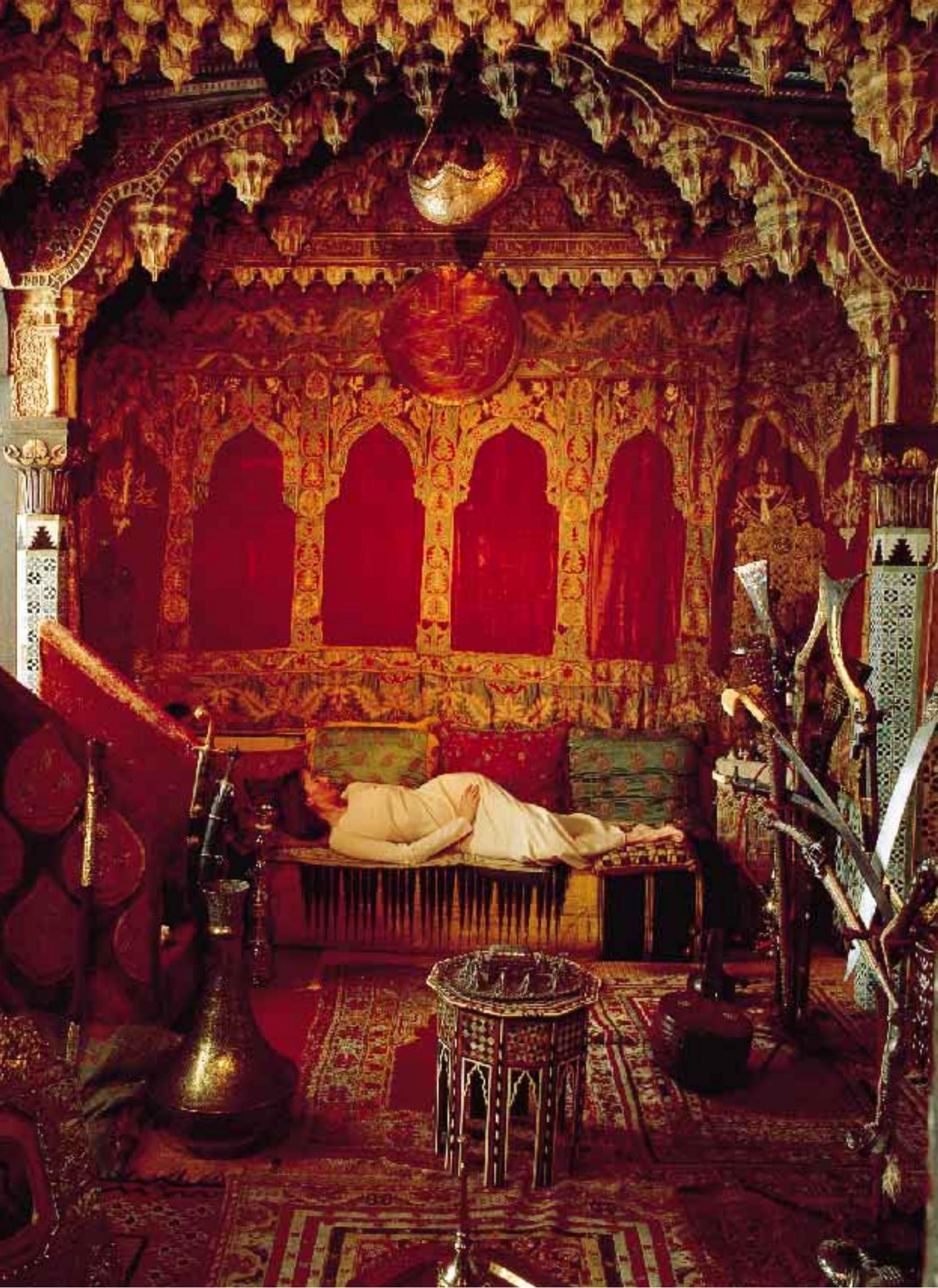
Lefébure, *Petite bibliothèque ombres*, 1993

**Les Saints innocents**, Miguel Delibes, traduit de

l'espagnol par Rudy Chaulet, Verdier, 1992

**Ci-contre : Marie-Ange Guillemot portant sa «robe au sein caché» dans le salon turc, photographiée par Jean-Luc Moulène.**

**Pour visiter la maison de Pierre Loti : 05 46 99 16 88**



L'hommage à Pierre Bec d'un grand poète passionné

par l'art des troubadours

Par Jacques Roubaud Photos Mytilus et Claude Pauquet

# Les deux bouts *de la chaîne d'or*

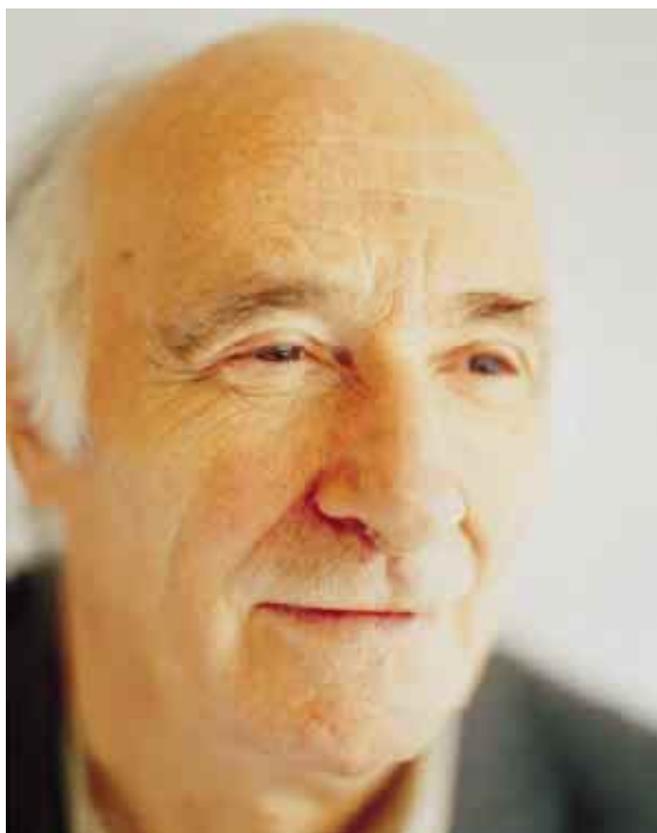


Photo Mytilus

■ Jacques Roubaud, né en 1932, poète, romancier et mathématicien, a notamment publié *La Fleur inverse : l'art des troubadours*, rééd. Les Belles Lettres, 1994, *La Vieillesse d'Alexandre, Essai sur quelques états du vers français récent*, 2<sup>e</sup> éd. Iwrea, 2000.

A mateur de la littérature du Moyen Age et passionné par l'art des troubadours, j'ai beaucoup appris des écrits d'Alfred Jeanroy. Mais tout en parcourant les deux forts volumes de sa *Poésie lyrique des troubadours*, j'étais à chaque moment frappé, énervé, découragé même par l'incompréhension manifeste dont il faisait preuve. Voilà un savant qui avait consacré sa vie à un objet qu'il n'appréciait pas, qui avait dépensé des trésors d'érudition et de sagacité à la description de formes poétiques dont la complexité l'exaspérait, qui s'était penché sur la vie et l'œuvre de ces artistes en mots et sons d'autrefois pour lesquels il n'avait aucune sympathie, et dont il condamnait moralement les conceptions.

Lire Pierre Bec nous place d'emblée dans un autre paradigme. Dans toutes ses études on voit apparaître la passion, l'enthousiasme : dans son travail anthologique, dans son exploration de la totalité de la tradition pour en faire apparaître en pleine lumière la grande variété, et particulièrement le fait qu'elle joue sur plusieurs registres, pas seulement celui du Grand Chant inspiré par Amors, l'Amour, en son visage lumineux, clair-lyrique ou riche-obscur, mais aussi celui par exemple qui fait appel à sa face sombre, le registre obscène. On y sent toujours une passion attentive au réel des textes, et un enthousiasme critique.

Car il est manifeste que l'enthousiasme ne suffit pas. On a vu, particulièrement dans les années soixante-dix du siècle vingtième, à la suite de prétendues révolutions théoriques, de bons esprits porter leur attention sur les textes médiévaux qui avaient quelque temps échappé à leur regard et en proposer des interprétations burlesques, au mépris de la philologie et, bien souvent, du simple bon sens. Pierre Bec n'a jamais subi la tentation d'abandonner les règles de sa

discipline, une des plus exigeantes qui soit, pour, tel un M. Le Trouhadec saisi par la débauche interprétative, pourchasser le paragramme chez Raimbaut d'Orange, ou l'anagramme chez Arnault Daniel. Cette maladie de fin de siècle fit même des ravages chez d'excellents médiévistes. Je ne citerai pas de nom.

La chaîne d'or de la critique des textes poétiques médiévaux (bien sûr, cela vaut dans d'autres domaines) a deux bouts, qu'il faut tenir ensemble. D'où le titre de mon hommage. A un bout on placera le savoir : linguistique, philologique, historique, au moins (quelque musicologie ne nuit point). A l'autre bout l'enthousiasme réfléchi pour les œuvres. Je dis réfléchi et non inconditionnellement favorable, car il me semble qu'il est nécessaire de ne pas se refuser le jugement esthétique, à partir d'une prise de parti sur ce qu'est la poésie à l'époque contemporaine. Pierre Bec est un grand exemple, parmi ceux qui ont essayé de satisfaire à cette double exigence, un des très rares qui y soient parvenus.

Je vois deux raisons principales à cette réussite. La première est très évidente : poète en langue occitane moderne, il a une affinité naturelle avec la lyrique ancienne. Il sait, comme tous les poètes, que la poésie du passé est aussi d'aujourd'hui ; que, loin d'être monuments vénérés mais peuplés seulement de fantômes, les grands «chansonniers» de troubadours contiennent de la poésie vivante, qui peut servir d'exemple. La deuxième n'est pas indépendante de la première, mais lui apporte un complément. Pierre Bec est un connaisseur et traducteur de poésie allemande contemporaine. Un travail de traduction, dans un territoire poétique qui n'est pas son domaine principal, ni d'étude, ni de langue, ni de composition, ajoute l'éclairage d'une distance aux modes

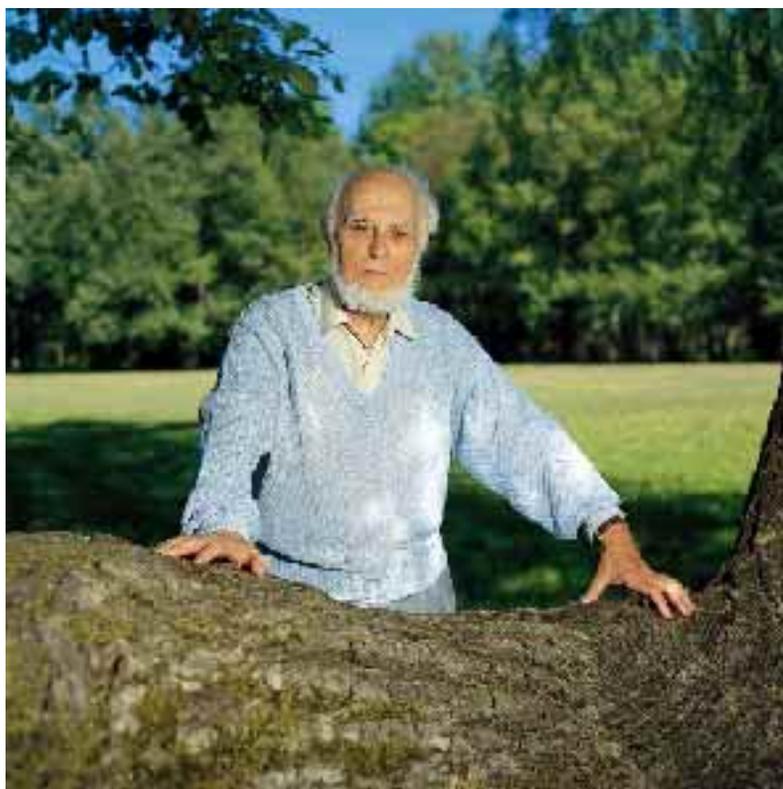


Photo Claude Pauquet

■  
Pierre Bec, né en 1921, vit à Migné-Auxances. Il a dirigé le Centre d'études supérieures de civilisation médiévale de l'Université de Poitiers. Livre récent : *La Joute poétique, de la tenson médiévale aux débats chantés traditionnels*, Les Belles Lettres, 2000.

familiers de l'expression. Il est bon que les poètes soient aussi des traducteurs.

J'ajouterai pour finir deux réflexions plus personnelles. Je n'ai rencontré que quelques fois Pierre Bec, mais j'ai été chaque fois frappé de la qualité de son écoute. Quand, voici plus de vingt ans, Gérard Le Vot, Pierre Lusson et moi-même lui avons apporté et donné à lire ce que nous appelions une «lecture rythmique» d'une *canço* de troubadour, malgré les réserves que lui inspirait cette méthode bizarre d'analyse, il ne refusa pas de lui prêter attention. ■

#### LE CHOIX DE JACQUES ROUBAUD

**Les objets contiennent l'infini**, Claude Royet-Journoud, Gallimard, 1983

**L'insuccès de la fête**, Florence Delay, «L'imaginaire» Gallimard, 1990

**La Bible**, nouvelle traduction, Bayard presse, à paraître septembre 2001

## Aux origines des *Cantos* du poète américain, la cité où naquit le chant du premiers des troubadours

Par Auxeméry Photos Marc Deneyer et Sébastien Laval

# Ezra Pound *Chinois & Troubadour*

On voyage parmi les mots du poème comme on voyage parmi les paysages. On y va chercher une raison – le principe du mouvement du corps de l'être qui lit ou qui voyage, ce qui l'anime et le fait se réaliser, au bout du compte des jours qu'il aura vécus. Certitude toujours hantée de doutes, la réalisation de l'être, venue de l'expérience et de la pensée du monde, du voyage dans les mots comme dans les paysages, constituera cependant son inaliénable vérité. Et le *réel* que l'être aura atteint, en son corps lisant ou voyageant, sera situé en ce point d'extrême tension où tous les opposés coexisteront, où les contradictions, désormais, devront se féconder, et où les lieux de lecture du réel, dans la géographie mentale, viendront coïncider et se regarder s'exclure sans parvenir à s'annuler.

Qu'est-ce qui pourrait relier, sur le portulan où je trace, pour moi-même, les points de fuite qui font se croiser

les lignes de direction qui constituent mes *orientes* ? Tel souvenir de Poitiers, par exemple, du Poitiers de mes *humanités*, comme on dit, avec telle présence vive de là-bas, d'ailleurs, dans un autre pays, mettons la Chine ?

Un vers, celui-ci, celui-là, lu et relu dans la solitude de la méditation : visa renouvelé sur un passeport, dont des *autorités*, je veux dire des auteurs faisant sens pour moi seul peut-être comme ils le font, m'auront donné l'usage, et parce que – *parce que*, sans rien d'autre que l'impératif induit par ce mot de liaison. Ainsi, des nœuds de signification se créent. Ainsi des chemins, obscurs pour

soi-même d'abord, se dessinent, puis peu à peu font leur carte, et finissent par éclairer les lieux où ils mènent. Ainsi, peut-être, une œuvre se met à prendre forme.

*Si fo de Limozin...* C'est là par exemple le début de la biographie de Bernard de Ventadour, transmise par la tradition. De Saint-Yrieix, en Limousin, d'où je tire moi-même mes origines, à Poitiers où j'ai fait mes études : première ligne, sur la carte. D'autre part, la langue anglaise veut qu'un vers soit une ligne : *a line*. Second fil de lecture.

Les *Cantos* d'Ezra Pound ont été pour nombre de gens de ma génération un des ouvrages majeurs du siècle, en ce qu'il nous a fait lire en nous-mêmes certaines des directions où nous devons nous engager pour sortir de l'étroitesse des systèmes de versification que nous avions reçus, ainsi que des thèmes où nous enfermaient notre seule tradition. Et ce n'était certes pas avec Aragon, qui durant la Guerre, avait plaidé pour une relecture des Troubadours, y cherchant à son propre usage des prétextes à ses odes-dissertations rythmées, de forme très classiquement conventionnelle, que le *trobar*, le gai savoir de la ligne de sens et de la forme impérieuse, allait retrouver son compte : la régression était évidente, après Baudelaire, Rimbaud, et quelques autres !

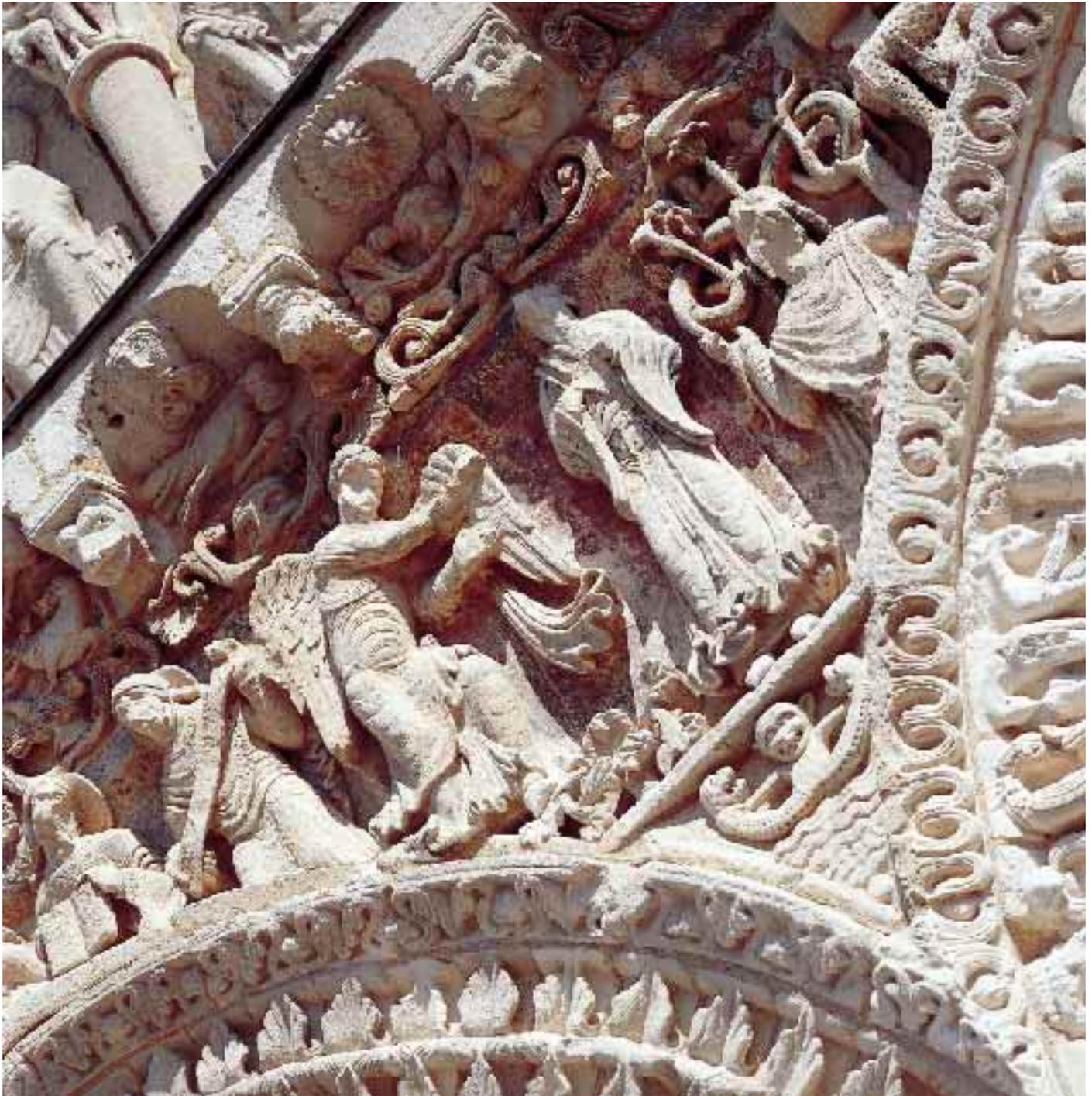
Or, Ezra Pound, venu de son Idaho natal, est arrivé un jour sur le sol de France, pour y lire les Troubadours au milieu du paysage où ils avaient vu le jour. Il les avait étudiés au début du siècle, à l'université, et avait déjà publié des traductions, ou des poèmes-monologues où il empruntait les voix de ses favoris : Bertrand de Born, Peire Vidal, Arnaut de Mareuil... Les titres de ses recueils disent assez déjà la passion de l'identification qui l'animait : *Personae*, 1909 ; *Exultations*, 1910 ; *Provença*, 1910 ; *Canzoni*, 1911...

On conserve, à Yale University, les carnets de route et les feuillets détachés qui constituent le compte-rendu de ce voyage que Pound entreprit, à l'été 1912. Entre-



Photo Sébastien Laval

Jean-Paul Auxeméry, né en 1947, vit à Echillais. Poète et traducteur de poésie américaine (Pound, Olson, H.D., Williams). Livre récent : *Les Actes d'Hélène*, Ulysse, fin de siècle, 2000.



prise aventureuse également, de déchiffrer tous ces papiers épars, et de les remettre dans l'ordre. Seule bonne méthode pour y parvenir : la marche à pied. C'est l'exercice auquel s'est livré il y a une dizaine d'années mon ami Richard Sieburth, avant de publier, en 1992, chez New Directions, à New York, un volume intitulé *A Walking Tour in Southern France, Ezra Pound among the Troubadours*. «Faire la navette entre textes et référents topographiques, entre signifiants écrits et réalité physique du terrain», dit Sieburth : d'abord sur la carte, et puis dans le paysage.

La «Provence», telle que l'entend Pound, c'est le pays des Troubadours, un pays situé entre parole et écriture : entre légende personnelle (souvenirs d'émerveillements fondateurs) et mythe littéraire (modèles de formulation inclus dans un système de références très vaste, et

y jouant sa part essentielle). Lisant les Troubadours, et parcourant à pied leur pays, de Poitiers à Beaucaire, en passant par Chalus, Hautefort, Toulouse et Roquefixade, il trouve matière à alimenter le projet qui sera celui de sa vie, les *Cantos*. «Toutes les époques sont contemporaines», tel allait être son axiome. Les époques – et les êtres, et les lieux, et les événements significatifs de l'histoire humaine...

On connaît le principe de composition des *Cantos* : la juxtaposition, selon la méthode «idéogrammatique», que Pound avait tirée de la description, par Fenollosa, du caractère chinois comme matériau poétique. Un idéogramme est formellement composé d'éléments signifiants qui, séparément, renvoient chacun à un signifié particulier, et qui, organisés de façon à former un signe nouveau et complexe, créent également

**Décor sculpté de la façade de Notre-Dame-la-Grande.**

**Photo Marc Deneyer**

un signifié nouveau. Les lignes de sens des *Cantos* ont une signification en elles-mêmes, mais c'est par accumulation, par mise en parallèle et avancée constantes, qu'elles parviennent à composer un objet poétique de nature nouvelle, et dont les implications élargissent leur angle de lecture : ainsi un vers de Dante trouvera son écho dans une allusion à Joyce ; un morceau de vers de l'*Odyssée* télescoperait un apologue se rapportant aux idéologues fondateurs de l'Empire américain moderne ; une référence à Confucius viendrait croiser une citation d'homme politique de notre temps de guerres et de désastres ; ou bien encore, des considérations sur le système d'expropriation économique qui régit le monde et détruit la beauté, se verraient rapprochées de tel souvenir de l'église Saint-Hilaire (*Canto XLV*) et contribuer à la diatribe exaltée de Pound contre l'Usure.



**L'église  
Saint-Hilaire,  
à Poitiers.**

La ville de Poitiers finira par prendre une importance primordiale, dans le cours de son œuvre, celle d'un lieu sacré. Et en effet, c'est de Poitiers que commence véritablement le périple de Pound dans le pays des Troubadours. Parti de Paris par le train, le 27 mai, il atteint la ville de Guillaume, qui «avait ramené d'Espagne la chanson/Avec chanteurs et vieilles» (*Canto VIII*). Pound reviendra en 1919 en compagnie de son épouse Dorothy, et c'est alors (nous dit Richard Sieburth) qu'il découvre sans doute les mesures pythagoriciennes de Saint-Hilaire, comme les jours suivants, par contraste, il verra en l'architecture «falote» des monuments religieux d'Angoulême l'exemple même du déclin de la culture française, à partir des magnifiques proportions du joyau poitevin, en «ornements de bigoterie et de superstition» (*Essais littéraires*).

En 1912, «Poitiers», selon l'orthographe archaïsante qu'il adopte, n'est pas la cité sainte des fondations. Pound la décrit comme une ville au charme provincial assez endormi ; il la compare à de gros bourgs de Pennsylvanie, qu'il abhorre. Le style de la prose poundienne viole quelques principes de l'ordonnancement syntaxique, le désordre de l'émotion se traduisant par une certaine dégainée affectée (je respecte l'orthographe du feuillet pour les noms propres et la citation en occitan) :

*«Il y a beaucoup de buissons de roses contre beaucoup de murs. Et Notre-Dame la Grande offre un visage plus vieux que tout ce que je connais ou qui m'intéresse bien qu'elle ait été en fait construite sous les yeux du Comte Guillaume...*

*M'y voici, donc, dans la cité mère, en proie à des discriminations irrationnelles et émotives... Je dis la cité mère car c'est l'Aquitaine ou si on veut Limoges qui fit s'élever le chant à nouveau, et c'est le Comte Guillaume qui le mit à la mode de la région, et si Henry commença la cathédrale ici son grand-père & son fils commencèrent et poursuivirent le trobar et à la cour des Plantagenêt les princes chantaient Daniel & De Born et Borneil et... on trouverait ainsi maint autre troubadour dont il est écrit, «Si fos de Limousi». Il fut du Limousin, homme courtois, ou homme de petite extraction, ou tout autre chose de cette sorte.*

*Et quiconque objecte à la manière & forme de leur façon de chanter, au conzoni, aux cansons, est homme stupide comme celui qui objecterait aux roses qui poussent sur un treillage. Et nul ne pourrait rester assis ici à la fenêtre et croire qu'il y a quelque folie dans la manière de pousser de ces roses.»*

(Là Pound se livre à un pastiche de la manière de ses chers auteurs, une variation sur les roses, & sur l'amour de la dame de ses pensées – assez scolaire, mais d'une sincérité indiscutable... On le sent plein de son sujet. Cependant la ville qu'il a sous le regard n'est pas celle du mythe littéraire...)

*«C'est une ville bâtie comme la planche du jeu du coq-en-pâte (le terme anglais est plus amusant, pigs-in-clover, «les cochons-dans-le-trèfle» : il s'agit de trouver l'emplacement idéal pour les pièces du jeu sur un support percé de trous), disposée non sans dessein, de façon que chaque pièce dans la maison ou chaque rue qui suit la pente offre un nouvel obstacle ou une nouvelle exposition vers la saillie qui domine la ville.... (Pound délaisse Sainte-Radegonde pour des raisons impies, dit-il, et poursuit.)*

*Le pire côté vient frapper tout de suite – derrière une plaine de peupliers et de rivières paresseuses – une débandade de maisons tapies sur la falaise, et donc la modernité, à damner l'âme de Mansard... J'ai été découragé. Les gens portent les habits qu'on trouve à Milan et à Paris, la cathédrale est blanchie à neuf... et je suis finalement arrivé dans une rue tranquille,*

*vide de gens. Poitiers a les charmes de Germantown ou d'Utica. Il y a là des jardins calmes mais rien de ce pour quoi j'étais parti...*

*Car Poitiers est de trobar clus et d'aussi peu d'intérêt que la poésie dont on se plaint. Poitiers est – là Pound utilise l'adjectif *elusive*, dont la traduction est assez ardue, – mettons : *insaisissable, fuyante...*»*

On voit la déception du poète : il est au lieu où pour lui tout a pris depuis longtemps sens, mais sur le terrain, la réalité ne correspond pas à ce que lui suggéraient les lignes qui menaient là sur sa carte mentale. Ce n'est que plus tard, quand le grand œuvre des *Cantos* sera en train, que naîtra, en vérité, le *réel* – que je définirai ici comme *l'authentification de la réalité par le mythe...* L'écriture du poème donnera à la «cité mère» le lustre qu'elle doit avoir : la ville ne sera plus alors ce lieu qu'indique et que décrit le guide touristique, elle sera devenue signe dans le cours du poème, et borne brillant sur le chemin des mots...

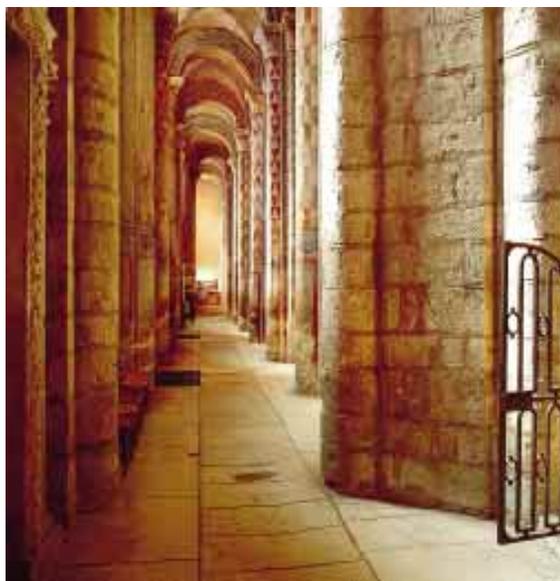
Ainsi de Notre-Dame, transfigurée dans le *Canto IV*. Pound reprend des termes du guide Baedeker qu'il avait en main lors de sa visite, et cela donne ceci, de toute autre facture qu'un compte-rendu de carte postale, évidemment :

*«Le soleil scintille, scintille là-dessus,  
Comme un toit d'écailles de poisson,  
Comme le toit de l'église de Poitiers  
S'il était d'or.»*

La face sainte de l'édifice se superpose à l'évocation d'Actéon assistant, sous le couvert, au bain de Diane, parmi les nymphes ; toute la scène baigne dans une atmosphère ovidienne, où le troubadour Peire Vidal vient, s'identifiant au chasseur de la mythologie, admirer la chevelure d'or de la déesse.

Quel chemin, pour ma part, ai-je emprunté ? De Poitiers, où suis-je allé ? A quels dieux étrangers suis-je allé rendre mes devoirs ? En quels lieux suis-je allé me rencontrer moi-même ?

La Chine, ai-je dit. Et parce que. Oui, parce que (et cela n'a rien à voir, et tout, pourtant !), dans un *Canto*, un de ceux de Pise, quand, dans la «Cage à Gorille» (une ignoble cabane à tous vents, dans un camp) où l'avaient placé les autorités militaires venues l'arrêter à la fin de la Guerre en Italie, après qu'il eut fait montre de trop de complaisance pour le Duce déchu, Pound voyait *réellement* une montagne qui n'existait pas au lieu où il se trouvait ! Affairé à la construction d'une cathédrale de mots, où venaient s'agglutiner dans les marges, parmi des souvenirs de Ventadour («les clef du château», *Canto LXXIV*), des allusions au désastre de l'Europe et à la nuit de l'âme où nous nous trouvons encore (les cadavres de Ben et de la Clara, pendus à Milan, hantent toujours notre continent à la dérive, quoiqu'en disent les optimistes béats), des citations de l'*Odyssée* ou de Baudelaire, etc. – des caractères



**Vaisseau latéral  
de Notre-Dame-  
la-Grande.**

chinois, comme des signes d'intelligence du monde, il avait vue sur une montagne sacrée de Chine. A plusieurs reprises, il a vu, dans ces *Cantos pisans*, lui apparaître le mont Taï-shan, comme un trône divin ou une butte primale, ou même le «fantôme» d'un ami, ou peut-être même comme le siège d'un amour lointain (la «dryade», ce fut Hilda Doolittle, aussi, qu'il avait quittée, jadis, pour venir en Europe) :

*«Δρυάς, vos yeux sont comme les nuages sur le Taï-shan  
Quand un peu de pluie est tombé  
et qu'il en reste encore autant à tomber  
Les racines descendent vers le bord de la rivière  
et la cité cachée monte vers  
l'ivoire blanc sous les abois»*

Pour ces vers-là, je suis un jour parti sur des routes, j'ai été sur quelques continents, et je suis monté un jour sur le mont Taï-shan. Je lisais et j'écrivais tout autre chose que les *Cantos*, bien sûr, et j'ai regardé, le soir, le monde en bas (les lumières flottantes, les méandres du grand fleuve, les villes minuscules), et au matin, avec les pèlerins chinois, j'ai crié, dans les bancs de brume poussés en rafales de coton, quand le soleil s'est levé à l'est, à portée de notre main.

En quelque lieu que tu sois, tu viens au monde & tu es chez toi, quand tes mots, comme le paysage, trouvent leur cohérence propre, une cohérence dans laquelle les cartes n'ont plus rien à faire. Tu nais toujours au lieu multiple & unique à la fois, où t'ont mené les noms & les êtres : de Poitiers au mont Taï-shan, Ezra Pound, en moi, à jamais, la ligne est droite & le sens évident. C'est ainsi. ■

#### LE CHOIX D'AUXEMÉRY

«endquote», Yves di Manno, Flammarion, 1999

La vie sur terre, Baudouin de Bodinat, Ed. de l'Encyclopédie des Nuisances, 1999

Grammaire de la création, George Steiner, Gallimard, 2001

# Poitou *vieille terre*

Par Pierre Moinot de l'Académie française

Photo Marc Deneyer

Cette vieille terre est ambiguë. Entre deux massifs de granit ruinés dont les décombres ne sont plus que des collines, elle enselle sa toison d'épis peu à peu piquetée des cyprès de cimetières huguenots, coupée par une ligne de partage où les eaux, les toits et la langue hésitent : au nord les ruisseaux glissent vers le bassin de Loire et ses ardoises avec l'oïl ; au sud et à l'ouest, la mer appelle les sources qui accompagnent la tuile ronde et le parler fortement marqué d'oc. Ce large seuil sans grand relief, comme un visage qu'on oublie vite à moins de découvrir lentement qu'il est profond, se couvre d'abord de moissons quadrillées de chemins de terre et de murs de pierres sèches, puis, du marais de la Sèvre poitevine jusqu'à la Charente, installe doucement le midi avec ses deux trésors, la vigne et l'océan.

Des vagues de peuples se sont engouffrés dans ce chenal. Ces marées d'hommes, ces lais et relais de pillards et de conquérants ont laissé leur écume subtile, ici un teint de Maure, là des yeux nordiques, là encore les cheveux noirs et plats des Ibères ; mais surtout, sur les contradictions du sol, le sang patient de l'histoire a fait naître d'insoupçonnables trésors d'art.

L'homme des grottes du Chaffaud qui gravait sur os de renne magdalénien deux biches inquiètes a marqué ce pays de ses pierres pèses, pierres levées, pierres folles, de ses dolmens pareils à de monstrueux insectes figés. Partout la pierre règne. Sur les lieux immémorialement voués au fertile sommeil des saints elle murait les morts endormis dans leurs lourdes cuves dont certains cou-

vercles mêlent les traces des fossiles à celles du graveur. Ces auges funèbres servent à faire boire le bétail dans les fermes, ou fichées en terre font des piliers de barrière, ou s'entassent dans les cimetières en amoncellement de carriers. Des morceaux d'abside ou de murs se souvien-

ment de l'appareil et des motifs romains déjà marqués d'orient. Les cryptes, les sanctuaires édifiés par les maçons mérovingiens, leurs gisants, leurs puissantes sculptures sont les souches-mères d'où va jaillir, dans l'abondance d'une floraison jamais égalée, le savant miracle roman.

Enchâssées dans leurs villes, ou plus souvent dessinées sur l'horizon des plaines où grandissent peu à peu leurs larges clochers aux pans ajourés, leurs formes paysannes, leurs longs toits de granges, les églises romanes vont là par familles, qui tirent leur filiation d'un même banc du sous-sol offrant ses pierres et d'un même atelier donnant sa manière. Ces familles sont apparentées par une communauté primordiale de formes, de ciel et de lumière qui fonde leur lignage.

Elles foisonnent. «Ce département des Deux-Sèvres nous ruintera», écrivait Mérimée qui les retrouvait et les restaurait, il aurait pu dire le Poitou tout entier. Partout la pierre parle, raconte les histoires. Elle enracine les églises dans les travaux des champs, elle les accroche aux rondes zodiacales, elle les approprie à tout un petit peuple rieur et paysan, avec ses sangliers, ses bœufs, ses moutons, ses faux, ses charrues, qui trouve dans les bandes dessinées des arcatures l'illustration de son labeur et l'enseignement des péchés et des vertus au milieu desquels il s'efforce de vivre. Et l'imaginaire se figure là pour lui à côté de l'ordinaire, l'âne musicien, la chouette à tête d'homme, le loup sonneur de cloches, mêlé à la réalité exotique et quasi fabuleuse d'animaux inconnus, lions, éléphants, dromadaires, ou aux archétypes de féerie comme la Dame serpente, Lusine de Lusignan dont la longue chevelure ne peut voiler le corps de poisson. Le miroir est alors tendu pour les symboles, – la main du silence, la barbe malmenée de la dispute, le tireur d'épine – et pour les monstres, pour l'aspic et le basilic, l'oiseau-double, le chat-fouin, la grand'goule, pour tout ce qui rôde, guette, menace, grimace, ce qui dévore et mène au feu d'Enfer.

■ Pierre Moinot est né en 1920 à Fressines dans les Deux-Sèvres. Il publie chez Gallimard depuis 1952. Prix Femina en 1979 pour *Le Guetteur d'ombres*. Son dernier roman a pour cadre sa région natale : *Le Matin vient et aussi la nuit*, 1999.



Sur ce grouillement de vie où l'invisible marque ses signes, la pierre assied plus gravement la royauté de la seule Histoire, du seul roman, du Livre. Construite, sculptée ou peinte, elle exprime une immense et intense prière dont la perfection fulgurante rejoint le mystère auquel elle est dédiée.

Forteresses échappées des coins noués du tablier de Mélusine la fée bâtisseuse, tours de guerre, rudes donjons, sévères ou somptueux châteaux qui martèlent le temps, je veux me souvenir de vous non pour vos reîtres et vos égorgeurs fanatiques, mais pour vos sages et rustiques gentilshommes qui lisaient Horace et Lucrèce entre deux chasses, pour vos poètes, pour vos soldats qui sous les yeux d'Henri IV transformèrent en victoire la déroute de Coutras en disant de ceux qui fuyaient ce que rapporte Agrippa d'Aubigné : «Ce ne sont pas là Poitevins ou Xaintongeais, et rien n'est encore fait, car il reste à nous parler à nous» ; pour vos dames aussi, Radegonde et Aliénor, la Marguerite des Marguerites, l'immarcescible Diane, Françoise de Brosse pour qui fut terminé le superbe Oyron, Madame de Montespan, Madame de Maintenon. «Que Roi se garde des femmes du Poitou, mais qu'il se fasse garder par les hommes.»

Mais c'est la terre qui m'est plus proche. Près du hameau où a toujours vécu ma famille un dolmen oublié

dans de petits bois entourés de labours où la pluie fait luire des silex taillés sert d'abri aux bergères pendant l'orage. On danse à la Saint-Jean près d'une fontaine qui guérit de la lèpre et marie les filles. De l'autre côté des bois, près des châtaigniers où les charrois s'effondrent parfois dans des restes de souterrains, une lanterne des morts dont la lumière dirigeait dit-on les âmes perdues dresse sa colonne creuse au milieu de tombes mérovingiennes géométriquement ouvragées, accotées aux prés où la pioche découvre des fondations de briques, des morceaux d'armes bizarres, des monnaies où brille lorsqu'on les a frottées du pouce un fragile profil d'empereur. Sur le côté du village, que le Moyen Age appelait Clocciacum et où ma grand-mère disait qu'étaient passés les quatre fils Aymon, une église romane lumineuse, couverte de pierres plates, dort au milieu des champs ouverts. Elle est le visage de ma terre. Siècle après siècle, elle a rassemblé dans sa meule l'éternité des blés. ■

#### LE CHOIX DE PIERRE MOINOT

**Mort d'un personnage**, Jean Giono, «*Les Cahiers rouges*» Grasset, 1984

**Le partage des eaux**, Alejo Carpentier, Folio, 1976

**Le vieux qui lisait des romans d'amour**, Luis Sepulveda, Points Seuil, 1992

*Pierre Moinot a remanié ce texte extrait de sa préface au livre Poitou-Charentes Limousin, publié par Larousse en 1989.*

# La nymphe des marais

Par Sylvie Germain Photos Tadeusz Kluba

**E**st-ce un arbre, un animal, un homme ? Sont-ce des branches, des pattes ou des antennes, ou bien des bras qui se dressent vers le ciel ? La silhouette est troublante, on ne sait trop à quoi, à qui, elle appartient. A une créature hétérogène, peut-être, en voie – ou plutôt en fin – de mutation. Elle ressemble à un gros insecte, mi-scarabée mi-hanneton, s’efforçant de franchir un obstacle, et l’on pense à Georg Samsa, le personnage de *La Métamorphose* de Kafka, qui, au sortir d’un rêve agité,

se réveilla transformé en un énorme bousier au «dos dur comme une cuirasse». Mais ce coléoptère a quelque chose de végétal, sa carapace est ligneuse, tachetée de lichen, et en même temps il évoque un corps humain – celui d’une femme à la poitrine trouée, aux mains tranchées, au dos couvert par une chevelure crépue. Alors on pense à un autre personnage



■  
Sylvie Germain, née en 1954 à Châteauroux, a vécu à La Rochelle de 1994 à 1996 (d’abord invitée en résidence par l’Office du livre et la ville). Prix Femina 1989 pour *Jours de colère* (Folio 1991). Son roman publié en 1998, *Tobie des marais* (Folio, 2000) se déroule dans le Marais Poitevin et la côte Atlantique. Livres récents : *La grande nuit de la Toussaint*, avec des photographies de Jean-Michel Fauquet, Le temps qu’il fait, 2000, *Mourir un peu*, Desclée de Brouwer, 2000

victime d’une soudaine métamorphose : la nymphe Daphné, fille du fleuve Pénée, qui, pour échapper à Apollon trop ardemment épris de ses charmes, se fit transformer en laurier.

Mais cette femme-là, aux allures d’insecte, est une nymphe des marais, fille des eaux lentes, sinon dormantes, soyeuses de mousses, de fougères aquatiques et de lentilles couleur de jade. Un jour, déjà ancien, elle a dû fuir quelque danger et s’est enveloppée d’écorce, non de laurier, mais de frêne têtard, pour se cacher. Longtemps son cœur a continué à battre sous l’écorce ; seuls les oiseaux qui se posaient dans son feuillage percevaient ce discret battement.

Le vent, cependant, a ébruité ce secret, et l’hiver s’en est mêlé ; il a étreint la nymphe arborescente, il l’a pénétrée de brume, de givre et de silence, il l’a transi de nuit, et le cœur de la nymphe a fini par se taire. L’image la montre à l’instant où la mort la saisit ; un instant amplement suspendu dans le temps car, dans le marais, le temps s’écoule avec la même souveraine lenteur que les eaux sommeillantes. Et la chute au ralenti de la nymphe au sein rongé par la nuit exprime un élan formidable : tout son corps se tend une dernière fois, il s’arrache à la terre, s’écorche aux barbelés qui le séparent de l’eau glissant au bas du talus, car elle veut, cette nymphe des marais, passer sa mort sous la paupière verte d’une conche, mêler ses rêves à ceux, immémoriaux, des canaux. S’y dissoudre, pour renaître plus tard, autre et même. La métamorphose des nymphes est sans fin au pays des marais. ■

## LE CHOIX DE SYLVIE GERMAIN

**Dans le nu de la vie. Récits des marais rwandais,** Jean Hatzfeld, *Seuil*, 1994  
**Apprendre à finir,** Laurent Mauvignier, *Minuit*, 2000  
**Lost,** Sylvie Doizelet, *Gallimard*, 2001





# L'amour dérange

Régine Deforges reste attachée à sa ville natale, Montmorillon, malgré des souvenirs douloureux

Entretien Jean-Luc Terradillos

Photo Claude Pauquet

Qu'est-ce qui rend Régine Deforges si pétillante, si volontaire ? Le succès mondial de *La Bicyclette bleue* ? Succès «qui dérange, y compris dans la profession», dit-elle, «parce que toucher autant de lecteurs, de 12 à 90 ans, cela ne s'explique pas». En fait, Régine Deforges continue de déranger, avec d'autres armes.

Il suffit de lire *Le Cahier volé* (1978) pour comprendre. Dans cette «petite chronique des années 50» située à Montmorillon, sa ville natale, elle raconte comment une adolescente, vive et sensuelle, est livrée à la vindicte publique, jusqu'à recevoir des jets de pierre en pleine rue. Parce qu'elle aime une autre jeune fille, et que les garçons sont trop niais ou trop retors. C'est son histoire. Puis il y eut le combat contre la censure éditoriale pendant les années 60. Alors on perçoit mieux le sens de son engagement à Montmorillon, petite ville de la Vienne qu'elle souhaite éveiller par une ville culturelle. C'est Régine Deforges qui a impulsé la Cité de l'écrit et des métiers du livre.

L'Actualité. – Pourquoi êtes-vous si attachée à Montmorillon ?

Régine Deforges. – Peut-être n'est-ce pas suffisant de dire que c'est ma ville natale... Je sillonnais la campagne à vélo, avec un grand sentiment de liberté dans les «petits chemins». De jour comme de nuit. Tous les dimanches et par tous les temps, j'allais chez ma grand-mère qui habitait à 12 km, à Tussac près de Leignersur-Fontaine. Donc j'aimais cette région, cette très vieille terre qui commence à Poitiers. Je suis de là. La terre, le ciel, les couleurs, cela m'appartient. Après la mésaventure du «cahier volé», pendant longtemps je n'ai pas pu remettre les pieds à Montmorillon.

Qu'est-ce qui vous déplaisait ?

La médiocrité. Des gens qui n'aimaient ni les livres ni la musique, sans curiosité intellectuelle. Il n'y avait pas de bibliothèque municipale, seulement la bibliothèque paroissiale. Imaginez toutes les bondieuseries que j'ai pu lire. C'était un grand éteignoir. C'est pourquoi j'éprouve encore un mélange de haine et d'amour pour Montmorillon. Je subis toujours le charme de la rivière et de la lumière mais les gens n'ont pas beaucoup changé. C'est, pour moi, quelque chose d'un peu grinçant.

L'affaire du *Cahier volé* vous a-t-elle poussée à écrire ?

A ce moment-là j'écrivais, sans imaginer devenir écrivain. J'aimais trop les livres et la lecture. Cela me semblait hors d'atteinte tellement j'étais fascinée. L'affaire du *Cahier volé* m'a empêchée d'écrire pendant vingt ans. Chaque fois que j'éprouvais le désir d'écrire, je ressentais la même terreur, le même empêchement. C'est toujours vrai. En travaillant tous les jours, chaque livre me prend deux ans et demi. C'est long.

Vous arrive-t-il de rencontrer à Montmorillon ceux qui vont ont blessée à cette époque ?

Bien sûr. Comme la plupart des gens, face à ceux qui ont réussi ils sont obséquieux – ce que je supporte mal. Je préfère les rapports égalitaires et simples avec les gens. En outre, je perçois une incompréhension totale de ce que je suis et de mon comportement. Quelques personnes peu aimables, qui s'interrogent sur ce que j'essaie de faire maintenant pour Montmorillon, m'ont dit : «Tu prends ta revanche !» Faire le bien, est-ce de

la revanche ? Les souvenirs douloureux ne s'effacent pas si facilement. Pourtant, je pense à la gamine que j'étais et à qui il manquait tout. Si, finalement, cela fait du bien à un garçon ou à une fille qu'il y ait à Montmorillon un peu de vie culturelle, j'aurais gagné.

Pour *La Révolte des nonnes* (1981), roman historique situé dans le couvent de Radegonde à Poitiers, avez-vous consulté des universitaires poitevins ?

N'étant pas du sérail, j'ai été reçue comme un chien dans un jeu de quilles à l'Université de Poitiers. Je suis étonnée d'un tel manque de curiosité. Dans ce travail qui exigeait d'importantes recherches, Georges Duby m'a encouragée. Le roman terminé, ce grand historien m'a confié qu'il m'enviait parce que, lui, s'interdisait d'écrire un roman historique. Il n'osait pas travestir l'histoire, du moins ce qu'on en sait.

Comment, dans les années 60, êtes-vous devenue éditrice de livres érotiques ?

Place Clichy, à Paris, j'avais racheté avec Jean-Jacques Pauvert une librairie – L'or du temps – où, d'ailleurs, j'ai demandé à Gérard Bourgadier de venir m'aider. A cette époque, les livres érotiques se vendaient sous le manteau. Il me semblait anormal qu'il n'y ait pas de rayon érotique dans les librairies. Je pensais en vendre par correspondance et Jean-Jacques Pauvert m'a dit : «Mais publiez-les vous-même !» J'ai alors publié *Le Con d'Irène*, d'Aragon, sans nom d'auteur, livre saisi et interdit immédiatement. C'est ainsi que j'ai commencé ma carrière d'éditeur. Convoquée à la Mondaine, on m'a prévenue de tous les problèmes qui m'attendaient si je continuais. J'ai refusé cette censure et j'ai persisté, pendant quatre ans. Comme je ne me pliais pas aux règles, les livres étaient systématiquement interdits. Certains ont été détruits par le feu. J'ai été poursuivie pour outrages aux bonnes mœurs par la voie du livre et même privée de mes droits civiques – qui m'ont été restitués par Georges Pompidou d'une façon aussi arbitraire qu'ils m'avaient été enlevés. Je constate que tous les livres pour lesquels j'ai été condamnée sont aujourd'hui publiés en format de poche ou dans la Pléiade.

Une nouvelle génération d'écrivains, des femmes surtout, jouent avec l'érotisme. Y a-t-il du neuf ?

Le sens du péché, de la faute, est éliminé. Ces livres montrent des jeunes femmes qui agissent et font n'importe quoi avec une belle santé et un naturel confondant. C'est très nouveau et réjouissant. Les hommes peuvent prendre des leçons. Cependant aucun de ces livres ne m'a ébloui sur le plan littéraire. C'est une écriture plate qui raconte des choses quotidiennes. Cela ne nourrit pas l'imaginaire. Pour écrire des histoires de gens ordinaires, il faut un talent aigu. En ce domaine, Simenon n'a jamais été égalé. ■

## LE CHOIX DE RÉGINE DEFORGES

**L'Écrivain, Yasmina Khadra, Julliard, 2001**

**Du trop de réalité, Annie Le Brun, Stock, 2000**

**Aux quatre coins du monde, Anne Wiazemsky, Gallimard, 2001**

## Michel Chaillou à Poitiers à la fin des années 50 : premiers pas dans la littérature

Entretien Jean-Luc Terradillos

Photos Mytilus et Isabelle Fortuné



# Entre les mots

Dans deux romans autobiographiques, *Mémoire de Melle*, 1993, et *La Vie privée du désert*, 1995 («Fiction & Cie», Seuil), Michel Chaillou évoque avec une belle verve sa vie de jeune homme en Poitou. Des années d'apprentissage, de l'amour, de la lecture, de la littérature, qui feront de lui un des plus singuliers écrivains français.

**L'Actualité.** – Quelle empreinte Poitiers a-t-elle laissée sur vous ?

**Michel Chaillou.** – Poitiers représente pour moi un pôle affectif important. C'est l'apprentissage du savoir. J'étais en philo, je lisais tout, comme un fou. Spinoza surtout, un très grand maître. Il y avait déjà beaucoup de librairies, je fréquentais surtout celle de Vergnaud. J'habitais une petite chambre place de la

Photos Mytilus



Liberté. Le Café de la Paix était un lieu de rencontre fantastique. Je vois encore Raoul, le serveur, apportant le «café étudiant». On pouvait passer des heures devant la même tasse.

Il y avait de l'affectivité dans les rues. Le Poitou compte parmi les lieux de mes premières amours. Quand il m'arrive d'y revenir, j'entends à nouveau le bruit des baisers. C'est parfois douloureux car les années ont passé.

Et puis, la tragédie : en mai 1958, j'ai été envoyé en Algérie. Dix-huit mois là-bas. Je n'ai jamais raconté cette période de ma vie car je n'ai pas trouvé le ton qui permettrait de rester pudique tout en disant la cruauté de la guerre. Le film de Jacques Rozier, *Adieu Philippe*, dit bien ce qu'ont vécu ceux de ma génération.

A mon retour, j'ai été nommé prof de lettres au lycée de jeunes filles de Niort puis au lycée de Montmorillon. Avec Régine Deforges, Gérard Bourgardier et d'autres nous formions une bande amicale.

**Vous écriviez ?**

Je me souviens d'une dispute avec un étudiant, un peu idiot, qui me disait : «Tu dis que tu es écrivain mais tu n'as rien publié !» Cela paraît invraisemblable : je savais déjà que je serais publié, même si je doute toujours de ce que j'écris. Je suis un chemin, et je ne fais que le suivre.

La philosophie m'a beaucoup appris quant à l'investigation de l'esprit. J'écris pour saisir mon esprit que je ne parviens pas à saisir. Ainsi, j'ai compris que je n'étais pas philosophe, plutôt écrivain, un auteur de romances, voire un chanteur, vu que j'ai un grand-père gitan.

**Étiez-vous sensible aux débats théoriques des années 60, notamment autour de *Tel Quel* ?**

J'ai publié mes premiers livres chez Gallimard dans la collection «Le Chemin», dirigée par Georges

Lambrichs, un éditeur exceptionnel, d'une intelligence instinctive. Ce n'était pas une théorie qui nous réunissait mais un homme. Il organisait régulièrement des repas, tout les mercredi, où se retrouvaient : Michel Butor, Jean Demélier, Jacques Réda, Jean-Loup Trassard, Michel Deguy, Jude Stéfan... Francis Ponge venait de temps en temps, également Claude Gallimard ou son fils Antoine. Mes livres étaient jugés très complexes, très «littéraires», très marqués «Le Chemin», même si la collection était assez hétérogène. En fait, je me sentais plus proche de la théorie de *Tel Quel*. Incontestablement, cette revue a apporté une nouvelle façon de voir la littérature. Une œuvre porte sa théorie comme la lame dans le fourreau. Des œuvres tirent la lame, d'autres la gardent dans le fourreau. L'œuvre du critique consiste à tirer la lame sans l'altérer.

#### Comment naît un livre?

Ecrire pour moi, c'est lire un livre qui n'a pas encore été écrit. J'ai d'abord les mots et un projet vague. Les mots en savent plus que moi sur le livre à venir. J'écarte ceux qui n'entrent pas dans le projet. Sur un grand cahier je note tout ce que je comprends de ce que j'écris. Mes mots sont les souvenirs d'une mémoire qui ne m'appartient pas. Au fur et à mesure que j'avance avec eux, je me rappelle de plus en plus, presque autant qu'eux. Ils ont toujours quinze pages d'avance, même à la fin. Quand j'écris, je sens si la page est prête ou pas. Si elle est prête, elle me donne la suivante. Tout s'engendre comme une matière vivante. J'essaie de raccourcir le temps entre ce que j'invente et le moment de l'invention. Quand j'arriverai au bord de l'invention, comme au bord de la margelle d'un puits, je crois qu'il ne sera plus possible d'écrire car il y aura une trop grande soudaineté. Je fais du cru pas du cuit. Le cuit c'est la rhétorique. Cela peut être beau mais je cherche le cru.

#### Comment choisissez-vous un livre en librairie ?

Je lis tout ce qui me tombe sous la main. Je regarde si c'est écrit et je vois tout de suite si j'ai affaire à un écrivain. Ce n'est pas une question de goût. Il y a de grands écrivains que je n'aime pas. Comme devant un tableau. A force de regarder les tableaux, vous voyez tout de suite si c'est de la peinture ou du barbouillage. La littérature est entre les mots, pas dedans. La plupart des livres peuvent marquer un certain talent : savoir raconter une histoire, bien banaliser un lieu commun... En général, ces livres-là ont du succès. Mais la littérature c'est le lieu singulier. Je dirais même que si les gens achètent des livres à succès, c'est parce qu'ils les ont déjà lus. Pour ne pas avoir peur. Alors que la grande œuvre, c'est la mise en place de l'inconnu. Elle contient des parts d'illi-



sible. D'où la nécessité d'avoir des profs pour l'expliquer. Si tout était lisible, on n'aurait pas besoin d'interprètes qui vont nous faire découvrir des richesses insoupçonnées. *Ulysse* de Joyce est toujours à interroger.

La plupart des gens écrivent dans le lieu commun. La valeur d'une œuvre n'est pas dans le lieu commun mais dans l'inattendu. Flaubert dit qu'il rêve «d'écrire un livre sur rien qui ne serait retenu que par l'ébranlement sonore de son style». Je l'ai fait, c'est le *Sentiment géographique*. ■

**Le Clain, un des lieux préférés de Michel Chaillou à Poitiers. De l'autre côté de la passerelle, sa mère tenait un café, qui a été démoli par la suite. Photo Isabelle Fortuné.**

#### LE CHOIX DE MICHEL CHAILLOU

**La poésie est inadmissible**, Denis Roche,

«Fiction & Cie» Seuil, 1995

**Dit Nerval**, Florence Delay, Gallimard, 1999

**Djann**, Andreï Platonov, traduction Louis Martinez, «Pavillons» Robert Laffont, 1999

**Poésie**, Jacques Roubaud, «Fiction & Cie» Seuil, 2000

Jean-Louis Houdebine témoigne, en réponse à nos questions,  
de l'effervescence intellectuelle à Poitiers dans les années 50 et 60

Par Jean-Louis Houdebine

# Un aller-retour *Poitiers 2001*

On peut tout résumer en quelques dates. Novembre 1952 : j'ai 18 ans, j'arrive à Poitiers pour y faire des études de philosophie, mais aussi du judo. Plus fondamentalement : me retrouver seul dans une ville où, hormis quelques judokas, je ne connais strictement personne ; originaire d'Angers, où j'ai fait mes études secondaires, j'aurais dû «normalement» aller à Rennes. Question judo, ça marchera bien : 1<sup>er</sup> dan en 1953, championnats régionaux, nationaux, etc. Question philosophie, l'enseignement proposé par la fac est d'une médiocrité accablante (ça changera par la suite) : mais peu importe ; ce qu'on apprend réellement, on l'apprend seul, en pratiquant les grands textes ; ce que je fais, en attendant mieux. Point positif dans cette petite ville

qui a pour moi quelque chose de quasi médiéval : un sentiment de grande liberté. Etudiants peu nombreux (guère plus de 1 500) ; l'Académie de Poitiers est alors très vaste (de Barbezieux à Vendôme, de La Rochelle à La Châtre) : aucun de mes camarades de cette époque n'est intégré à la ville ; nous y bénéficions d'une indulgence générale – vie insouciant, extravagances accueillies avec amusement. Moment essentiel pour moi de ces années-là : la découverte du jazz, grâce à Gérard Bourgadier (Montmorillon !), qui nous fait partager son enthousiasme lors d'auditions de disques (dans le hall du R.U.) dont je garde un souvenir

extraordinaire. C'est également lui qui, le premier, me parle de Michaux, d'Artaud, du surréalisme, etc. Gérard est pour moi, à cette époque, le passeur d'une culture vivante, moderne, dont l'université ne dit pas un mot. Dans les parages, il y a aussi Michel Chaillou (lui aussi «fait» philo), puis Alain Sicard, Jean-Claude Valin. Pas une «bande» à proprement parler, plutôt des individus singuliers qui ont des intérêts communs (littérature, jazz, cinéma), et qui discutent ensemble, qui se croisent ici ou là, parmi beaucoup d'autres (dont certains cultivent un art de profiter du présent digne de tous les éloges). Une nuit, lors d'un arrêt forcé en gare de Tours, je découvre Céline dans une réédition (1950) de *Mort à crédit* : exemplaire acheté au kiosque (je l'ai toujours), lu d'une traite, choc. D'autres fois, on passe la nuit au buffet de la gare de Poitiers (pas encore reconstruit, c'est alors une espèce de baraquement minable qui reste ouvert jusqu'à 6h du matin), et on y écoute «Le Shériff» (un copain de l'époque) nous chanter ses chansons en s'accompagnant à la guitare, sans que personne dans l'établissement n'y trouve à redire, au contraire. Il y a manifestement de la velléité «littéraire» dans l'air – poésie, surtout, mais (à ma connaissance) encore rien de concret. Je n'ai pas beaucoup d'argent pour vivre, mais je suis sans inquiétude économique (on est au début des «trente glorieuses») ; la guerre d'Indochine se déroule très loin, celle d'Algérie n'a pas encore commencé. La vie me semble facile ; pourtant, déjà, des résurgences fascistes pétainistes ; apparition du mouvement poujadiste, on va bientôt parler (1956) d'un certain Le Pen ; la venue à Poitiers de Maurice Bardèche provoque à la Maison du peuple une contre-manifestation de gauche importante. Et puis, j'ai pas mal d'amis qui «font» espagnol et qui me rappellent qu'en Espagne Franco sévit toujours. En fac



Jean-Louis Houdebine traduit des ouvrages sur le jazz et Leo Steinberg : *La Sexualité du Christ dans l'art de la Renaissance et son refoulement moderne*, «L'infini», Gallimard, réédition 2001, *Trois études sur Picasso*, éd. Carré.

de Lettres, nous ne sommes guère politisés, me semble-t-il, mais nous sommes tous anti-fascistes, instinctivement de gauche.

Le Poitiers où je reviens en 1959-60 (après plusieurs années à Tours, un mariage, deux enfants, un divorce, une adhésion au PC, un Capes de lettres – j'ai bifurqué – et toujours le jazz et le judo !) est très différent. Près de 10 000 étudiants, avec obligation de résultats à l'arrivée (fini les siestes, au printemps, sur les piles du pont Joubert !), la menace de l'incorporation en Algérie, la «sale guerre» et les luttes politiques qui l'accompagnent, De Gaulle au pouvoir, etc. A quoi se mêle, à Poitiers comme ailleurs, une effervescence intellectuelle exceptionnelle, qui va s'amplifier tout au long des années 60.

Gros travail de remise à jour dès mon retour du service militaire (juin 63). Impression exaltante que tout va se débloquent – même au PC ! Découvertes multiples dans le champ de la pensée moderne – Lévi-Strauss, Foucault, Althusser, Barthes, surtout, puis Lacan ; plus rien à voir avec le post-existentialisme fadasse des années 50. Approche de la littérature profondément modifiée ; lecture déterminante de Ponge, de Joyce, etc.

D'où, rétrospectivement, l'ambiguïté qui va caractériser (selon moi) les activités de la revue *Promesse*. C'est J.-C. Valin qui en est le fondateur (1960 : la même année que *Tel Quel* à Paris !) et l'animateur ; lui-même est poète (de longue date), très marqué par R.-G. Cadou, l'École de Rochefort – tout un courant poétique qu'il me fait connaître, apprécier (cf. également D. Raynaud, G. Bonnet, que *Promesse* publiera), mais dont je vais aussi m'éloigner de plus en plus ; d'autant qu'en 1966, la rédaction de *Promesse* intègre de nouveaux venus, comme J. Kerno (lequel, pendant un temps, fabriquera la revue sur une presse à bras !), de jeunes étudiants, comme J. Chatain, et surtout Guy Scarpetta, eux aussi très intéressés par les recherches menées par les écrivains de *Tel Quel*. Je le répète : il règne alors à Poitiers un climat intellectuel extrêmement favorable aux expériences les plus diverses : en témoignent, par exemple, de bons musiciens de jazz amateurs, un TUP (Théâtre Universitaire Pictave !) très actif (Marie Thonon, J.-L. Jacopin, D. Garnier, G. Giudicelli, etc.) avec lequel nous entretenons des rapports très amicaux (lectures publiques de Michaux, d'Artaud, etc.). Un de mes meilleurs souvenirs de cette période : l'Université populaire (dite «Nouvelle» dans le vocabulaire PC) que nous essayons de mettre sur pied avec A. Sicard ; je nous revois dans l'arrière-salle d'un bistrot, derrière Notre-Dame-la-Grande – au programme, ce soir-là : la philosophie matérialiste, Marx, Epicure et Démocrite. Sacrée époque, tout de même... Comme je travaille également pour la revue des intellectuels du PC, *La Nouvelle Critique*,

dont Claude Prévost, professeur au lycée de Poitiers, est l'un des dirigeants les plus importants, je suis amené à rencontrer Sollers en 66-67, puis Marcelin Pleyne, Julia Kristeva (elle vient d'arriver en France). *Promesse* publie quelques-uns de leurs textes. Je me sens engagé dans une tout autre aventure. Pour reprendre une formule d'Isidore Ducasse, c'en est fini pour moi des «gémissements poétiques de ce siècle».

Autant dire que nous sommes un certain nombre, surtout après mai 1968, à penser de plus en plus à Paris. Chaillou, que j'ai remplacé quelque temps comme prof de lettres à Montmorillon, y est déjà installé depuis plusieurs années ; puis ça a été le tour de Bourgadeier,



de Scarpetta, de Marie Thonon et de Jacopin. Je me rends moi-même chaque semaine à Paris, pour le séminaire de Greimas, avec lequel je suis inscrit en thèse, ou pour les séances du Groupe d'études théoriques de *Tel Quel*. J'habite alors juste en face la gare ; à plusieurs reprises, auparavant, j'ai habité Porte de Paris, notamment dans un lieu plutôt curieux, dit «Aux 100 000 pneus» (Chaillou y a logé aussi, un temps, au rez-de-chaussée !). Comme quoi... En ce qui me concerne, c'est la rupture définitive avec le PC, en 71-72, qui me décidera à partir, après un bref passage chez les «maoïstes» poitevins, dont le moins que je puisse dire est que la modernité littéraire et artistique n'était pas vraiment au centre de leurs préoccupations...

1974. J'ai 40 ans. De nouveau, sentiment de grande liberté. Accueil de Sollers à Paris : «Plus on est de fous, plus on rit.» De fait, on ne va pas s'ennuyer. ■

#### LE CHOIX DE JEAN-LOUIS HOUDEBINE

- Eloge de l'infini, Philippe Sollers, Gallimard, 2001
- Rimbaud, Jean-Jacques Lefrère, Fayard, 2001
- Œuvres cinématographiques complètes, Guy Debord, Gallimard, 1994

La place du  
marché dans les  
années 50. Coll.  
Pierre Juchault.

Par Jean-Luc Terradillos Photo Mytilus

# Les artistes sont toujours en avance



Gérard Bourgadier a créé L'Arpenteur chez Gallimard, collection qu'il dirige «comme une maison d'édition». Les premiers livres de Christine Angot viennent de là. La surprise Delerm aussi, et bien d'autres. Gérard Bourgadier connaît tout du livre car il en a exercé presque tous les métiers : gestionnaire et vendeur de la librairie L'or du temps, à Paris, sous la houlette de Régine Deforges et Jean-Jacques Pauvert, diffuseur chez Maspero (en 1969, avec les écrits du Che dans sa voiture jusqu'en Ardèche), puis chez Gallimard, directeur des éditions Denoël, et même l'écriture – l'an passé, il a publié un récit, *Mug*, chez Galilée. Absolument rien ne prédestinait le fils du garagiste Peugeot de Montmorillon (rue Gambetta) à suivre un tel parcours.

Né en 1934 dans une famille aisée mais où il n'y avait ni livres ni disques, à part Tino Rossi, élève du Petit

séminaire, puis du lycée de Poitiers, sans briller, il avoue n'avoir jamais eu le goût des études, peut-être à cause de profs «trop barbants». En revanche, il se souvient de chocs salutaires qui vont faire de lui un autodidacte boulimique. Chez une tante qui tenait une imprimerie-papeterie à Cahors, le garçon de 15 ans tombe sur *Paroles* de Prévert. «Ce livre me fit l'effet d'une déflagration. On avait le droit d'écrire ça, aussi simplement que ça ! Deuxième choc le lendemain : je vais au ciné-club de Cahors. On y projette *Le Chien andalou* !» Cela déclenche une passion pour les surréalistes et le cinéma. D'ailleurs, lors de son service militaire, en 1955 à Paris, Gérard Bourgadier verra trois films chaque soir à la Cinémathèque, plus les nouveautés le week-end.

Grâce à un prof qui tente de le faire bachoter pendant l'été, la découverte de Michaux «met le feu aux poudres». «A la fin du cours, le prof m'a dit : "il y en a toujours un que ça intéresse". Pourquoi moi et pas mes copains de Montmorillon ? Je n'en sais rien.»

Et surtout, il y a le jazz. Il écoute «clandestinement le dimanche soir» les émissions de Jean-Marie Masse sur Radio Limoges, crée ensuite le Hot club de Poitiers, devient assidu des clubs parisiens, fréquente les musiciens, écrit dans *Jazz Magazine*.

«Le cœur de ma pile, c'est le jazz, dit-il. Tout s'est concentré autour de l'amour du jazz, petit à petit, comme les pellicules d'un oignon qui iraient vers l'extérieur : le sens du tempo, cette sorte d'aristocratie naturelle chez des gens incultes, la primauté de l'instinct et de l'émotion sur la pensée. J'ai lu et je respecte de grands esprits comme Lévy-Strauss, mais je donne une primauté à l'art. Les artistes sont toujours en avance.» Omniprésence du jazz, jusque dans le choix des manuscrits. «Pour être éditeur, il faut percevoir le son et le tempo d'un texte, comme si vous écoutiez Bach, Parker ou Armstrong. Je ne me demande jamais si un livre va se vendre, je sais seulement s'il a été écrit sous la nécessité.» ■

# Victor Barrucand

## *voyageur de lettres*

Il a passé sa vie entre Paris et les rivages méditerranéens, a aimé l'Italie, adoré l'Algérie. Mais chaque année il revenait à Poitiers, sa ville natale.

C'est au numéro 27 de la rue des Cordeliers que naît Victor Barrucand, le 7 octobre 1864. Son père venait d'Annecy, alors italienne, et avait épousé une belle Poitevine avec qui il tenait une boutique de chaussures, rue Gambetta. Deux fils reprendront la suite du commerce familial, l'un à Chauvigny, l'autre à Thouars ; mais Victor rêve d'horizons lointains. Il visite l'Italie et part tenter sa chance à Paris.

Il se fait quelque temps flûtiste dans un orchestre et publie des vers qui lui valent d'être reçu chez Mallarmé et dans les cabarets littéraires de Montmartre. Comme beaucoup de jeunes intellectuels, il embrasse l'idéal libertaire et collabore à la *Revue Blanche* aux

côtés de Léon Blum, d'André Gide. Il se passionne pour la Révolution française, pour le théâtre indien, dont il adapte un chef-d'œuvre, *Le Chariot de Terre cuite*, qui lui vaut le succès (décor et affiche sont dessinés par Toulouse-Lautrec).

Et puis il s'engage, se fait écrivain social : il mène campagne pour le pain gratuit, essaie de se faire élire député à Aix-en-Provence. Au plus fort de l'affaire Dreyfus, il part à Rennes pour le procès de révision. Comme

éditorialiste de *L'Avenir de Rennes*, seul journal dreyfusard local, il «tient tête à toute la coalition nationaliste» pendant quatre mois.

Ses talents de journaliste sont appréciés et c'est sans doute Clemenceau qui l'envoie en Algérie en 1900 pour combattre Drumont et les antijuifs qui règnent alors en maîtres. Rédacteur en chef du quotidien *Les Nouvelles*, Victor Barrucand contribue à la défaite du mouvement. Mais pour lui le combat ne s'arrête pas là et c'est désormais des indigènes qu'il veut prendre la défense.

En 1902, il rachète *L'Akhbar*, qu'il dirigera jusqu'à sa

mort, et en fait le premier journal bilingue de l'Algérie. Victor Barrucand est un arabophile, un libéral, convaincu des vertus de «l'association des races», comme le général Lyautey avec qui il se lie d'amitié. C'est dans cet esprit qu'il s'attache la collaboration d'Isabelle Eberhardt, dont il est le premier à reconnaître le talent. Née en Suisse d'une mère russe, Isabelle Eberhardt avait découvert l'Algérie à vingt ans. Elle s'était convertie à l'islam et avait endossé l'habit du parfait musulman pour parcourir le Maghreb en quête de liberté et d'inspiration. «Personne ne comprend l'Afrique comme elle», écrivait Lyautey. Ses reportages, ses nouvelles et le récit de sa vie font d'elle un écrivain hors norme<sup>1</sup>. A la mort prématurée de la «bonne nomade» en 1904, Victor Barrucand lui apporte la gloire posthume en éditant quatre volumes de ses récits<sup>2</sup>.

Très écouté, souvent calomnié, Victor Barrucand devient dans les années vingt le critique d'art et chroniqueur littéraire et musical du plus grand quotidien, *La Dépêche algérienne*. Il rédige notamment un magnifique album sur les peintres orientalistes, qui fait toujours autorité.

Il n'en délaïsse pas pour autant ses activités d'écrivain. *D'un Pays plus beau* rassemble ses poésies d'Europe et d'Afrique<sup>3</sup>. L'une d'elles a été composée à Poitiers en septembre 1909 :

*Notre noble Poitou verdi au bord du Clain  
Nous revoit quand l'été, plus beau sur son déclin,  
Noue au cep sarmenteux la longue grappe d'ambre  
Et verse au cœur du fruit le sucre de septembre  
Beau pays d'où partait mon désir d'univers  
Alors que je rêvais sur les pages du livre,  
Si le temps finissait que l'amour nous délivre,  
Reviendrais-je captif des horizons ouverts,  
Plus riche et plus meurtri, guéri de l'espérance ?  
Alors tu serais grand pour moi comme la France.*

Mais Victor Barrucand meurt à Alger le 13 mars 1934, loin des siens. Il est resté jusqu'à aujourd'hui à demi réprouvé par sa famille, trop dévote et conservatrice pour accepter les frasques du turbulent Victor et pour comprendre l'engagement de ce polémiste fier de sa liberté, qui ne s'attachait pas aux «petits côtés de l'humanité». ■

1. Lire Françoise d'Eaubonne, *Vie d'Isabelle Eberhardt*, Flammarion, 1968 (J'ai Lu, 1992) et Edmonde Charles-Roux, *Nomade J'étais*, Grasset, 1995 (Livre de Poche, 1997).



Victor Barrucand vers 1900.

2. Publiés chez Fasquelle : *Dans l'Ombre chaude de l'Islam* (1906, rééd. Actes Sud en 1996), *Notes de Route* (1908, rééd. Actes Sud en 1998), *Pages d'Islam* (1920) et *Trimardeur* (1922).  
3. *D'un Pays plus beau*, Fasquelle, 1910 (ill. de Pierre Bonnard).



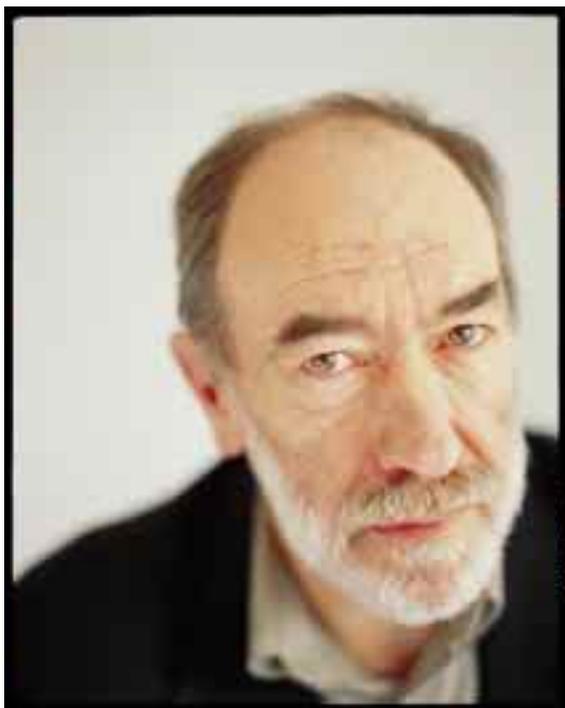
# Une si longue adolescence

*Les destinées sentimentales*

de Jacques Chardonne, un film  
mais surtout un grand roman

Texte et dessin Jean-Claude Pirotte

Photo Mytilus



■  
Jean-Claude Pirotte, né à Namur en 1939, s'est installé à Angoulême puis à Montolieu, village du livre dans l'Aude. Nombreux livres édités ou réédités par Le temps qu'il fait. Prix du livre en Poitou-Charentes 1994.

Livre récent : *Autres Arpents*, La Table ronde, 2000.

Je n'ai pas vu le film d'Olivier Assayas. J'ai dans la mémoire des images trop vives et trop pures du vieux monde éblouissant et feutré qu'il est censé évoquer, mais quelle machine à remonter le temps, fût-elle cinématographique, me plongerait jamais au cœur d'un Barbezieux désuet où, dans de grandes demeures pénombreuses, des fillettes aux tresses blondes s'animent à la voix de leur cousin Jacques lorsque, bouleversant le décor compassé du salon, il met en scène et dirige les actes romantiques dont il a, dans sa chambre où pénétrait l'aube charentaise, imaginé les intrigues prémonitoires.

«L'amour, dit Pauline, c'est beaucoup plus que l'amour. On ne peut démêler un sentiment si simple... Il y entre toujours autre chose, l'âme, après les sens, l'âge, la douleur...»

Jean Barnery l'écoute en rêvant, un crépuscule d'aquarelle aux tons passés confère à la chambre une profondeur imprévue.

«Si j'étais écrivain, dit-il, je l'affirmerais, ce serait une excuse à ma paresse.»

Cette paresse est le lieu par excellence de toute destinée sentimentale. Mais les êtres s'en détournent pour se consacrer aux songes sans cesse altérants que leur inspirent la tradition des entreprises utopiques, la quête impossible des secrets du cognac, le rêve d'une porcelaine plus translucide que la fine peau des pommettes de la femme aimée, et les tentations de bonheurs étrangers et lointains. «Le solitaire est un dieu», se répète Jean Barnery, mais la nature de ce dieu est abstraite, et l'homme y découvre que l'absolu lui devient source d'insatisfaction. Que le geste concret d'une compagne, que les douceurs irritantes de l'épithalame viennent à lui dessiller les yeux, la vie alors se colore et les couleurs font mal.

Soudain, la guerre mobilise le corps et restitue à l'esprit l'espace de son incertitude et d'une musique de l'amour courtois qui éclaire curieusement l'absence. Au cœur d'un Limousin romantique, sur un quai de gare perdu, les soldats se couchent et s'endorment alors que Jean se demande en haussant les épaules ce que peut bien être sa vie : «La vie en soi n'est pas le but.» Et c'est là peut-être justement, inopinément, que se révèle à la fois le sens et le contre-sens de toute destinée sentimentale, comme si la conscience d'appréhender l'instant du réel basculait dans l'étonnement de la fiction. L'homme a cessé d'être dieu sans se résoudre à s'abstraire au point d'accueillir l'intimité de la mort. L'histoire avec ses incohérences majuscules exalte le sentiment de l'inutilité de toute industrie humaine et jette le doute sur la légitimité de la porcelaine la plus rare. Or l'obstination des lignées prétend défier les folies et les catastrophes, même si «ce qui reste de soi-même est méconnaissable». Pauline au seuil de l'âge observe que «ce qu'on appelle l'adolescence dure longtemps». Et Jean répond : «Oui, je l'avais oublié. Cela dure très longtemps.» C'est ainsi que se perpétuent les destinées sentimentales. Mais verrai-je le film d'Olivier Assayas ? ■

## LE CHOIX DE JEAN-CLAUDE PIROTTE

**La rhétorique fabuleuse**, André Dhôtel, *Le temps qu'il fait*, 1990  
**Romanesques**, Jacques Chardonne, «*La petite vermillon*», *La Table ronde*, 1996  
**Mimes**, Marcel Schwob, *Mercure de France*, 1964

«Ce que l'on apprend, à lire Rousselot, c'est que l'acte d'écrire est le prolongement direct de l'acte de vivre, une manière de se redresser»

Par Jean-François Mathé Photo Sébastien Laval Dessin Fabrice Neaud

# Jean Rousselot

## *l'homme à l'œuvre*

Jean Rousselot est né à Poitiers en 1913. Ville de l'enfance, de la jeunesse, «Poitiers natal» a plusieurs fois ressurgi dans ses poèmes, mais l'œuvre, si elle doit à la région des sources secrètes et vives (dont l'enfance pauvre et traversée de drames), a très tôt excédé l'inspiration régionaliste et les complaisances de la mémoire.

Ses vraies racines, Jean Rousselot les a plongées dans la terre instable et chahutée du langage poétique, là où justement, chaque jour, se pose à nouveau et autrement la question de l'identité.

Quand je dis «chaque jour», c'est que la bibliographie poétique de Rousselot est impressionnante, et qu'à lire un par un ses poèmes on sent combien ils ont tous été nécessaires.

Comme pour beaucoup, l'entrée en poésie de Jean

Rousselot coïncide avec l'adolescence, et les premières plaquettes sont publiées dans les années 30. Années du surréalisme flamboyant, à côté duquel le poète passe, ni par ignorance, ni par mépris, mais parce qu'en lui déjà, c'est une parole pour l'homme «ordinaire» étreint par les réalités qu'il a chevillée au corps. On retrouvera donc plutôt Jean Rousselot du côté de «l'École de Rochefort»... dont il contestera l'appellation «école» à juste titre. Mais le principe d'une poésie à hauteur d'homme, dans laquelle le lecteur trouve à se soulever, à s'élever, Rousselot le partage avec d'autres poètes

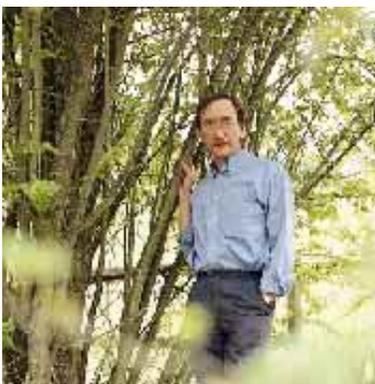
dont les voix particulières se mêleront (Cadou, Bérumont, Béalu...). Avec eux et d'autres (dont Guillevic, Fombeure ou Borne), le compagnonnage se fait autour du lyrisme, de la sensibilité à la nature, de la passion de la liberté.

Attachée comme elle l'est au concret, à l'histoire, l'œuvre poétique de Jean Rousselot n'a pu qu'évoluer, changer à la mesure du monde qu'elle interroge, mais sans jamais trahir sa profonde raison d'être : œuvre à métamorphoses, œuvre de fidélité.

Dans les années 50/60, on a pu qualifier sa poésie d'engagée, au risque d'en donner une image simplificatrice ; mais comment n'aurait-il pas été engagé avec raison et authenticité, celui qui déclarait à Guy Chambelland dans un entretien des années 70 : «Jean Rousselot, 55 ans, 83 kilos, fils d'ouvriers resté fidèle à sa classe, qui ne peut pas supporter ce monde, ou plutôt la façon dont on le manigance» ?

A la fin des années 60, Jean Rousselot ferme définitivement une parenthèse : celle de l'écriture en vers réguliers, trop rhétorique. A partir de là, c'est en vers libres et en prose que l'énergie du poète s'exprimera le plus directement possible, dans la nudité et la brutalité d'un langage consubstantiel à son auteur.

Le noyau dur de l'œuvre, c'est l'auteur lui-même. Dans l'entretien mentionné plus haut, Jean Rousselot disait : «Pour moi, la poésie a toujours eu un côté journal, un côté confession, un côté expérience vécue.» Et si Rousselot le dit ce n'est vraiment pas pour plastronner, pas non plus pour se chanter dans une fluidité du style Aragon : bien au contraire, puisque un recueil s'intitule *Déchants* (Sud-Poésie, 1985), et que le titre de l'un des poèmes insiste : *Déchanter juste !* C'est que dans l'examen, presque au sens clinique de son moi-dans-le-monde, Jean Rousselot uti-



■  
Jean-François Mathé, né en 1950, vit près de Thouars. Ses recueils de poèmes sont édités par Rougerie. Dernier paru *Le Temps par moments*, 1999 (Prix du livre en Poitou-Charentes).

lise toujours la lucidité qui ne fait pas de cadeaux, en particulier quand elle nous dit que nous avons toujours une vie plus basse que le destin promis par les rêves de la jeunesse :

*Le vent mystérieux qui un jour se leva soudain  
Dans les profondeurs mythiques de la jeunesse  
Et s'y engloutit aussitôt  
Juste le temps de lui faire croire  
Qu'il y a un destin*

(in *Pour ne pas oublier d'être*, Belfond, 1990)

C'est cette déception, cette blessure, que Rousselot s'acharne à ne pas laisser cicatriser, qu'il creuse en tenant le compte de tout ce qui nous fait une vie bancale, à remettre sur pieds chaque jour, sans illusions. De ces évidences sombres, le poète ne se détournera pas, puisqu'il refuse – non sans les avoir interrogées – toutes les issues hors du réel (croyances, fausses valeurs, anesthésiques de la modernité, etc.). Ici et pas ailleurs, le moi s'imprègne d'un monde qui multiplie les raisons de déchanter : [...] *pianistes dont on broie les doigts / Pour leur apprendre la musique / [...] femmes qu'on viole pour / Leur apprendre l'amour* (in *Le spectacle continue*, La Bartavelle, 1992) ; même dans les pays en paix, entre corons et terrils, par exemple, la vie ordinaire est à pleurer : [...] *je t'expliquerai cette vie-ci ; comme c'est triste d'attendre [...], chaque soir, en bas nylon dans les flaques de bière* (in *Hors d'eau*, Chambelland, 1968).

Malgré quelques moments d'apaisement (évoquant d'amis, de scènes de vie simple et le plus souvent campagnarde), la majeure partie de l'œuvre est dure, sombre, et l'on a l'impression que les raisons de vivre de Jean Rousselot tiennent moins à la vie elle-même qu'à la possibilité qu'offre la poésie de l'interroger, de la remuer, de la fouiller, de lui dire son fait : d'être vivant contre la vie. A défaut de gaieté, il y a dans la poésie de Rousselot une jubilation de boxeur en forme : les poèmes cognent dur, sans jamais se complaire dans le «stupéfiant image», mais en s'arc-boutant sur les mots nécessaires et justes, sur une syntaxe vivante qui ne dédaigne pas les tournures de l'oralité ; le vers lui-même, au fil du temps, s'est raccourci, densifié, comme s'il tendait vers l'aphorisme en conservant toutefois la charge et la chair de l'émotion :

*On se prend à la fois pour  
L'architecte et l'univers  
Le labyrinthe et le soleil  
Quand tout au plus on est  
Un puant marmot gueulard  
Que seule apaisera  
La tétine du néant*

(in *Sur parole*, La Bartavelle, 1995)

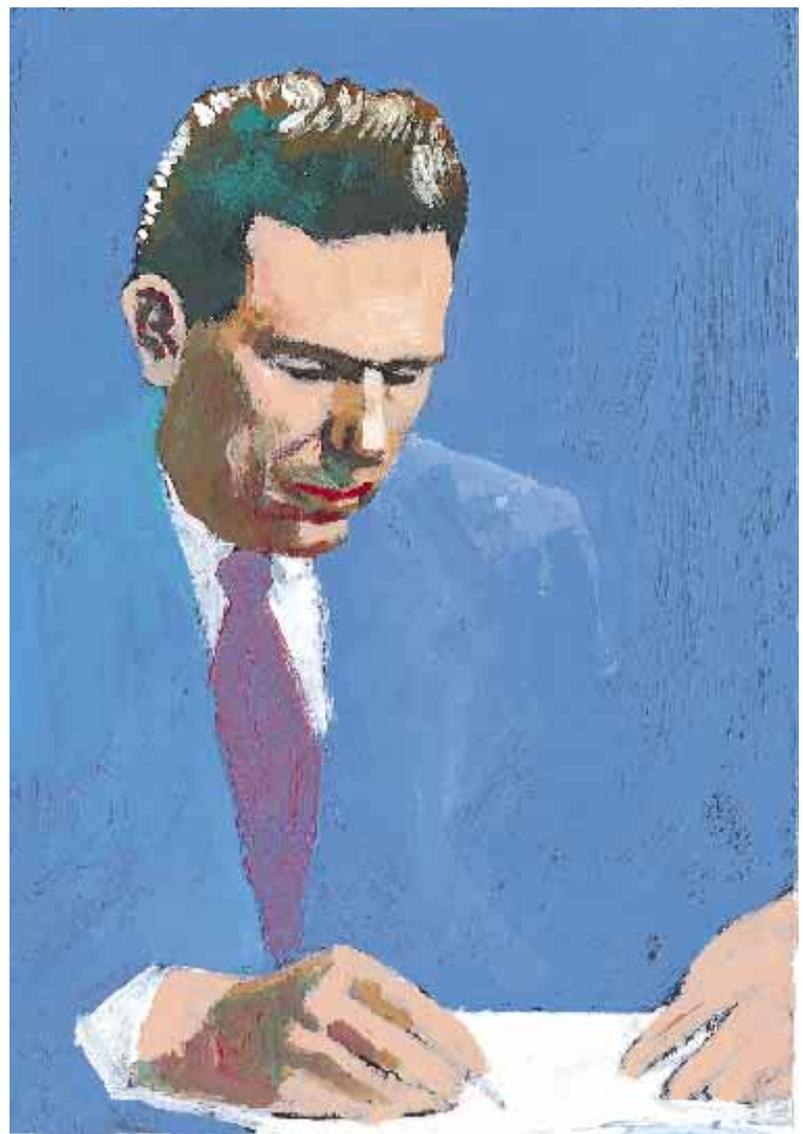
Ce que l'on apprend, à lire Rousselot, c'est que l'acte d'écrire est le prolongement direct de l'acte de vivre,

une manière de se redresser dans la révolte et la méditation nerveuse du poème. Son œuvre est l'une des plus fortes de notre poésie contemporaine, une des plus exigeantes aussi. Une œuvre nue, qui ne s'est jamais protégée sous une quelconque théorie, qui s'alimente de sa profonde vitalité. Rousselot n'a jamais donné de leçons, n'a pas fondé d'école, mais plusieurs poètes, en opposition aux nombreux petits asphyxiés du temps, sont de sa filiation : dans la région on pourrait citer Jean-Claude Valin, hors région Jean Pérol, Frank Venaille, par exemple, pour se limiter à quelques noms.

Et si Jean Rousselot est aussi romancier, biographe, essayiste, c'est dans sa poésie qu'on voit le mieux l'homme à l'œuvre, concentré, généreux, faisant de ses questions les nôtres par la force du verbe. ■

## REPÈRES

*Les moyens d'existence, choix de poèmes 1934-1974* (Seghers, 1976) ;  
*Poèmes choisis, 1975-1996* (Rougerie, 1997).  
Sur l'ensemble de l'œuvre :  
*Jean Rousselot ou la volonté de mémoire* par François Huglo (Le dé bleu, 1995).



## LE CHOIX DE JEAN-FRANÇOIS MATHÉ

*La Terre au loups*, Robert Margerit, «Libretto» Phébus, 1986

*Le mur dans le miroir*, Yannis Ritsos, Poésie Gallimard, 2001

*Autobiographie d'un lecteur*, Pierre Dumayet, Pauvert, 2000

«Un poème ne doit pas être plus long que son émotion»,  
disait Georges-L. Godeau. Son œuvre dessine un simple  
et long sentier de lumière

Par Xavier Person Photo Bruno Veysset

# *Une journée avec* Georges-L. Godeau

Georges-L. Godeau (1921-1999) fut lauréat du prix du livre en Poitou-Charentes en 1991 pour son recueil *Après tout*, Le dé bleu. Cet éditeur a aussi publié *Votre vie m'intéresse*, 1985, *C'est comme ça*, 1988 (coédition avec Le Castor astral), *Avec René Char*, 1989.

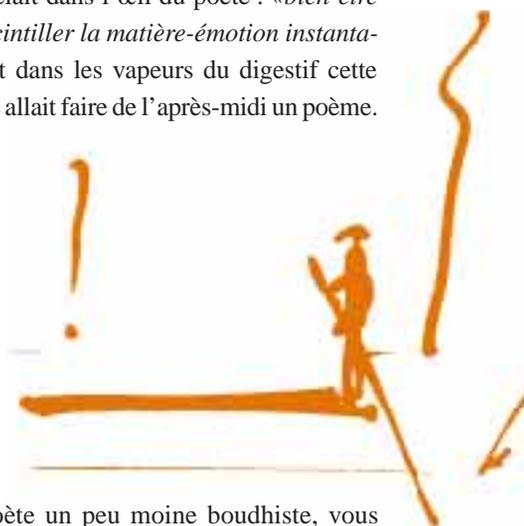


Les poèmes de Georges-L.Godeau ressemblent à la maison où il vivait, à Magné, à l'orée du Marais Poitevin, où il vous recevait, cordial et ardent, impérieux et affable. Les poèmes de Georges-L.Godeau sont une maison un peu froide, posée sur la plaine, un pavillon modeste, à l'intérieur excessivement propre, très ordonné, sans trop de meubles, sans presque un seul livre (le poète était un fidèle de la bibliothèque municipale et les quelques revues qu'il recevait, il m'avoua les brûler, tant la médiocrité de ce qu'il y lisait l'affligeait). Ses poèmes sont des carrés clairs, aux murs blancs, où presque rien ne se passe que le plus simple et le plus brûlant.

Dans sa maison de Magné, le poète vous recevait avec une simplicité confondante, une cordialité exigeante, mais très vite, dans le ton de sa voix, dans l'intensité de son regard, quelque chose d'implacable surgissait. Le vin abondamment servi à table aidant, une étrange ardeur, une brûlante ardeur enflammait ses paroles. Comme dans ses poèmes, sa simplicité ne se révélait qu'apparente. On devinait une brûlure secrète, un démon tapi dans la clarté, qui faisait la sérénité exigeante, tendue. Une retenue s'imposait. Un cadre était nécessaire à l'émotion. Le poème se devait par sa forme impeccable d'endiguer le tumulte. L'ascèse était véhémence. Les poèmes étaient clairs, frappés du sceau de l'évidence. Ils étaient sombres aussi bien, dans ce qu'ils ramassaient d'une vie, en ce que d'une vie ils faisaient quelques lignes, coupeurs de vie, au tranchant de leurs phrases éliminant, ramassant, aiguisant. Les poèmes du vieux poète ressemblaient à sa conversation, placide en apparence et soudain comme surgissante, au plus vif, au plus éclatant, précipitée soudain au cœur d'une violence douce car l'ivresse des repas chez le vieux poète et sa femme était douce, car cette ivresse apaisait tout, même la douleur éclatante, même ce que disent les poèmes parfois, du bonheur et de l'absurdité mêlés d'une existence, des joies simples et des gravités insoupçonnables, du temps qui passe et des instants qui font qu'une vie bascule, de tout ce qu'on garde en soi pour toujours et qui fait que notre vie sur elle-même se tord parfois, achoppe.

On était assis à la table du poète, on parlait fort car le poète était sourd, et peut-être aussi parce qu'il s'écou-  
tait avant tout, parce que de sa voix éclatante comme un rire parfois il se prenait pour un poète parfois et parlait fort, assenait, vous assaillait de ce qu'il vous disait comme parole d'évangile, à savoir que l'émotion en toute chose, et dans l'écriture du poème avant tout, était première, était la seule lumière, l'alpha et l'oméga. Le dessert arrivant, il se pouvait que le vieux monsieur chauve au regard ardent se prenne pour un autre poète, pour un autre vieux monsieur qui avait été son maître, qu'il avait visité autrefois et cela avait été son heure de gloire, une assomption dans sa vie de poète, une visite au vrai père, au vrai géant, un instant

gagné sur quelque chose comme l'éternité. Vous racontant sa visite à René Char, Georges-L.Godeau cessait de rire et de sa voix grave et coupante, vous fixant d'un regard qu'il était vain de vouloir éviter, sur un ton qu'il avait peut-être entendu chez l'autre poète, l'immense, il vous murmurait une phrase scintillante comme scintille le poisson que le pêcheur hisse dans la lumière, une phrase assassine, une phrase d'argent vif, dont l'éclat étincelait dans l'œil du poète : « *bien-être d'avoir entrevu scintiller la matière-émotion instantanément reine* ». Et dans les vapeurs du digestif cette phrase surgissante allait faire de l'après-midi un poème.



Avec le vieux poète un peu moine bouddhiste, vous alliez rouler jusqu'au marais où un peu ivre encore vous vous laisseriez entraîner dans une navigation placide, sur l'eau calme des canaux, sur l'eau à angles droits comme les phrases du poète, comme ses poèmes. La fraîcheur gagnerait, apaiserait, ferait silence. Vous avanceriez dans ce silence-là, d'une barque silencieuse où le poète finirait par se taire. Vous vous diriez que ce silence a un prix. Votre ivresse se ferait contemplative. Peut-être même finiriez-vous par comprendre ce que le poète voulait dire avec son histoire d'émotion. Vous vous laisseriez bercer par l'illusion d'avoir vous aussi, dans cet après-midi, entr'aperçu quelque chose. Vous vous diriez que tout est simple en fait, que les phrases sont des canaux immobiles dans la clarté lumineuse de l'après-midi, que les phrases sont lumineuses dans cette clarté bienveillante, qu'elles sont les phrases du poème où tout glisse comme la barque glisse, où tout va vers sa mort dans cette clarté des phrases du poète, dans cette clarté glissante où tout se défait dans la lumière à la fin. Pour un peu, vous vous assoupiriez, là, sous l'œil espigle du poète qui soudain prend la rame et l'enfonce à la verticale, bouge la vase, enfonce le sombre de l'eau et de la flamme de son briquet met le feu à la surface mordorée, dans l'ombre des peupliers, dans la pénombre hallucinée du marais. Dans la clarté fracassante de son rire. ■

**Dessin  
de G.-L. Godeau  
publié dans  
Après tout.**

#### LE CHOIX DE XAVIER PERSON

**Futur, ancien, fugitif**, Olivier Cadiot, POL, 1993

**Ma vie folle**, Richard Morgjève, Pauvert, 1999

**La dernière neige**, Hubert Mingarelli, Seuil, 2000

# Vive les oies du Poitou !

«Oncques ne vit jamais Poitevin reculer  
mais oncques ne vit jamais Poitevin avancer»

Par Jean Demélier Photo Mytilus Dessin Fabrice Neaud

**J**e sens qu'aujourd'hui je vais me mettre à poiteviner un peu, histoire de parler du bon vieux temps. Le bon vieux temps ! – et pourquoi pas l'excellent jeune temps, hein ? A vérifier de près. Et pourquoi l'avenir ne serait-il pas du passé à rebours ? Et du présent d'abord, qui sait quoi, au juste, et qui est, là-dessus, assez précis ?...

Laissons-nous plonger *au fond des regards, au temps de l'âge heureux, au large de la terre, dans le soir aux animaux, quand la raison s'endort*, alors que *l'on est lié, si bien lié...* Ces titres de chapitres viennent tout simplement de *La Rivière aux oies*, un étonnant chef-d'œuvre d'essence strictement poitevine mais conçu à l'École normale de Saint-Cloud, quand même assez loin de sa terre natale, par un jeune homme. Il date de 1930.

Maintenant, il me vient de citer une phrase que j'ai apprise de la bouche de mon ami le sculpteur Philippe Amiel, qui a élu domicile en Poitou, du côté de Sanxay :

«Oncques ne vit jamais Poitevin reculer mais oncques ne vit jamais Poitevin avancer.»

Cette belle et vieille phrase semblerait, quand même, dresser un portrait très réaliste du Poitevin type, oui ou non ? Quoi qu'il en soit, celui qui n'a pas le goût de sa propre enfance me paraît spontanément suspect. Les adultes qui ne sont qu'adulte sont des brutes semi-robotisées, dures, cruelles, froides, sèches, qui me font horreur ; hélas, ce genre de volaille est très à la mode, en ce moment. En ce moment, pensez donc ! Gagnez du temps : Devenez vieux plus vite... Soyez responsable et entreprenez, entreprenez donc :

Foncez, foncez ! – Où ? Droit dans le mur qui vous attend au tournant, ni plus, ni moins.

Celui qui écrit de sa jeunesse et encore de sa jeunesse ne saurait être un salaud – comme il y en a tant. Victor Hugo en personne disait «Un grand poète, c'est un grand enfant dans un grand homme» ; comment taper plus juste et dans le mille, et cela même en un temps où le Veau d'Or en vient à être fou, torturé, exploité qu'il est par des banquiers brasseurs de bidoches, sans scrupules, qui se réservent, dans leur coin égoïste, les meilleurs morceaux d'un banquet à vomir de a à z et de z à a ?

Il est bien facile de dire Nostalgie, nostalgie, nostalgie... Un monde sans vision serait fait pour faire crever aveugle tout un peuple, toute une civilisation : NON. Il advient parfois qu'il faille revenir aux sources, à la source. Après tout, l'homme n'est le plus souvent qu'un enfant raté, dégénéré, un menteur, un flagorneur, un destructeur : il ne lui suffit pas d'avoir horreur d'être né et d'être furieux parce qu'il se sait mortel, il lui faut bafouer ce qu'il y a de plus précieux : la vie. NON, NON et NON : ça c'est Jean Demélier qui l'a écrit et le signe de son nom.

Maintenant une citation extraite de *La Rivière aux oies* : «Monde à ma taille. Monde à ma mesure. Maintenant tout est petit là-bas. Ferme les yeux. Tu as vécu dans de tout petits paysages.»

Maintenant plus, ce commentaire-ci :

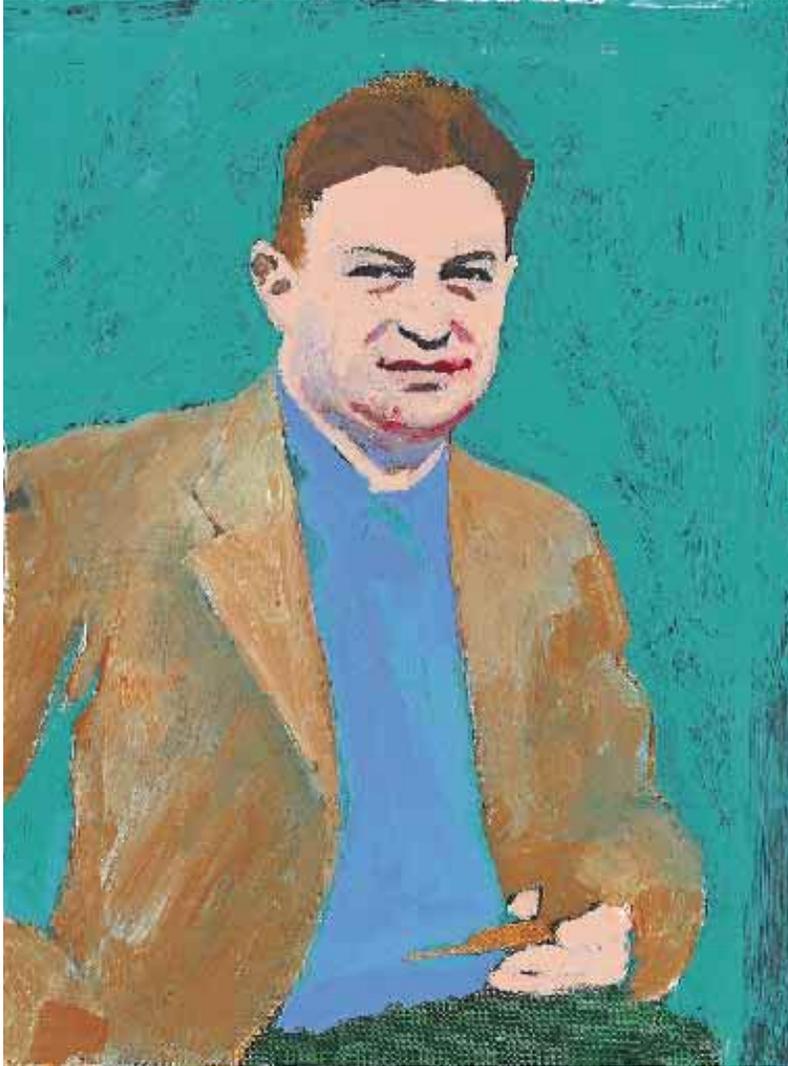
En 2001, nous vivons, nous vivrions, à en croire les baratineurs médiateurs médiatiques médiatiseurs – aimant le beurre et l'argent du même, illico presto, un temps de : Mondialisation... globalisation... communication... village planétaire... œcuménisme expansé... filet universel et satellitique... tissu (au crochet ?) qui se resserre, se resserre, jusqu'au décervelage ad hoc... et ainsi de suite. Beaux charabias, vraiment. NON. Ce temps est un temps de thèses, d'égoïsme, de racornissement.

Pourquoi, et comment, ne pas vivre re-li-gi-eu-sement mais sans cacochymes idées de Dieu ou de



■ Jean Demélier, né en 1940 à Poitiers, vit à Paris. Il a écrit cinq romans consacrés à sa ville natale :

*Le Rêve de Job, Le Sourire de Jonas, La Constellation des Chiens, Le Miroir de Janus* (Gallimard), *Le Jugement de Poitiers* (Ramsay).



dieux ? Ainsi, même s'il y entre un peu de tristesse, Maurice Fombeure nous donne à aimer la vie, tout ce qui vit, tout ce qui est vivant et vu et perçu par des humains, vivants eux-mêmes, puisque la vie est sacrée et que nier sa source, c'est se priver, par la suite, et le reste est à l'avenant, de toute ressource. Un monde sans mémoire est un monde sans avenir, pas davantage. Le ... rien a été trop longtemps à la mode, et il n'a servi qu'à des nantis ; quant au ... trop, au ... plus, il est tout aussi bête, de nos jours, tout aussi mensonger, tout aussi étouffant. Etouffer par le dedans ou par le dehors : y aurait-il à choisir ? NON.

Mais... C'était toujours mieux avant, ne cesse-t-on encore de nous ressasser. NON. Essayez donc enfin, modestement, de vous pencher sur la source. Sans source, pas de ruisseau, sans ruisseau, pas de rivière, sans rivière pas de fleuve – ce n'est quand même pas à moi de rappeler des choses pareilles.

En dehors de nos respectives origines régionales communes, Maurice Fombeure et moi avons quelque chose en commun : il a fait, j'ai fait – hélas – l'Ecole normale d'instituteurs et lui a même fait la grande – pour moi, la petite était déjà en trop vraiment. Lui a

**Maurice Fombeure est né en 1906 à Jardres (Vienne) dans une famille de paysans, et décédé en 1981. Rééditions : La Rivière aux oies, Brissaud, Le Vin de la Haumuche, La Manille coincée, Geste éditions. A dos d'oiseau, Les Etoiles brûlées et Une forêt de charme, Poésie/Gallimard.**

fait celle de Poitiers. J'étais, déjà, un tel cancre, que j'étais sur la «liste supplémentaire» quand je me suis présenté au concours de cette saumâtre – à mes yeux – institution. C'est-à-dire qu'il me fallait choisir, choisir ! entre Parthenay et Angoulême. La famille avait décrété qu'Angoulême serait mieux. Résultat ? Quatre ans de camp de concentration, ni moins ni plus. Fombeure, lui, devait aimer ça ; tant mieux pour lui. J'aime ses poèmes, surtout ses proses et loin de moi l'idée de parler de son enseignement ; j'en serais proprement incapable.

A une époque où l'on envisagerait de créer des rizières entre le nord de Poitiers et le sud de Loudun, après avoir transformé le reste en parkings à machines agricoles, et en aéroports à nitrate au goût de blé, à l'époque où l'Euro, un délicieux bébé-clown-péçu, commence à vagir dans les langes aseptisés des berceaux des banquiers, qui ne sont pas des anges eux-mêmes, la lecture de Maurice Fombeure fait beaucoup de bien.

Au temps de la Société des Nations, André Gide, qui ne perdait jamais le nord, avait fait cette déclaration digne d'un homme politique digne de ce nom : «Pour être international, il faut d'abord être national.» Hélas, la SDN n'a pas empêché l'Holocauste et toutes les horreurs de la guerre de Quarante. Pour être national sans être nationaliste pour autant, il faut bien commencer par quelque chose. Par sa région d'enfance, par exemple, pourquoi pas ? Pourquoi ne pas parler du quotidien, de ce qu'il y a de plus intime en nous, de plus proche, de plus vrai, même si la vie à chaque seconde, à chaque demi-seconde, est à moitié un rêve ? Donner à rêver la... réalité, n'est-ce pas lui rendre le plus bel hommage ?

Ce qui est grave chez les Français, qui affirment avoir horreur du «pathos», c'est qu'ils lui préfèrent, et sans s'en plaindre, la *jactance*, c'est-à-dire l'art de parler pour ne rien dire, parler, parler, et aussi écrire, écrire trop. On prétend qu'ils prennent là-dedans un très grand plaisir... Aussi, le territoire de liberté des poètes est-il infime, minuscule. Toutefois, plus on se fait petit devant l'immensité du monde, plus on a de chances de le circonscrire, de le sentir, et d'en rendre compte. Je crois que c'est ce qu'a fait, à sa façon, Maurice Fombeure.

Par ailleurs, et pour en revenir à nos Normales Ecoles, le seul enseignement positif que j'aie pu en retenir, c'était une phrase, de type pédagogique, qui nous avait été dite par M. le Directeur de l'époque (une espèce de brute surnommée «le pif») : «On n'enseigne pas ce que l'on sait, on enseigne ce que l'on est.» Elle est de Jean Guéhenno, qui avait été professeur avant que de devenir écrivain. Par là, je suis sûr que Maurice Fombeure devait être aussi un très bon enseignant, exemplaire. ■



# Simenon et les Charentais

Georges Simenon a vécu moins de six ans à Marsilly et Nieul-sur-Mer, en Charente-Maritime. Jusqu'à la fin de sa vie, il restera attaché à cette région qui est évoquée dans trente-quatre romans et nouvelles

Par Paul Mercier Photos Thierry Girard



« **L**a Rochelle, une des villes au monde que j'ai le plus aimée...», se plaisait à répéter Simenon. Simenon a séjourné moins de six ans dans les Charentes (c'est ainsi qu'il désigne toujours la Charente-Maritime), quelques mois en été 1927 à l'île d'Aix, puis du printemps 1932 à 1935 à Marsilly, et enfin du printemps 1938 au début d'août 1940 à Nioul, un passage éclair avec Denise, sa seconde femme, en 1956, puis moins d'une semaine avec Teresa à Royan, en août 1966. Et quand il résidait officiellement à Marsilly ou à Nioul-sur-Mer avec Tigy, Simenon y passait à peine la moitié de son temps, souvent ailleurs, à Paris, en voyages surtout, dans le monde entier. Ces années «charentaises» sont décisives pour la percée de Simenon dans le paysage littéraire. A 30 ans, en terminant la première série des Maigret, Simenon s'affirme comme un «vrai» romancier.

Dans l'œuvre romanesque, La Rochelle entre non seulement en concurrence avec Paris, mais aussi avec Liège, la ville natale. Elle devient peu à peu une ville des origines mais aussi une région où se transposent le mythe des ancêtres, des origines hollandaises, de la vie des canaux et des marais, du plat pays et des ciels flamands, d'un pays-limite où la terre, l'eau et la mer imposent leur présence à des paysans qui semblent continuer à vivre comme leurs grands-parents. Pays des origines encore, puisque Simenon y déploie largement son roman familial, l'imaginaire de l'univers romanesque sous le couvert d'un apparent réalisme, ses rêves de prospérité agricole fermière et ses espoirs de fonder enfin une vie de famille, une descendance symbolisée par une maison de grand-mère dans un pays de cocagne.

### LE CIEL DE VERMEER

A partir de Noël 1937 et jusqu'à la mi-février 1938, Simenon et sa femme recherchent la maison idéale, «une maison à ma taille, loin des villes, loin des touristes, avec la mer toute proche», note-t-il dans le chapitre 7 de *Mémoires intimes*. «Où je me réfugierais pour écrire», sans préciser que Tigy voulait une maison à la campagne pour avoir des enfants sans trop tarder. Les éthologistes appellent cela un comportement de nidification, Simenon, lui, dit que le couple commence alors sa «quête du bonheur». Cette quête est aussi une quête de luminosité et une quête des origines :

«La Vendée... un plat pays, enfin, comme le Limbourg,

et par conséquent, un ciel plus vaste que partout ailleurs, une luminosité spéciale que Vermeer a si bien rendue dans ses toiles... Je sens que j'approche du but. [...] Un matin clair (pourquoi mes souvenirs sont-ils presque tous des souvenirs ensoleillés ?), je débouche soudain dans une anse et je vois une maison à tourelle que je connais bien, des prés où j'ai tant galopé, quelques fermes blanches : La Richardière nous apparaît décrépète avec la plupart de ses volets clos. Des larmes glissent sur mes joues et j'ai la poitrine serrée. [...] C'est ici que je veux vivre, près de La Rochelle où j'allais deux fois par semaine avec Boule faire notre marché.» (*Mémoires intimes*, ch. 7)

### MARIN PUIS GENTILHOMME CAMPAGNARD

Le ciel des Charentes a d'abord eu sur Simenon un effet assez peu connu : il a fait naître en lui une vocation de marin, d'amoureux de la mer et de la navigation à bord d'un cotre. C'est à l'île d'Aix que Simenon a découvert la navigation à voile à bord d'un sloop pendant l'été 1927, en compagnie du passeur de l'île. Georges Simenon parle à plusieurs reprises, avec beaucoup d'admiration, de ce passeur, de cet homme, «un rude gars», qui l'initia à la manœuvre des voiles, et au déchiffrement des couleurs du ciel. «Un ciel bouché sur l'Océan. Tellement gris, tellement opaque que la petite île d'Aix, qui émerge des eaux entre la côte et l'île d'Oléron, est complètement enveloppée de cette ouate sombre. Il pleut. Une pluie fine d'octobre, abondante et fluide, une de ces pluies qui ne semble jamais finir. Et il fait froid.

Les quelques maisons sans étages qui forment le village sont vides pour la plupart. Hommes et femmes sont là-bas, sur le rocher noir que découvre peu à peu la marée, à récolter des huîtres. Un métier de pauvres gens. Un pays de pauvres gens. Car ces huîtres, qui coupent les doigts gourds et froids, se vendront bon marché. Elles doivent être mises en claires, à Marennes ou ailleurs, avant d'être consommées. [...] Si la tempête se lève, on restera trois, quatre, huit jours peut-être sans communication avec la terre, sans lettres, sans journaux, sans provisions. On partagera le beurre et le pétrole des lampes. C'est ainsi chaque hiver.» (*Les Adolescents passionnés*, Fayard, 1928)

C'est encore dans le pertuis d'Antioche, en hiver, que Georges Simenon situe une partie de *La Femme qui tue* (Fayard, 1929), en faisant de La Rochelle un port d'attache. Yves Jarry et sa compagne découvrent la vie du port et les repères naturels du pertuis d'Antioche. Avec *La Femme en deuil* (Tallandier, 1929), on retrouve la même histoire et le même panorama. On en apprend plus sur l'île d'Aix, sur les régates du 15 août et les joutes avec les gens de Fouras, sur le *Bellérophon* en 1815, sur la maison de Napoléon (où Simenon habita en 1927). Le héros est un citadin qui vient, avec sa femme, de se convertir à la navigation à bord d'un co

1. Rééditée dans *Gens de Charentes et de Poitou*, Omnibus, 1995, sous le titre *Le Secret de Fort Boyard*.

2. La première date correspond à la fin de l'écriture du roman. La seconde indique l'année de la publication.

tre et qui, pendant une escale à l'île d'Aix, découvre par hasard un trésor en heurtant le mât d'une épave. Simenon parle de Fort Boyard ou de Fort Bayard comme ici et dans une nouvelle policière de 1929, pour *Déetective*<sup>1</sup> ? Une carte postale de l'époque, éditée à La Rochelle, mentionne aussi Fort Bayard, ce qui indiquerait sinon un usage répandu à l'époque, une déformation contagieuse.

Dans un autre roman populaire, *L'Amant sans nom* (Fayard, 1929), on assiste à un convoi de bagnards à La Rochelle en route pour Cayenne. Le centre d'intérêt majeur est dans la visite et les longues conversa-

dit-on. Les armoires regorgent de conserves, de fruits, de vaisselle bleue et de linge brodé aux marques de «La Richardière». Les potins, au village, portent sur le train de vie du romancier, un cavalier qui mène alors la vie à grandes guides. Lui, semble avoir besoin de cette agitation, de ces dépenses et des voyages pour écrire : et il produit pas moins de treize romans pendant cette période et semble mener une vie heureuse.

Au retour de son voyage en mer Noire, Simenon écrit *Le Haut Mal* (été 1932/1933)<sup>2</sup>, un roman sur la vie rurale à Nieul, sur la lutte féroce pour la possession d'une ferme qui jouxte La Richardière, à La Pré(e)-aux-Bœufs,



tions des chantiers de constructions navales, pour y faire construire le bateau de ses rêves. Quatre ans plus tard, à l'automne 1933, l'installation à Marsilly permettra mieux à Simenon de connaître la ville au-delà du port. Sa passion pour la vie de marin s'est émoussée quand, au début de 1932, Simenon commence à chercher un «domicile fixe» : le climat est doux, il y fait moins chaud l'été, certains endroits à proximité de l'océan sont encore protégés des touristes, enfin, ce n'est pas très loin de Paris, où il faut se rendre souvent. Jusqu'en 1940, Simenon alternera les séjours en Charentes et à Porquerolles.

En février 1932, il cherche une maison à vendre et découvre, entre Nieul et Marsilly, «comme par miracle, une gentilhommière qui datait de Louis XIII, flanquée d'une ferme, avec un étang immense, un étroit canal qui conduisait jusqu'à la mer», La Richardière. Il parvient à louer à un paysan cette vieille demeure presque à l'abandon, sans eau, sans électricité, non meublée, en prenant tous les travaux d'aménagement à sa charge, mais la maison et ses dépendances lui plaisent tant «qu'il entre dans une période d'exaltation» et pense habiter définitivement cette maison rose.

Simenon n'y restera qu'un peu plus de trois ans, du printemps 1932 à l'été 1935. Nombreux sont les hôtes, rochelais (Eric Dahl notamment) ou parisiens, assurés de trouver une bonne table et une cave bien garnie. Tati, la cuisinière, prépare des repas pour un régiment,

«une propriété isolée, au bord de la mer, entre Esnandes et La Pallice», là où maintenant s'étend un golf rochelais. A la fin du mois de septembre 1933, Simenon vient assister à un spectacle étrange : le transfert des bagnards venus de la centrale de Fontevraud et qui vont être directement embarqués une semaine plus tard vers Cayenne. Simenon place deux reportages sur l'événement, l'un à *Déetective*, «La Caravane du crime», l'autre à *Voilà*, la semaine suivante, «Une "première" à l'île de Ré». Simenon en reprendra le thème dans deux romans : *Le Locataire* (automne 1933/1934) et *L'Evadé* (avril 1934/1935).

#### QUITTER L'AUNIS ?

En mai 1935, après six mois d'une croisière autour du globe, Simenon s'est installé à Ingrannes dans le Loiret. Le propriétaire de La Richardière a refusé, en septembre 1934, de vendre le domaine à Simenon. Tigy Simenon fera, déjà seule, le déménagement de Marsilly, en mai 1935. Pendant ce temps-là, le romancier se remet d'une crise morale, s'affaire à ses reportages et se lance dans un nouveau roman. Il tourne la page et oublie son rêve de gentilhomme campagnard à Marsilly. Est-ce bien seulement l'impossibilité d'acheter le domaine qui a fait fuir Simenon ? Le besoin de déménager périodiquement, de quitter des lieux où il croyait avoir planté sa tente une fois pour toutes, à commencer par Liège, incite à penser que le romancier fait aussi face à une puissante néces-

**Ci-dessus à gauche, Le Coup-de-Vague, à droite, le bar du port au Corps de Garde à Charron.**

sité intérieure. Le plus étonnant est bien qu'il revienne s'installer, trois ans plus tard, à quelques kilomètres à peine de là. Mais il semble aussi que pour Simenon, la vie de château ici, avec son personnel, ses invités, sa ménagerie et les multiples tentatives hasardeuses de productions diverses, en plus de la restauration des bâtiments, constituait un gouffre financier ; Simenon finira par en prendre la mesure en 1935 et en renonçant à son arche de Noé, il mettra fin aussi, sans le décider, à la série de ses grands voyages. Quitter l'Aunis, partir pour changer de style de vie, ne plus se sentir prisonnier d'un environnement traditionnel et d'un héritage pesant, tels sont les thèmes d'un prochain roman : *Le Testament Donadieu* (août 1936/1937), que hante La Rochelle : «*Deux signes attestaient qu'on était à La Rochelle et non ailleurs. Au coin de la rue, les gens levaient la tête, rituellement, vers le sommet de la Tour de l'Horloge, pour regarder l'heure, minuit moins cinq. [...] L'autre signe, c'était le bruit, qu'on n'entendait plus parce qu'on était habitué, une rumeur sourde, derrière les maisons, avec, aigu, le criaillement des poulies des barques de pêche. Sans aller y voir, chacun savait que les eaux du bassin, gonflées par une marée d'équinoxe, affleuraient les quais et que les bateaux semblaient y naître à même les pavés.*»

#### NIEUL, LA MAISON DE GRAND-MÈRE

A Noël 1937, les Simenon partent à la recherche du domicile idéal, un périple qui les emmène à Delfzijl en Frise orientale, puis le long du littoral des Flandres, de Normandie, du Cotentin, de Bretagne, celui de l'Atlantique et, pour finir, en février, à La Rochelle : une maison est à vendre, route de la mer, à Nieul, elle leur convient parfaitement : «*Une maison de grand-mère... la maison où nous aurions voulu naître ! [...] Une maison de campagne bien sûr. Pas un château, cette folie nous a passé. Mais une maison qui soit vraiment la maison, qui se suffise en quelque sorte à elle-même, avec ses armoires pleines de provisions, son potager, son verger, ses pommes qui se dessèchent lentement et qui embaument le fruitier, son linge blanc dans les commodes, le bruit de la bêche dans le jardin ou celui du râteau sur le gravier des allées, le jet d'eau sur la pelouse, qui tourne tout seul et forme des arcs-en-ciel dans le soleil...*» (*Je me souviens*, voir aussi *Mémoires intimes*)

Ici, il rédigera huit romans et des recueils de nouvelles pendant la drôle de guerre. Quand il quitte les lieux pour la forêt de Vouvant, en août 1940, par crainte des bombardements alliés sur La Pallice, il ne sait pas qu'il n'y remettra jamais les pieds. Tigy, après le divorce, y vivra à son retour des États-Unis et jusque dans les années 1980<sup>3</sup>.

Comme *Le Haut Mal*, *Le Coup-de-Vague* (avril 1938) explore les mœurs des bouchoteurs, leurs difficultés à fonder famille. Il suffit donc, pour y aller, de suivre la

route de La Rochelle à Esnandes et de tourner vers la mer en sortant de Marsilly : on y découvre, à gauche, «*les murs roses du Coup-de-Vague qui se détachent sur une mer vert pâle*».

Aux portes du canal de Marans, aux écluses du Pont-du-Brault, une auberge isolée, des prés-marais, des écluses et un paysage onirique hésitant entre la terre et la mer, tout concourt à en faire un haut lieu de l'univers simenonien. Quand Maigret vient dans la baie de L'Aiguillon-sur-Mer (*La Maison du juge*, 1940), il ne se souvient même pas de s'être déjà aventuré dans le «*Marais vendéen*», pour une *Vente à la bougie* (1939). Cet arrière-pays qui surprend en quittant Esnandes et Charron tient sa renommée de la capture des civelles, les jeunes anguilles. Ce lieu gastronomique sera encore évoqué dans trois romans, *La Maison du juge*, *Le Clan des Ostendais*, mais la nouvelle de 1939 est la seule à en faire son cadre principal, en plein mois de janvier, par un temps à ne pas mettre un douanier dehors.

Une place à part doit être faite au *Petit Docteur* de Marsilly, Jean Dollent avec sa vieille auto, Ferblantine, qui mène des enquêtes peu orthodoxes, faisant une fois la tournée des bistrotts à Rochefort. L'humour et la fantaisie prévalent sur l'énigme policière, mais on notera surtout qu'un ami de Simenon, le docteur Beycheval, de Nieul, lui a servi de modèle.

A cette époque, Simenon écrit plusieurs nouvelles qui ont La Rochelle pour cadre. Dans *Annette et la dame blonde*, une adolescente, amoureuse d'un avocat, sillonne le centre-ville et finit par simuler une tentative de suicide, en se jetant dans le bassin du port. Dans plusieurs nouvelles ou romans, des gens natifs de la région sont évoqués pour leur travail dans les colonies, soit comme mécanicien-chef (*Le Fils Cardinaud*), comme capitaine sur les cargos (*Le Capitaine du Vasco*), comme coupeurs de bois au Gabon (*L'Homme le plus obstiné du monde*), comme administrateur de société à Libreville (*Le Haut Mal*), par exemple.

#### LA ROCHELLE AU TEMPS DE L'INVASION ALLEMANDE

La guerre arrive. Dans la fiction romanesque, elle tarde à prendre place. Aucune allusion à la guerre dans *Le Voyageur de la Toussaint* (février 1941) qui retourne même la thématique de l'exil par le retour de l'héritier présomptif mettant fin à une errance voyageuse et à l'oubli dans lequel, orphelin sans fortune, il était tombé. Débarquer seul, comme un passager clandestin, du *Flint*, et découvrir par le hublot La Rochelle à la tombée du jour et par un fort brouillard : Gilles Mauvoisin, 20 ans, découvre le quai, un bar, mais d'emblée, la Ville en Bois et, du même coup, l'empire du clan industriel dirigé par son oncle Babin.

La rue Réaumur, «*la rue la plus aristocratique*» de la ville, la rue mal pavée de l'Escale, la rue des Ursuli-

3. Vendue plus tard à des particuliers, cette maison aujourd'hui ne se visite pas.

4. Sur Simenon et cette ville, voir *Via Poitiers*, Atlantique - Le Torii, 1998, pp. 61-65.

nes où vivait l'oncle richissime, la rue Gargoulleau très animée les jours de marché, l'étroite rue du Temple, la place de la Caille, la place du Marché, la place de la Poste, la rue du Minage, etc., Gilles découvre peu à peu la ville, en même temps qu'il rencontre les gens du «syndicat», «le Babin, les Plantel, le sénateur, M<sup>e</sup> Hervineau le notaire» et d'autres, bref l'aristocratie d'affaires de la ville qui cherche à confisquer la gestion de l'héritage. Entre les notables et le peuple, il se trouve des terrains neutres, des zones où on a peu de chances de rencontrer les membres du syndicat : aucun des personnages importants de

cipaux à Romy Schneider et Jean-Louis Trintignant. «Je ne suis jamais retourné à La Rochelle. Je n'y retournerai jamais», se jure Marcel Féron. Cet interdit laisse le lecteur perplexe. «Monsieur Vieljeux, que je n'ai jamais vu, était le maire de La Rochelle», confie le narrateur ; Simenon n'ignorait probablement pas, en écrivant le roman en 1961, que ce maire, un ami, avait été arrêté par la Gestapo et fusillé au camp du Struthof le 1<sup>er</sup> septembre 1944. Cette brève évocation d'un homme qu'on peut, par mégarde, prendre pour un personnage romanesque souligne la discrétion de l'hommage rendu.



la ville ne fréquente le Café de la Paix, place d'Armes, ni la salle de cinéma adjacente, l'Olympia.

Les romans correspondant à ces événements sont écrits plus tard, aux Etats-Unis et en Suisse, et ce fait souligne chez Simenon la nécessité d'un recul pour garder à la fiction romanesque toutes ses prérogatives.

Deux images symbolisent cette époque : la gare de La Rochelle où affluent les trains de réfugiés et l'arrivée au petit matin dans le port de cinq chalutiers ostendais. De cette époque Simenon garde la mémoire d'un ciel lumineux, d'une vie sereine, sans affolement. Quand il vient d'écrire *Le Train*, en mars 1961, Simenon se souvient d'abord de ce printemps exceptionnel, son ensoleillement, comme une indifférence olympienne des éléments naturels opposée aux souffrances des gens malmenés par l'exode et les atrocités ordinaires de la guerre. Le «haut-commissaire aux réfugiés belges pour les deux Charentes» s'est activé avec ses bénévoles pour regrouper les familles, pour loger, nourrir et donner du travail aux réfugiés, sans avoir le temps de se lamenter sur la tournure des événements.

Simenon avait voulu écrire un roman sur l'exode des réfugiés dès l'été 1940 mais sans y parvenir, s'arrêtant après le choix d'un titre, *La Gare*. En 1961, il en reprendra l'idée avec *Le Train*, dont seuls les deux derniers chapitres ont les Charentes pour décor, avant un repli vers Bressuire. L'histoire est très connue depuis que le cinéaste Pierre Granier-Deferre a proposé les rôles prin-

#### LE PÈLERINAGE DE 1956

Juste après son divorce, en 1950, et avant de s'installer à Lakeville, Simenon souhaite faire un long séjour à La Rochelle. Un passage de *Mémoires intimes* (ch. 38) nous confirme ce projet de louer une habitation qui ressemble fort à une bourrine du marais vendéen.

Le déclenchement de la guerre de Corée et la menace d'invasion soviétique sur l'Europe de l'Ouest ajourneront le voyage et Denise ne découvrira la région qu'en juillet 1955 : «Dans notre monstrueuse Dodge, bourrée de valises, à petites étapes. Pour moi, c'est presque un pèlerinage et je passe ému, devant la maison de Nieul, où il n'y a alors personne.»

Aux Etats-Unis puis après son retour en Europe et son installation provisoire sur la Côte d'Azur, La Rochelle et les Charentes ne sont pas oubliées : pour un roman entier ou pour quelques chapitres, la côte Atlantique reste l'un des cadres spatiaux favoris de son imagination romanesque.

Avec *Les Fantômes du chapelier* (1948/1949), voici La Rochelle de nuit : «Le temps était sec, les rues baignées de lune.» Les expéditions nocturnes du chapelier, suivi comme son ombre par le petit tailleur, se font entre chien et loup dans les rues du centre-ville. Pour lui, la ville est une «trappe», puisque le mystérieux étrangleur de vieilles dames, qu'on n'appelle pas encore un serial killer, risque un peu plus chaque fois de se faire prendre en flagrant délit. En fait, M. Labbé, le chapelier, ne s'est ja-

**Ci-dessus à gauche, le Corps de Garde à Charron, à droite, Le Coup-de-Vague.**

## L'intégrale charentaise de Simenon

Villes et villages de Poitou-Charentes pris pour cadre spatial dans les romans, nouvelles et reportages de Georges Simenon, de 1929 à 1972.

(L'astérisque indique que l'action se déroule presque entièrement à cet endroit.)

### ROMANS POPULAIRES (SOUS DIVERS PSEUDONYMES)

L'Amant sans nom, 1929, \*île d'Aix, pertuis d'Antioche

Les Adolescents passionnés, 1928, île d'Aix

La Femme qui tue, 1929, \*île d'Aix, pertuis d'Antioche

La Femme en deuil, 1929, \*île d'Aix, pertuis d'Antioche

La Maison close, 1930, La Rochelle

### ROMANS ET NOUVELLES (SIGNÉS SIMENON)

Le Secret de Fort Bayard, 1929, \*île d'Aix, Fort Boyard

Le Haut Mal, 1933, \*Nieul, La Prée-aux-Bœufs

Le Locataire, 1933, île de Ré

L'Evadé, 1934, \*La Rochelle

45° à l'ombre, 1934, Royan

Le Testament Donadieu, 1936, \*La Rochelle, Nieul

Le Coup de Vague, 1938, \*Marsilly, Le Coup-de-Vague

Le Petit Docteur, 1938, Marsilly, Rochefort

Annette et la dame blonde, 1940, \*La Rochelle

Les Demoiselles de Queue de vache, 1939, \*Marsilly, Le Coup-de-Vague

Vente à la bougie, 1939, \*Le Pont-du-Brault

Le Capitaine du Vasco, 1939, La Rochelle

La Maison du juge, 1940, Le Pont-du-Brault

Le Voyageur de la Toussaint, 1941, \*La Rochelle

Le Fils Cardinaud, 1941, Lauzières, Nieul

Les Noces de Poitiers, 1944, Poitiers

Le Clan des Ostendais, 1946, \*La Rochelle, Charron

Les Fantômes du chapelier, 1948, \*La Rochelle, Poitiers

La Jeune fille de La Rochelle, 1938, La Rochelle

L'inspecteur Cadavre, 1943, le marais niortais

Les Volets verts, 1950, le marais vendéen, (Marans)

Marie qui louche, 1951, \*Fouras

Maigret à l'école, 1953, \*Marsilly

Le Fils, 1956, \*La Rochelle

Le Passage de la ligne, 1959, Niort

Le Veuf, 1959, Marsilly

Le Train, 1961, \*La Rochelle

Maigret à Vichy, 1967, Marsilly

Le Riche Homme, 1970, \*Marsilly, Charron

### REPORTAGES

La caravane du crime, 1933, \*île de Ré

Une "première" à l'île de Ré, 1933, \*île de Ré

### TEXTES AUTOBIOGRAPHIQUES

Je me souviens, 1945, Nieul

Mes dictées, 1973-1979, La Rochelle, Nieul, Marsilly

Mémoires intimes, 1981, La Rochelle, Nieul, Marsilly

mais remis de trois ans d'études de droit à Poitiers<sup>4</sup> : revenu à La Rochelle, il n'a plus osé quitter sa ville, au contraire de ceux qui ont réussi en s'exilant.

Dans *Marie qui louche*, rédigé à Lakeville en août 1951, le lecteur est confronté à la trajectoire sociale de deux filles de Rochefort, serveuses à 18 ans dans une pension de famille à Fouras, avant de continuer leur travail de bonne à tout faire à Paris. Les deux premiers chapitres du roman décrivent l'ambiance d'une fin de saison aux *Ondines*, une villa de la côte Atlantique.

Les Chantiers Delmas et Vieljeux à La Pallice sont mentionnés dans *Le Fils*, un roman écrit en décembre 1956 : on y parle des «événements» de 1928, du «drame» de 1928 à La Rochelle, alors que la fusion des chantiers des deux armateurs en question ne date que de 1935... En 1933, dans *Le Haut Mal*, Simenon ne parlait encore que des seuls transports maritimes Delmas. Cet anachronisme involontaire est révélateur d'un évitement de sujet : on aurait pu s'attendre, vers 1936 au lieu de 1928, à une peinture des conflits sociaux à La Rochelle, entre les dockers et les armateurs, soutenus par le préfet. Dans ce roman, La Rochelle s'estompe dans la mémoire du narrateur, qui se laisse bercer par un travail de deuil inaccompli : l'exil est irréversible.

Et Maigret pendant ce temps-là ? Maigret reste presque un étranger de passage dans les Charentes. *Maigret à l'école*, écrit en 1953 à Lakeville, demeure la seule enquête de toute sa carrière qu'il ait menée ailleurs que dans le marais, en Charentes. Il a la coquetterie de la situer... à Saint-Aubin-sur-Mer. Un secret de polichinelle, puisque le premier venu reconnaît Marsilly dès les premières pages. Ce choix d'un lieu imaginaire, assez rare dans une enquête, favorise certes le retour des souvenirs d'enfance et permet d'escamoter en douceur ce paradis perdu de La Richardière.

### LE SECOND PÈLERINAGE À LA ROCHELLE ET À NIEUL

1966. Teresa a remplacé Denise aux côtés de Simenon, depuis un peu plus de deux ans, et Simenon décide de passer des vacances en famille à Royan, au mois d'août (*Mémoires intimes*, ch. 65) : «Pourquoi ce choix de Royan ? J'ai connu cette petite ville à l'embouchure de la Garonne lorsqu'elle était surtout composée de jolies villas où la bourgeoisie de Bordeaux se donnait rendez-vous dans l'espoir de trouver le "beau parti" pour le fiston ou la fille. [Aujourd'hui] c'est une ville de rêve que je compte retrouver pour mes enfants. [...] Je suis déçu. La fameuse "ville nouvelle" que ses concurrents craignaient, a perdu sa verdure d'antan. Des rues rectilignes, des immeubles en béton ont remplacé les villas.» Seuls trouvent grâce aux yeux de Simenon le petit port de pêche et la halle aux poissons, avec son marché et ses odeurs familières. Il décide au bout de huit jours d'interrompre ses vacances et de rentrer en catastrophe à

Epalinges pour se soigner, au bord de l'épuisement. Mais il ne veut pas s'en aller sans accomplir un dernier pèlerinage, une dernière tournée des lieux familiers et des vieux amis de La Rochelle, sans revoir Lina Caspescha et sa mère, au Café de la Paix, la place du Marché et les rues à arcades. (*Mémoires intimes*, ch. 65)

Un adieu définitif à La Rochelle ? Le moment n'est pas encore venu, surtout pour un romancier. Après des vacances plus calmes à Vichy, l'année suivante, le romancier y convie Maigret en 1968 et il lui offre généreusement un voyage en pensée à... Marsilly. Avec *Maigret à Vichy*, Simenon se permet une coquetterie, celle de faire

par l'énigme policière, par les obsessions intimes de l'auteur, et pour mille autres raisons. Il en est une autre, qui nous a guidés dans cette exploration : la géographie physique et sociale utilisée par Simenon pour choisir un cadre spatial à ses fictions romanesques. Le nombre des indices topographiques est loin d'être illimité et, par souci de limitation des descriptions, chaque détail est condensé, épuré à l'essentiel et intégré au récit. Il résulte de cette sobriété un effet double : dissiper l'effet de carte postale et donner suffisamment prise à la rêverie du lecteur. Mais la revue générale des titres inspirés par les Charentes produit un effet de surimpress-



naître ses deux héroïnes, les sœurs Lange, à Marsilly, d'en faire travailler une dans un salon de coiffure de La Rochelle. Mais l'adieu final au pays d'Aunis ne viendra que deux ans plus tard, avec *Le Riche Homme*, un roman dur écrit en mars 1970, dont l'épicentre est encore Marsilly. Victor Lecoin, en plus de ses bouchots, ramasse avec ses deux camions la production des gens d'Esnandes et de Marans et en expédie une partie depuis La Rochelle vers la Suisse et l'Algérie. Quel autre métier aurait-il voulu faire ? « *A seize ou dix-sept ans, il ne savait pas au juste, il avait pensé devenir marin-pêcheur. Mais à Marsilly, tout le monde était boucholeur ou fermier, souvent les deux à la fois. Il avait fait comme les autres et n'avait pas de raison de s'en plaindre.* »

#### LIRE SIMENON : UN VOYAGE IMAGINAIRE AUSSI

Marsilly, Nieul, Esnandes et La Rochelle sont des hauts lieux simenoniens, des lieux d'enracinement de l'univers romanesque et il n'est pas établi que cela ne reste qu'une passade pour Maigret. La Rochelle impose les marques de sa notoriété. Mais le nord de l'Aunis, jusqu'aux limites de K'Aiguillon, le bord de mer, l'amer et les bouchots à l'ouest, en sont la solide base arrière. Son marais vendéen pour lui s'étend le long du canal de Marans et vers Coulon, en direction de Niort.

Il est plusieurs façons de prendre du plaisir à lire les romans de Simenon : se laisser séduire par l'intrigue,

la vision des lieux et des souvenirs servant de matière première à la création romanesque : les jeux d'écriture du romancier, sa « cuisine littéraire », s'apprécient davantage en se donnant l'illusion d'une familiarité avec les références spatiales et les notations lumineuses.

Les romans de Simenon manifestent en effet cette capacité étrange de donner au lecteur l'impression d'avoir déjà habité tel endroit précis à travers les faits et gestes d'un personnage imaginaire et pourtant profondément humain, au point d'avoir la sensation de connaître déjà les lieux quand on y met les pieds pour la première fois. Et quand bien même les souvenirs et les rêveries d'enfance s'y grefferaient, chaque lieu reste unique, bien réel en définitive, avec la rencontre des gens qui continuent à y vivre.

En mai 1989, Michel Crépeau, maire de La Rochelle, rendait hommage au romancier en inaugurant un quai Simenon, dans la Ville en Bois. Dans le petit bois de La Richardière, Simenon avait fait installer, vers 1933, la statue d'une vierge sans tête du XIII<sup>e</sup> siècle, au pied de laquelle il souhaitait alors être enterré. Plus encore que La Rochelle, La Richardière constitue un symbole des rêves que Simenon a poursuivis à travers son œuvre : être isolé mais proche des gens, à la campagne mais pas loin de la ville, tout en parcourant les cinq continents, sans se conformer aux manières de vivre des autres... Un voyageur de la Toussaint, bon vivant mais inquiet, toujours à la recherche de ses limites intimes. ■

**Ci-dessus, le  
Café de la Poste  
à Marsilly.**

Paul Mercier remercie Lina Caspescha, Odette Maury, Michel Lemoine, Claude Menguy, Pierre Deligny et Mme Swings notamment pour la richesse des informations aimablement communiquées. On poursuivra cette lecture avec Michel Lemoine, « Les villes vendéennes et charentaises dans l'œuvre de Georges Simenon », *Cahier n°2 des Amis de Georges Simenon*, Bruxelles, 1988, P. et Ph. Chastenet, *Album de famille*, Presses de la Cité, 1989, et Pierre Assouline, *Simenon, biographie*, Gallimard, Folio, 1995

# Hortense Dufour

## Fille du marais



«Il faut autant de patience et d'art pour réussir une huître que pour écrire un roman»

Entretien Jean-Luc Terradillos

Photos Sébastien Laval et Frédéric Morellec



Photo Sébastien Laval

### LE CHOIX D'HORTENSE DUFOUR

**La Naissance du jour**, Colette, «GF» Flammarion, 1984

**La Fortune de Gaspard**, Comtesse de Ségur, Casterman, 1982

**Voyage au bout de la nuit**, Céline, Folio Gallimard, 1972

**H**ortense Dufour avait juré aux quatre coins de la citadelle de Brouage de devenir écrivain. Pour briser le silence, pour faire éclater sa différence, pour créer son royaume. La fille d'une musicienne italienne hors du commun et d'un magistrat absent dit cette âpreté du marais, à Marennes, ce «turbulent silence», dans deux romans bouleversants, *Le Bouchot* (prix du Livre Inter 1983) et *La Fille du saunier* (1992).

**L'Actualité.** – Le marais que vous décrivez dans vos romans est-il celui de votre enfance ?

**Hortense Dufour.** – Mes romans sont le reflet des marécages car j'en ai une imprégnation absolue. Dans les années 1959-1965, c'était mon grand jardin. Je m'y ennuyais terriblement mais j'y engrangeais des merveilles.

Je me sens vraiment du marais. Le fort du Chapus était mon château d'If. Je jouais à Marie Mancini dans la citadelle de Brouage. Et Fort Boyard qu'on approchait avec les ostréiculteurs à certaines heures, c'était à la fois un lieu de découverte, de danger, d'inspirations romanesques. Avec ma meilleure amie, des Deux-Sèvres, nous passions des étés entiers dans ces jouets immenses et déserts, immergées dans cette puissante nature, austère et follement pressante.

J'allais aussi dans l'île Madame, en pèlerinage sur la croix des prêtres non-jureurs. La merveilleuse église de Marennes était *mon* église. Grâce à ces lieux j'ai développé une foi chrétienne, qui était endormie. Une foi ajustée, entre la croix de l'île Madame et saint Expédit – ma mère, de culture latine, m'avait placée sous sa protection –, une foi très latine, sophistiquée, baroque, qui avait besoin d'un théâtre. Mais le marais est un dieu à lui tout seul.

### Est-ce le paysage qui nous forme ?

Oui. Ce sont pour moi des années d'initiation, donc d'écriture et de silence. Le monde ostréicole et notre monde d'écriture et de musique se frôlaient sans se comprendre. Nous avions une poignée d'amis fidèles, des gens du pays. Nous vivions une sorte d'exil dans ce pays de Marennes qui, de plus, vivait dans une situation insulaire. En effet, avant la construction des ponts de Rochefort et d'Oléron, il n'y avait que le pont transbordeur de Rochefort, le bac de Soubise ou celui qui nous conduisait de La Cayenne à La Tremblade.

*Le Bouchot* est un roman autobiographique. J'en ai même dit un peu moins. Par exemple, mon père ne possédait pas une Bugatti mais deux. Le voisin persécuteur est tout à fait une histoire vraie au sujet d'un droit de brouette. Le pays observait et n'intervenait pas. Ils attendaient comme on attend la récolte des huîtres. La patience, là-bas, était dans tout, y compris dans une querelle.

### Comment *Le Bouchot* a-t-il été reçu à Marennes ?

Une vraie tempête. Certains se reconnaissaient et parfois se lançaient *Le Bouchot* à la figure pour régler quelques comptes. Le maire, homme exquis, était très ennuyé. Il m'a fait comprendre de laisser passer un peu de temps... Deux ans plus tard, je revenais paisiblement me promener à Marennes.

Mon grand-père me disait : « Sois écrivain, c'est une façon de faire beaucoup de tapage sans bouger de chez toi. » Je vivais à Paris depuis longtemps. Or quitter le pays où vous êtes né ressemble à une offense. Mais j'y reviens toujours avec beaucoup de tendresse.

### Comment la rumeur circule-t-elle dans le marais ?

La rumeur circule par les canaux, par les pollens, par les bêtes du sol, par la vase, par le regard des oiseaux, et ensuite les hommes parlent... J'ai dédié ce roman à ma mère qui me répétait « sois écrivain ». C'est la vengeance que je lui ai offerte. Après tout, *Le Bouchot* est un livre d'amour.

### D'où vient votre intérêt pour les biographies ?

Les biographies que j'ai écrites s'ourdissaient à Marennes. Ma mère me lisait la vie de Marie-Antoinette, les livres de la comtesse de Ségur. On parlait de Néron. Elle m'a fait lire Colette. Quand j'allais à l'école avec les bijoux de ma mère, on disait « c'est bien une Marie-Antoinette celle-là ». La générosité de ma mère était instinctive. Elle partageait, elle soignait les bêtes, elle avait l'intrépidité de créer son royaume personnel. Elle fut mon meilleur exemple, comme le marais fut mon plus bel espace.

L'écriture est un don mais il faut savoir travailler avec autant d'opiniâtreté que pour réussir un parc à

huîtres. Cultiver les huîtres est un don mais il faut une opiniâtreté et une patience sans relâche. Il y avait donc un cousinage entre la feuille blanche et le fond de la mer.

### Est-ce transposable dans le milieu de l'édition ?

Dans le monde de l'édition, j'ai retrouvé les mêmes querelles, les mêmes solitudes, les mêmes droits de bornage et de brouette que dans le marais. Chaque éditeur est un parc à huîtres. Il convient de prévoir la bonne moisson comme l'anéantissement.

**Page de gauche, Hortense Dufour à 11 ans devant une Bugatti de son père, et vues de La Cayenne.**



Photo Frédéric Morellec - Flammarion

Hortense Dufour, née à Saintes, a vécu une vingtaine d'années à Marennes.

Elle vit à Paris. Livres récents :  
*Colette, la vagabonde assise*, éd. du Rocher, 2000,  
*La comtesse de Ségur*, Flammarion, 2000,  
*Marie-Antoinette, la mal aimée*, Flammarion, 2001

S'ils ont le prurit de la vache folle, je prévois un élevage de cochons à côté. Et quand tout aura cédé, j'aurai des oies pour me défendre. Je ne suis pas née en Charente-Maritime pour rien. A Marennes, j'ai engrangé la force du bon sens terrien. Pour cela, je dois remercier les ostréiculteurs. Ils sont toujours sur le qui-vive car ils savent, comme l'écrivain, que la mer peut dévaster leurs champs d'huîtres. Ils ont la patience d'attendre la nouvelle moisson. Nous partageons cette conscience de la perte et, aussitôt, de la construction par le courage. Nous sommes d'un pays hors de l'ordinaire. ■



# Les pivoines *de Madeleine Chapsal*

«L'île de Ré, c'est ma création», affirme celle qui s'est installée aux Portes-en-Ré mais qui n'oublie les lieux de l'histoire familiale, en Saintonge et en Limousin

Par Alain Quella-Villéger Photo Thierry Girard

**U**ne gerbe de pivoines blanches rime au jardin avec un intérieur domestique où domine la clarté. L'esprit rebelle de Madeleine Chapsal va jusqu'à faire pousser ces fleurs là où elles sont, paraît-il, fort rétives. Pourtant, installée depuis les années 60 dans l'île de Ré, la romancière d'*Un été sans histoire* (1973), comme de *La Maison de jade*

(1986), cultive son œuvre avec ce même plaisir casanier du décor rassurant associé au contraste sinon à la contradiction, et, à l'égale de son amie Régine Deforges, avec la satisfaction d'un succès populaire jamais démenti après plus de cinquante livres et vingt années comme juré du Femina.

On dit Madeleine Chapsal «écrivain limousin» mais aussi «écrivain saintais». Née à Paris, elle est en effet l'héritière d'une double filiation régionale, en qualité de petite-fille de Fernand Chapsal originaire de Limoges mais, après une belle carrière politique (plusieurs fois ministre), devenu maire de Saintes (1919-1939).

«J'ai besoin des deux, c'est complémentaire. Le Limousin c'est maternel, c'est la maison de mon enfance, j'y ai déjà acheté ma concession perpétuelle.

Mais à Saintes comme à Eymoutiers ce sont les maisons familiales. Mon père est d'ailleurs enterré avec plein de Chapsal au cimetière Saint-Vivien à Saintes. Plus ça va, et plus ma vie – ma vie rêveuse, ma vie d'écrivain, ma vie physique – est ici, à Saintes, à Ré, à Eymoutiers. Je me partage, sans priorité, entre ces différentes figures de la province.

Lorsque j'ai voulu appeler un roman *Suzanne et la province* (1993) comme ça, les Parisiens, les commerciaux, me l'ont déconseillé sous prétexte que les provinciaux ont horreur qu'on les traite de provinciaux. Je trouve que c'est un mot admirable qui laisse entendre qu'on a vraiment les pieds dans ses racines ; on a tous des racines, et puis on les dépasse. Mon œuvre n'est d'ailleurs pas seulement provinciale. J'y mets en avant l'amour, et l'amour est partout.»

### LE GÉNIE DU LIEU

«Qu'est-ce qui résume la région ? J'ai beaucoup aimé le titre de Butor, "le génie du lieu". Qui ne se réduit pas en une phrase. C'est l'architecture bien sûr, les maisons basses, les magnifiques églises dans le plus petit village. Un paysage chargé d'histoire, ce sentiment que mon père avait et m'a communiqué qu'il n'y a qu'à gratter et qu'on trouve des débris romains. La beauté des vignobles, images du travail bien fait. Et enfin la mer : ici au bout de l'île, on est à 120 km de Saintes, mais la Charente elle-même est soumise à la marée. La région entière va vers la mer, du Limousin à l'Atlantique. Le paysage se prépare, s'ouvre progressivement vers l'extérieur en allant vers l'ouest. Et puis, au bout, il n'y a plus rien, pas même l'idée de l'Amérique de l'autre côté, non, l'infini, le désert d'eau.»

### L'ÎLE DE RÉ, C'EST MA CRÉATION

«L'île de Ré, c'est ma création ; je l'ai choisie, j'ai choisi mon terrain, j'ai fait bâtir ma maison ; je suis chez moi, tandis que là-bas, à Saintes, en Limousin, je suis gardienne de la mémoire de mes aïeux, j'y mets mes pas dans mes pas d'enfant et dans les leurs. A Ré, je suis vraiment chez moi. Durant la grande tempête de décembre 1999, j'étais ici, avec Patrick Dupond<sup>1</sup>. Dieu sait si les Limousins ne connaissent pas la mer ; pour moi, elle est nécessaire. Dès que c'est possible je me baigne. Je n'aime pas les bateaux, toutefois. Lorsque j'ai rencontré Isabelle Autissier, je le lui ai avoué ; elle m'a dit : "Je vous emmène." "Oh ! je lui ai répondu, avec vous peut-être que j'accepterais de monter sur un bateau !" En revanche, je veux bien remonter la Charente sur une gabare, comme autrefois.»

La Charente, qui naît en Limousin, est un des fils d'Ariane de la géographie intime de l'écrivain, qui dédie notamment *Suzanne et la province* «à Saintes, Cognac, Jarnac, Jonzac, Pons, Saint-Jean-d'Angély, La Rochelle» – toutes villes sauf une baignées par le bas-

sin hydrographique du fleuve. Et la crue de janvier 1994 lui a fait écrire le beau récit de *L'Inondation* (1994). Madeleine Chapsal a longtemps dirigé l'Académie de Saintonge (instituée en 1957), créant même un journal éphémère : *Le Quart d'heure charentais*. Passionnée par les marchés, ces lieux de rencontre entre les produits de la mer et de la campagne, elle a également lancé à Saintes les marchés romanesques<sup>2</sup>, où les livres se vendent parmi les produits de la terre. Lorsque *Le Foulard bleu* (1996) commence sur un marché, on peut d'ailleurs imaginer que c'est celui de Saintes. Saintes qui résume en quelque sorte, sans en réduire toutes les saveurs, la Charente saintongeaise (honorée aussi dans *On attend les enfants*, 1991).

«J'aime bien dire les Charentes, des gens sont contre, je ne sais pas pourquoi,, je trouve que c'est joli, c'est plus riche.»

Dans le panthéon littéraire picto-charentais, si le hasard des interviews pour *L'Express* lui a fait rencontrer Jacques Chardonne et son bonheur de Barbezieux – «un styliste» – aussi bien que le philosophe né à Rochefort Merleau-Ponty<sup>3</sup>, Madeleine Chapsal cite volontiers Hortense Dufour, Michel Chaillou, «Régine» bien sûr, et même François Mitterrand.

Peu préoccupée à titre personnel de postérité littéraire, elle n'en a pas moins le souci du devenir des lieux chers. «Je n'ai pas l'envergure d'un Pierre Loti pour qu'on fasse un musée de ma maison, mais je m'inquiète de ce que vont devenir mes maisons ; j'aimerais bien que tout ce que j'ai réuni ou sauvegardé puisse être conservé. Un écrivain, c'est un univers. La maison est évidemment le lieu idéal pour son repli sur soi. Même les romanciers de l'aventure n'écrivent que dans leur pantoufles (ce n'est pas par hasard que ça s'appelle des "charentaises"). Mais la maison, ce n'est pas seulement le bureau. Il me faut le jardin, il me faut mes chiens, des oiseaux. Un jardin est un coin de soi : les miens sont à la fois ordre et désordre, j'ai envie de tout, je veux le jasmin et la vigne, je veux les roses et l'oranger.»

Un personnage de son roman *Les Amoureux* (1997) formule ainsi son idéal existentiel : «une maison de pierres sèches, quelques roses trémières, un puits, un vieux chien». D'ailleurs, quand l'herbier des mots ne suffit plus pour les dire, Madeleine Chapsal peint : beaucoup de fleurs, de bouquets, de couleurs vives. Et puis quelques pivoines... ■

### LE CHOIX DE MADELEINE CHAPSAL

**Maintenant**, Diane de Margerie, *Mercurie de France*, 2001

**Van Gogh**, Viviane Forrester, *Points Seuil*, 1992

**Portrait d'un homme heureux : André Le Nôtre**, Erik Orsenna, *Fayard*, 2000

1. Mais *Dans la tempête* (2000), se passe plutôt du côté de Royan.

2. Le prochain aura lieu à l'automne.

3. Entretiens repris en volume dans *Envoyez la petite musique...*, Grasset, 1984.

# Terminus

## *Tasdon La Rochelle*

Par Bernard Ruhaud Photos Franck Gérard et Thierry Girard

**J**e suis arrivé à La Rochelle un peu par hasard il y a une quinzaine d'années. Je ne connaissais presque rien de la ville. Le port, bien sûr, et les tours, dont je ne me suis jamais lassé. Longtemps avant, au cours d'un voyage en auto-stop, je m'y étais arrêté et j'avais dormi à l'hôtel Printania, rue du Brave Rondeau. Le lendemain, un dimanche, je m'étais posté au pont de Tasdon pour faire signe aux voitures. Ça n'avait pas bien marché. C'était à la fin des années soixante. Je partais souvent en stop, seul ou avec une amie et c'était le cas cette fois-ci. Nous avons fait un long périple sans but précis, sauf

celui de voyager ensemble et peut-être de passer par là. Nous avons attendu longtemps sur ce pont sans vraiment nous impatienter. A la longue, observer le mouvement des trains, anticiper leur arrivée et prévoir leur destination nous intéressait au moins autant que de guetter les voitures. C'était au printemps. Il faisait beau. Il y avait des mouettes et toujours au fond du décor les fameuses tours fermant le port. Nous étions bien.

Nous nous sommes mariés au début du printemps suivant, chez elle. Ses parents avaient préparé une petite fête pour la famille et quelques amis. Tard dans la nuit, ma femme et moi étions allés

nous cacher dans une ferme isolée, au milieu des chênes et des genévriers. Un matin merveilleux commençait à poindre et la vie toute entière à nous appartenir. Alors nous sommes partis.

Nous avons acheté une petite voiture pour un prix dérisoire. Elle nous conduisit en Alsace. Un autre

monde. Nous étions ravis. Nous avons déménagé à plusieurs reprises, toujours pour des régions différentes. Chaque fois nous emportons des souvenirs et laissons des amis. Puis ce fut La Rochelle. Une rocade ceinturait désormais la cité, évitant aux véhicules de passer par le centre et le pont de Tasdon. Mais nous ne faisons plus de stop depuis un bon moment.

Nous nous sommes installés ici au début du mois de juillet. Dans les rues du centre-ville il était presque aussi difficile de circuler à pied qu'en voiture. Ensuite, les choses se sont arrangées. Nous avons trouvé un appartement près de la gare. Nous ne pensions pas rester plus de deux ou trois ans. Et puis tout a commencé à nous plaire. Le climat, la région, l'océan tout autour et bien sûr l'incomparable beauté de la ville, le port, le marché, les petites rues discrètes et sages, leurs murs clos couverts de glycine. Et aussi cette agréable sensation d'y être toujours un peu en vacances, même l'hiver.

A l'époque, la criée se tenait encore à l'ancien encan, près de chez nous. Il m'arrivait de me lever tôt pour y assister. Ensuite j'allais prendre quelque chose au café situé à l'étage. Ou encore, j'allais voir le jour se lever sur la gare et la ville depuis le pont de Tasdon.

L'aube, c'est toujours étonnant. Le monde se recompose. Les bruits reviennent, une moto, un camion, l'autobus. Dessous, les éclairages dominant encore un moment, petits lampadaires oranges alignés sur les quais, chevets douillettes des compartiments de première ou néons blancs des trains plus modestes.

Jadis, avant la construction de cette gare et du pont lui-même, les trains venaient buter ici et devaient repartir en sens inverse. Terminus Tasdon La Rochelle. A présent, ils peuvent poursuivre leur voyage vers Royan, Saintes et encore Luçon où les arbres paraît-il vous disent *merci et à bientôt*. Une petite ligne à voie unique part aussi vers l'ouest et traverse la ville jusqu'à La Pallice. De longs et lourds convois l'emprun-



Photo Franck Gérard

■ Bernard Ruhaud, né à Nanterre en 1948, vit à La Rochelle depuis 1985. Il a publié *La première vie*, Stock, 1999  
*Strictement pour Josiane*, Rumeur des âges, 2001.



Photo Thierry Girard

tent, pendant la nuit en général, porteurs de céréales, de grumes ou d'hydrocarbures. Un jour, avec ma femme, nous l'avons parcourue à pied jusqu'à son terme. C'était un dimanche, en hiver. Il faisait un peu froid mais le temps était clair et le ciel lumineux. C'est une promenade étrange. Tout est différent. Le silence domine. On reconnaît mal des lieux pourtant traversés tous les jours.

La ligne s'étire sur environ huit kilomètres. Une dizaine de ponts et presque autant de passages à niveau la jalonnent. Au début, elle enjambe le canal et l'avenue de la gare puis s'enfonce dans le tracé des anciennes douves, au pied des portes qui fermaient la ville, Porte Royale, Porte Dauphine. Un domaine tenu par les chats. Ensuite elle contourne les parcs et s'élève à travers les jardins jusqu'à dominer franchement le quartier Saint-Maurice. Alors tout devient immense. Les voies se multiplient. Laquelle suivre ? Des ribambelles de wagons triés attendent en silence on ne sait quel ordre de marche. Étiquettes défraîchies, codes mystérieux indiquant vaguement une destination : Strasbourg ? Dijon ? Clermont-Ferrand ? Quel endroit dont nous venons peut-être ? Quel autre où nous n'irons plus ?

Un peu plus loin, sur la droite, la gare de La Pallice

semble abandonnée près des voies. Puis tout se perd au milieu des friches monstrueuses et indestructibles laissées par la guerre. Territoire inquiétant que se partagent le vent et les pigeons. Les chantiers navals aussi se sont tus. Quelques wagons patientent toujours le long d'un quai, sous les grues muettes.

On pourrait encore suivre des rails vers les réservoirs ou les grands silos. Mais Annie a installé son bar-restaurant près de l'ancien embarcadère, où nous prenions parfois le bac, pour aller sur l'île de Ré, lorsque nous sommes arrivés à La Rochelle. La salle du café donne sur la mer. Été comme hiver c'est un bel endroit. La lumière est toujours intense. Elle provient à la fois du soleil et de son reflet sur l'océan. Au loin tout se confond. Des oiseaux guettent quelque chose. Alors on contemple un instant ces immensités d'air et d'eau, cet infini au bord duquel nous avons peut-être définitivement posé nos bagages. Un bout du monde. ■

#### LE CHOIX DE BERNARD RUHAUD

- Fou civil**, Eugène Savitzkaya, *Le Flohic*, 1999
- Le Troubleau**, Frédéric Durand, *Stock*, 2000
- Premières Suites** (poèmes), Henri Deluy, *Flammarion*, 1991

A La Rochelle, ce vestige de l'architecture classique offre une porte close sur une ville ouverte

Par Jean-Jacques Salgon Photos Claude Pauquet

# La Porte Royale



**S**i les motards de *Fellini-Roma* s'avisait de venir visiter nuitamment La Rochelle, je leur conseillerais volontiers de faire leur entrée par la Porte Royale.

Cette porte ouvrant sur rien, ne fermant rien, réduite à n'être plus que l'affirmation de soi-même par la disparition des fortifications auxquelles elle se rattachait,

m'est toujours apparue comme l'un des rares points d'ancrage de cette ville flottante et incertaine, ville tout entière frappée de cette perte de réalité que subit fatalement un port lorsqu'il se borne à n'être plus que "de plaisance" et que l'activité de pêche ou de commerce n'anime plus ses docks ou ses quais.

Cette charge de réalité que paraît concentrer en elle la



Porte Royale (on pourrait presque dire la Porte Réale) ne saurait s'éprouver sans ce fond d'absence et d'oubli, ce subtil débraillé, qui l'entourent et qui semblent avoir résisté à toutes les entreprises de rénovation ou de réhabilitation. Tout autour de la Porte Royale se sont rassemblés, comme dans une réserve où leur survie serait mieux assurée, tous les traits d'anachronisme et d'utopie que la modernité et la culture narcissique de l'image ont chassés de la ville. Posé au pied d'un méridional platane, insolite et comme esseulé en ces lieux que les rares piétons traversent toujours d'un pas pressé, un petit kiosque à journaux enchâssé dans un édifice de béton gris, avec de part et d'autre les mots HOMMES – dames inscrits dans une graphie Arts déco, marque la note d'une urbanité désuète et doucement provinciale. L'enseigne de l'Atlantic-Tir-Club, les caves Valette & Fils où l'on propose toujours des vins en vrac, vins fins et spiritueux, la voie ferrée de La Pallice en contrebas où les convois sont rares dans la journée, tout semble dire que le temps ici s'est à jamais arrêté. Dans le creux des anciennes douves, une végétation luxuriante croît et prospère dans un oubli définitif : cistes, ombelles, lierres enchevêtrés forment un tapis dense duquel parviennent tant bien que mal à émerger quelques arbres sauvages, figuiers, acacias ou érables.

Sur le flanc nord de la Porte Royale, c'est un petit jardin tropical qui a poussé sur un sol compact et desséché, et qui ne réclame rien, ne demande même pas à être vu, et duquel, comme un félin échappé d'un diorama en carton-pâte, on voit surgir un gros matou noir et galeux qui paraît vivre là depuis toujours comme un clochard.

Telle un bureau arabe ou le palais inachevé de quelque gouverneur colonial, la face ouest, intérieure, de la Porte Royale nous fait rêver de l'Orient. Des volets clos nous indiquent que le gouverneur est absent. Peut-être vient-on juste de le relever ? On a mis deux palmiers sur le parvis, on a oublié les chameaux et le régiment des spahis. Pas l'ombre d'un gardien indigène à qui s'adresser. Ce côté de la Porte est à choisir de préférence si l'on souhaite croiser le fantôme de Fromentin ou de René Caillié. Il faut s'y tenir par un après-midi d'été, quand la lumière blanche tombe du ciel, que le kiosque à journaux est fermé et que résonnent tout près les coups de feu tirés à l'Atlantic-Tir-Club. Par la grille qui en condamne l'accès, dans l'ombre de la voûte, on aperçoit un sarcophage et des caisses emplies de tessons de poteries. Le gouverneur de la Porte Royale doit s'intéresser à l'archéologie. A ses moments perdus, lorsque les hordes d'Abd el-Kader lui laissent un peu de répit, peut-être travaille-t-il à la rédaction d'un mémoire sur l'antiquité du quartier ?

Côté est, c'est le fronton d'un temple grec coiffant la porte en bois massif d'un vieux relais de poste. La

couronne royale surmonte un blason tiercé en fasces mais vide de tout meuble, comme s'il était dédié à la dynastie éternelle du Rien. Porte close sur une ville ouverte et offerte. Lambeau de l'antique route de Niort s'arrêtant net sur le goudron. Vieux graffitis haut perchés comme à Louxor. Bribes d'une histoire qui refuse de s'effacer. Trois pas, pas un de plus, pour accéder à la royauté.

Enfin, côté sud, c'est toute la sauvagerie d'un terrain vague qui dégringole jusqu'à nous parmi les ruines, dans une avalanche anarchique de plantes rustiques : lavatères, coquelicots, chicorées, folle avoine, valérianes, dont certaines s'accrochent en conquérantes sur quelques pans de murs épargnés. L'orifice d'un drain semble être disposé à la bonne hauteur pour pouvoir y glisser le pied et escalader le mur de soutènement chargé de contenir ces débordements. A la verticale du trou, on distingue d'ailleurs le départ d'un petit sentier qui serpente sur le talus et doit conduire au sommet.

On imagine aisément quelque lycéen ou militaire du 519<sup>e</sup> régiment du train empruntant ce chemin pour aller se percher sur le toit de la Porte Royale pour y fumer un joint en toute tranquillité. Le roi mort, le gouverneur parti et le siège levé, c'est au cœur d'un désert que prolongent au loin les mornes étendues des labours charentais que peut tout à son aise rêvasser notre fumeur de kif. La nuit vient d'ailleurs de tomber et le matou du jardin tropical est venu l'y rejoindre, mais il se tient à distance, assis sur le rebord d'une corniche, ses deux yeux jaunes brillant dans le noir. Rien ne saurait lui faire perdre son flegme car il a vu s'écrouler un à un tous les siècles et il ne daigne même pas tourner la tête lorsque paraît soudain un groupe de motards et que les pinceaux de leurs phares viennent un court instant faire resplendir en la stroboscopant la photo d'une star épinglée à la devanture du kiosque à journaux. ■



■  
Jean-Jacques Salgon, né en 1948, vit à Paris et à La Rochelle, où il enseigne à l'IUT. Dernier livre publié : *Tu ne connaîtras jamais les Mayas*, L'Escampette, 2000.

#### LE CHOIX DE JEAN-JACQUES SALGON

- Deux dames sérieuses**, Jane Bowles, Gallimard, 1969
- La Part animale**, Yves Bichet, Gallimard, 1994
- Cingria écrivain 1883-1954**, anthologie, L'Escampette, 1995

# L'autoroute des oiseaux



Rouler de Rochefort  
à Saintes sur l'une  
des plus belles  
autoroutes du monde

Par Raymond Bozier

Photos Franck Gérard

asservi à la machine et à sa vitesse, qu'il lui faut régler ses yeux sur la route, qu'il n'a droit, comme un automate, qu'à un nombre limité de gestes, que son regard ne peut guère déborder des cadres définis par le pare-brise et les vitres latérales. Paradoxe d'une immobilisation dans le mouvement. Le conducteur enfoncé dans son siège. Bras demi-tendus. Jambes demi-ppliées. Le ciel par morceaux. Les accotements qui défilent, vert, vert. Les panneaux qui défilent. La route qui défile. Les silhouettes pétrifiées qui le rattrapent, accrochées elles aussi à leur volant, qui passent, disparaissent empêchant toute reconnaissance. Les voitures elles-mêmes, blocs monochromes comme lancés sur l'asphalte par une main invisible. Puissance divine de l'humanité. Les hommes, les femmes, les enfants, tout puissants face aux destins pitoyables des insectes écrasés sur le verre, des hérissons interrompus dans leur exploration innocente du macadam, des oiseaux à trajectoire malheureuse.

## QUITTER LA ROCHELLE

Emprunter la quatre voies conduisant à Rochefort. Déplacement du monde urbain. Penser que les autoroutes sont les appendices des villes, qu'elles les prolongent autant qu'elles les relient, et que les voitures ne sont ni plus ni moins que des petits immeubles en mouvement. Jeter un coup d'œil rapide par la fenêtre du passager sur les marais de Saint-Laurent-de-la-Prée. Se rappeler cette promenade un soir d'automne avec sa fille Lucie, le long de la Charente aux eaux boueuses. Le soleil rouge et le bruit derrière nous venu. Comme un mouvement de palmes d'hélicoptère au ralenti. D'avoir vu ces grands cygnes blancs passer tout près, au-dessus des roseaux, cous tendus, ailes immenses brassant les dernières couleurs du jour. Les regarder pour ne plus jamais les oublier. Ne plus ja-

**P**artir de la Parabole des aveugles. D'après le tableau de Brughel : «Un aveugle peut-il guider un aveugle ? Ne tomberont-ils pas tous les deux dans un trou ?»

Dire que nous allons pareillement sur les autoroutes, les uns derrière les autres, confiants dans ceux qui nous précèdent ou nous suivent, insouciant des dangers, persuadés que le déplacement suffit à toute chose. Mais qu'un maladroit soudain perde le contrôle de son véhicule et voilà tout un monde qui chavire, des cris de douleur, des curieux qui s'agglutinent, des secours qui s'organisent, le sang qui déborde l'existence, l'urgence de nos vies fragiles.



Le conducteur enfoncé dans son siège, sanglé par sécurité, fait mine d'ignorer qu'il se conduit comme un aveugle, qu'il est déplacé dans l'espace et non qu'il se déplace, que son intelligence ne l'empêche nullement d'être

Raymond Bozier vit à La Rochelle.

Livres récents : *Lieu-dit*, Calmann-Lévy, 1997 (prix du premier roman et prix du livre en Poitou-Charentes), *Bords de mer*, Flammarion, 1998, *Rocade*, Pauvert, 2000.

mais oublier d'avoir vécu cet instant inutile, hors des trépidations du monde moderne, hors de toute urbanité. Se souvenir aussi d'avoir découvert, une autre fois, toujours par la vitre d'une voiture, sur la route conduisant de Marennes à Rochefort, deux masses blanches allongées dans l'herbe d'une prairie, sous les fils d'une ligne à haute tension. Passer outre. Oublier la mort des cygnes électrocutés. Se repositionner dans le cadre. Jeter un œil sur le compteur. Jauges. Vitesse. Heure. Voyants. Constaté que le bruit des roues sur l'asphalte est plus fort que celui du moteur et qu'il varie selon la texture du goudronnage. Rouler. Se faire rouler. Etre roulé par une force plus puissante que soi. S'amuser d'un langage dans l'habitacle de la voiture.

### EMPRUNTER L'A 837 ROCHEFORT SAINTES, AUTOROUTE DITE DES OISEAUX

Invisibles oiseaux de plein jour. Mensonges des manipulateurs de mots et de ceux qui les lisent. Entrevu malgré tout une aigrette (*egretta*) sur les bords de la Charente. Plumage blanc. Long bec noir. Pattes noires et pieds jaunes. Lors de la saison des amours, el-

les portent de longues plumes ornementales à l'arrière de la tête. Puis, quelques kilomètres plus loin, dans un champ de maïs coupés, un héron cendré (*ardea cinera*), placide pêcheur de poissons qui ne dédaigne pas la chasse aux mulots. Maudit soit La Fontaine et son long bec emmanché d'un long cou ! Se rappeler qu'un jour un Conseil général, une Ligue de protection des oiseaux et une Compagnie des autoroutes se sont associés pour faire connaître et protéger les richesses du patrimoine naturel sur lequel on roule sans remords. Que la Compagnie a acquis, en compensation, une quinze d'hectares de prairies humides habitées par le râle des genêts (*rallus*), oiseau rare et menacé. Se dire qu'après avoir coupé un territoire en deux par de larges bandes goudronnées, bordées de glissières de sécurité et de grillages, certains se donnent bonne conscience à moindres frais. Retour des Indulgences pour effacer les fautes. Puissants achetant le droit de polluer. Observer aussi que si l'on a eu plusieurs fois l'occasion d'apercevoir des râles d'eau (*rallus*), on ignore tout des râles des genets et qu'il faudra, au retour, aller vérifier à quoi ils ressemblent.



(Qu'il est écrit quelque part que l'oiseau est difficile à observer. Qu'il a la taille du râle d'eau. Que son bec jaune est court et solide. Qu'il se tient souvent dressé. Que le dessus de son corps est jaune chamoisé et rayé de brun sombre, ses couvertures alaires rousses bien visibles en plein vol, son ventre blanc brunâtre. Chez le mâle, le bandeau d'œil, les joues, la gorge, le haut de la poitrine sont gris bleuté. La femelle est moins grise, les immatures lui ressemblent, avec les flancs moins rayés. L'oiseau doit son nom scientifique au chant raclé à deux notes sans cesse répétées par le mâle au moment des nids. Qu'il revient à la mémoire que cet oiseau court très vite devant les chiens de chasse, comme la bécasse, au point que les chasseurs s'imaginent parfois avoir débusqué un lièvre ; et que son envol est fait de zigzags surprenants).

Puis arriver sur les carrières à ciel ouvert de Crazannes. Apparence, sur deux kilomètres et demi, de rochers sculptés sur les conseils d'un créateur éclairé. L'importance des jardins, des territoires, des paysages pour nos vies. Blancher de calcaire traversé par de l'ocre. Blocs de pierre surmontés d'arbustes et de végétation. Grands talus exposés à la dynamite puis découpés. Successions d'espaces perpendiculaires vus à la vitesse de deux ou trois dixièmes de seconde par mètre. Suffisamment pour se rappeler une promenade un dimanche dans les carrières, avant leur fermeture définitive au public. Plaisir d'avoir marché là où des générations de carriers dessinèrent à la scie, à la barre à mine, à la masse, les contours en complet abandon d'une ville inattendue. Logements creusés dans la roche. Gigantesques galeries. Ouvertures aux géométries variées. Piliers. Fenêtres. Portes. Bassins. Bancs de pierre. Arcades. Porches. Tombeaux. Simulacres de rues tapissées de feuilles mortes et menant, par des passages étroits, vers de nouvelles architectures. Eboulis. Serpents qui se défilent. Magnifiques suintements d'ombres et de lumières. Parois abruptes escaladées par des lierres, dévalées par les racines des arbres en surplomb. Lianes. Ronciers foisonnants. Profusion de fougères, de scolopendres dont les feuilles vert foncé et coriaces ressemblent à de longs rubans. Carcasses d'animaux dévorés par les renards. Essieux abandonnés, citernes rouillées, brancards en bois submergés par les mousses... Beauté mystérieuse d'un vieux site de travail dont les extraits servirent à ériger, en d'autres lieux, des églises, des maisons, des châteaux véritables...

#### LE CHOIX DE RAYMOND BOZIER

**Ennuis de noce**, *Stig Dagermann*, éd. Nadeau, 1982

**La leçon d'allemand**, *Siegfried Lenz*, 10/18, 2001

**Rashômon et autres contes**, *Akutagawa*

*Ryûnosuke*, Gallimard/Unesco, 1986

Passer. Laisser les carrières derrière soi. Quitter le tronçon d'autoroute pour se jeter dans le fleuve de l'A10 à hauteur de Saintes. Camions. Voitures. Motos. Cars. Camions, voitures... A n'en plus finir. Roulez, roulons !

#### REVENIR LA NUIT PAR LE MÊME TRAJET

Lors de la conduite de jour, dans les lignes droites, le paysage donne l'impression de s'ouvrir devant soi et de se refermer à l'arrière dans le lointain ; les pare-brise jouant le rôle d'écrans panoramiques. Le conducteur se trouve dans la position idéale d'un observateur déterminant le point de fuite autour duquel s'organise la représentation du monde, autrement dit la perspective. La nuit il en va tout autrement. Le monde qui s'abat sur soi est éparpillé, incertain, on n'en finit pas de creuser dans sa noirceur, de l'approfondir, de le révéler. La geste du pilote devient celle d'un mineur de fond qui utiliserait les phares comme des piolets, piocherait dans l'antracite, arracherait des blocs, les précipiterait autour de lui. Conduire devient un exercice d'autant plus vertigineux que l'avancée se fait entre des lignes blanches qui se dévident à l'infini comme des bobines. Captif de l'asphalte, on s'obstine à suivre une trajectoire en même temps que son regard est bombardé d'images subliminales. On frôle des ombres, s'accroche à des panneaux phosphorescents, surveille les petits délinéateurs oranges qui pointillent sur la glissière de partage de l'autoroute. Outre la signalétique traditionnelle du réseau routier, on lit successivement *Bois des lisières*, *Plaine des carrières*, *Aire d'arrêt de la Plaine des carrières*. Le détour permet d'apercevoir un espace féérique planté d'une multitude de petits lampadaires coniques qui diffusent des lumières vertes et blanches, et, derrière un léger rideau de végétation, le musée des carrières illuminé d'ocre. L'effet est saisissant. On se demande quelle folie s'est emparée de la Compagnie pour qu'elle concède autant de soins et d'argent à l'aménagement des lieux et l'on repart sur l'autoroute des oiseaux. On longe des blocs de pierres fantomatiques, on poursuit, pénètre dans le *Val de Charente*, franchit le fleuve invisible au-delà duquel paraissent, suspendues dans les airs, d'étranges lueurs bleues à forme arrondie. On découvre le *Péage de Cabriot*, ses grands mâts dressés vers le ciel avec leurs cônes de lumière blanche spiralée et leurs pointes halogènes couleur cobalt, son dos de baleine bleue à demi enfouie dans l'obscurité et flanqué de bouées rouges et vertes (mais l'on pourrait tout aussi bien penser à quelque soucoupe volante stationnant au ras du sol). On regarde, éberlué. On paye aussi, cher, comme à l'habitude, mais l'on se dit que cette fois quelque chose de plus est venu percuter notre conscience d'automobiliste, quelque chose qui s'apparente à de l'esthétique. ■

Par **Georges Bonnet**

Photos **Marc Deneyer**

■  
Georges Bonnet est né en 1919 à Pons. Il vit à Poitiers et dans l'île d'Oléron. Derniers livres publiés : *Remontée vers le jour* (poésie), Rafaël de Surtis, 1999, *Un si bel été* (roman), Flammarion, 2000 (Prix du livre en Poitou-Charentes 2000).



## Des outils

J'ai toujours été fasciné par les vieux outils amenuisés par l'usage, laminés, érodés, presque miraculés en leur dessaisissement, pauvres et légers, poignants en leur précarité. Parfois près de la transparence, leur résonance est pure et fragile. Sur eux, la lumière n'accuse pas l'usure mais la magnifie.

Il n'y a pas recul mais progression vers une immense paix.

Les plus émouvants ne vont pas sans une gaucherie, voulue peut-être par leurs créateurs, semblable à celle, parfaite-

ment consciente, de certains artistes contemporains. Plus proches de nous alors, ils n'en sont que plus touchants. Les outils anciens doivent leur beauté à leur extrême simplicité. Ils appellent le geste, et n'ont pu être qu'un encouragement au travail en apportant à la main une heureuse possession.

Dans le jour appauvri d'un hangar, leur contemplation est bonheur et tranquillité. On devine leur secret contentement, leur ténacité à durer dans le temps.

Ils sont là, mors, pièces de harnais, fourches à deux doigts des temps très anciens, fers merveilleusement torsadés dont le profane ignore maintenant l'usage. Ils attendent, comme des serviteurs fidèles, râdeaux de bois appuyés contre les murs, faux suspendues à des clous énormes au-dessous d'une faneuse aux arceaux harmonieusement recourbés, d'une faucheuse violemment agressive. Le bras d'une pompe se termine par une spirale gracieuse.

Certains, désormais inutilisables, sont impitoyablement jetés, dévorés par la



rouille, dans un fossé asséché, au milieu d'assiettes et de plats cassés.

Ignorés par le temps, de fines racines s'en emparent et les étouffent. Parmi eux, un rayon de soleil, un rat, une volaille viennent parfois s'aventurer. On trouve là de pâles fleurs, jamais cueillies et sans destin.

### LE CHOIX DE GEORGES BONNET

**Demande à la poussière**, John Fante, 10/18, 1990

**L'autre sommeil**, Julien Green, «L'imaginaire» Gallimard, 1983

**Les grosses rêveuses**, Paul Fournel, Points Seuil, 1998

# Notes d'atelier

Calligraphie. Le poignet commence à nager mieux.

On me dit que mes paysages débordent d'étendue. En réalité, cela fait bientôt quarante ans que je les arpente. J'y ai vécu tant de délicieux instants que ma mémoire s'en est tout simplement imprégnée.

Lorsque je suis en train de peindre un paysage, celui-ci apparaît comme s'il émergeait de ma vue. J'oublie totalement ce que fait ma main. Je poursuis la contemplation, puis le rêve autrefois commencé.

L'action de peindre finit par conduire le regard vers ce qu'il ne doit absolument pas manquer.

Pendant le jour, dans le ciel, la source de lumière est unique. La peinture à l'encre fait surgir la lumière de partout.

Pendant les nombreuses périodes d'attente qui entrecourent l'accomplissement d'un lavis, le silence se creuse et s'intensifie jusqu'à faire «penser l'encre».

Calligraphier, c'est entrer dans une forêt de gestes.

Le corps s'imprègne de la réalité physique des choses comme la rétine s'imprègne de l'image. Ce qui donne vie à la peinture, c'est l'empreinte invisible que le corps y laisse.

Lorsque j'observe les choses avec le regard du rêve, le regard du rêve atteint les choses à travers moi.

L'exercice assidu de la calligraphie chinoise dévoile que chaque geste possède une ossature «dans le vide».

Lorsque je peins un paysage je me trouve simultanément dans le papier et dans l'espace.

Rien ne justifie un choix esthétique plutôt qu'un autre, mais au-delà du choix effectué, le rapport d'efficacité reste identique. L'œuvre fonctionne ou pas.



*Paysages de marais, encre de Chine sur Xuan, 105 x 18,6 cm, et 13,2 x 12,6 cm (page de droite).*

Le visible est la ligne de résonance de l'Immense. En peinture, il faut que le sujet devienne le lieu de résonance de l'Immense, que le visible ainsi recomposé rende tangible une présence intentionnelle au sein des choses.



Ce qui est visible dans un paysage peint doit évoquer ce qui ne l'est pas.

Plus on s'exerce à la calligraphie chinoise et plus on a la sensation de nager à l'intérieur du signe que le pinceau dépose.

Lorsqu'on peint un paysage, il faut l'ouvrir où s'efface le visible, où il devient indiscernable, car c'est de l'indiscernable qu'il surgit.



Claude Margat, né en 1945, vit à Rochefort-sur-Mer. Il a publié des romans et de la poésie. Dessine et peint aussi depuis 1990. Ses encres de Chine et ses «caricatures» sont régulièrement exposées en France (médiathèque de Poitiers en 2000). Livres récents : *Vision dans le silence* (poésie), Unes, 1997, *Exorcismes*, éditions Hesse, 1998, *Rêves de plume*, éd. de L'Attentive, 2001.



Une ville reconstruite qui est «une exposition permanente du style des années 50, avec ses intrépidités, ses limites, sa généreuse confiance en l'homme»

Par Michel Braudeau Photos Daniel Nouraud

# Royan

## musée du passé proche



■  
Michel Braudeau, né à Niort en 1946, est petit-fils de Royannais. Son roman, *Naissance d'une passion*, prix Médicis 1985 (Folio 2000), a pour principal cadre Royan et la côte Atlantique avant et après guerre. Depuis 1999, il dirige *La Nouvelle Revue Française*.  
Livres récents : *Le Livre de John* et *Loin des forêts*, Folio Gallimard, 2001.

O n est souvent en retard sur le passé. Dans mon enfance, j'ai toujours entendu dire que la ville de Royan où vivaient mes grands-parents était laide. Un truc moderne, ferraille et béton, conçu par des architectes farfelus, tombés de Paris. Rien à voir avec le Royan de la grande époque, celle d'avant 1914, avant la guerre et l'avènement de la Côte d'Azur, quand il y avait ici des villas somptueuses, un casino extravagant, que l'on venait en train de Paris pour s'amuser et se baigner dans la mer, frisson nouveau. Pour la génération qui avait connu cette ville à l'architecture opulente et pâtissière, se réveiller un beau matin dans un univers cubiste faisait l'effet d'une gueule de bois non méritée. Il est vrai, le bombardement de janvier 1945 n'avait pas été mérité non plus. Pour réduire une des dernières poches d'occupation allemande, les alliés britanniques en accord avec l'état-major français (on ne sait trop qui, au juste, les archives du ministère de la guerre ayant disparu) avaient décidé d'écraser Royan sous 1 600 tonnes de bombes. Il y eut 1 050 tués, dont 35 Allemands. Et toute une ville en poussière.

Mes grands-parents, comme la plupart des Royannais, trouvaient le moderne plutôt moche, sans valeur parce que sans histoire, par un réflexe bien français, et nous les enfants pensions de même que toutes ces maisons bizarres n'étaient pas sérieuses et ne tiendraient pas longtemps debout. A présent que le temps a donné sa noblesse au modernisme des années 45-50, et que les premières fissures apparaissent en effet dans les murs, on s'attache, on s'émeut, on s'inquiète. Surtout en ce qui concerne l'église Notre-Dame, que tout le monde appelle «la Cathédrale» – bien qu'elle n'ait point d'évêque, les seules cathédrales de la région étant à Saintes et de La Rochelle – parce qu'elle a l'ampleur, l'ambition d'être une grande église. Comme l'écrivit

Jacques Convert, directeur du Conseil d'architecture d'urbanisme et de l'environnement de la Charente-Maritime : «*Point d'exclamation dans le paysage urbain, puissante comme un oiseau marin s'appuyant sur la houle avant l'envol, son architecture arrogante, unique au monde, est l'alliance d'une volonté symbolique et de la recherche de pointe d'alors.*»

Dès 1945, le ministère de la reconstruction dirigé par Raoul Dautry décide que les villes de Royan, Saint-Dié, Dunkerque, Calais, Le Havre, Toulon serviront de «laboratoires de recherche sur l'urbanisme» et confie à Claude Ferret et Louis Simon la tâche de redessiner Royan. Ferret, élève de Le Corbusier, conçoit un vaste front de mer en arc, de larges avenues, un boulevard ombragé clos par un marché couvert en forme de parapluie qui devait inspirer plus tard le CNIT à la Défense. Partout de grands ensembles, percés de grandes baies, des toits faussement plats, des façades qui ressemblent aux casiers de Mondrian. Un casino pour les jeux et spectacles. Et enfin l'église qui doit incarner l'élan vital et spirituel du renouveau, et dont l'architecte sera Guillaume Gillet. «*Vous êtes condamnés à réussir*, avait déclaré Raoul Dautry à Claude Ferret, *sinon vous serez fusillés.*» Une plaisanterie, sans doute, mais qui ne faisait pas encore rire, en 1945. Heureusement tous les architectes qui participèrent à cette entreprise étaient jeunes, épris de modernisme et disposaient d'une chance incomparable : à Royan ils avaient vraiment table rase.

Guillaume Gillet et l'ingénieur René Sarger construisirent en un temps record en béton coffré très mince – les murs porteurs ont dix centimètres d'épaisseur, le toit, un voile de béton à double courbure en forme de selle à cheval, est encore plus mince – un édifice surprenant de légèreté et d'audace, unique en son genre, et classé aux Monuments historiques depuis février 1988. L'inconvénient, comme l'explique Yves Delmas, géographe et historien de Royan, est qu'en raison des crédits restreints qui s'imposaient à tous à l'époque, l'intendance ne suivit pas toutes les exigences de cette technologie révolutionnaire. Au lieu de prendre du sable fin de la Loire, on prit du sable de Gironde, plus grossier et salé. Les tiges de métal qui arment le béton ont rouillé et des fragments de l'église s'effritent un peu partout. On la restaure, mètre par mètre, et les travaux dureront plusieurs années. Certains jugeront l'opération trop coûteuse, auraient préféré qu'on liquide la «Cathédrale» pour en commander une neuve, à quelqu'un comme M. Pei, par exemple. «*On oublie que la cathédrale de Strasbourg, que personne ne conteste*, note Jacques Convert, *coûte beaucoup plus cher, depuis toujours, à cause de sa pierre friable, et qu'on n'en finit pas de la restaurer.*»



De toute façon, c'est trop tard. On ne cassera plus Royan comme on a encore pu le faire il y a moins de dix ans pour le portique du front de mer ou le nouveau casino. Le cœur de la ville a été déclaré zone de protection du patrimoine architectural et urbain en 1992. Si l'on tient vraiment à raser quelque chose dans la région, nous ne saurions trop conseiller la destruction des lotissements faussement bon marché qui se sont multipliés dans toute la péninsule d'Arvert, notamment autour de la Palmyre, et qui saccagent la forêt. Quant à Royan, il semble que les citoyens comme les touristes soient enfin devenus conscients de ce que les architectes et les urbanistes ont compris depuis près de quinze ans. C'est un grand musée du passé proche, une exposition permanente du style moderne des années 50, avec ses intrépidités, ses limites, sa généreuse confiance en l'homme. La juxtaposition des vieilles villas tarabiscotées ayant échappé aux bombardements et des nouvelles, agressivement simples, de l'époque de la reconstruction forme un contraste finalement assez harmonieux le long de la baie et dans le bois en retrait. Jacques Convert a eu l'idée de recenser les plus belles villas de Charente-Maritime, récentes ou anciennes, de les faire photographier par Daniel Nouraud et de confier à dix auteurs de romans policiers un jeu de cinq photos à partir desquelles chacun a été libre d'imaginer une nouvelle. L'ensemble, intitulé *Ombres blanches*, a été publié aux éditions Syros, et se conclut par un florilège des villas de bord de mer qu'on souhaiterait vivement voir repris dans un format plus large. Il le mérite et pourrait peut-être servir à l'éducation apparemment bâclée des promoteurs d'aujourd'hui. ■

Ces photos de villas du littoral charentais sont tirées du livre *Ombres blanches*.

Avec l'autorisation de Michel Braudeau, nous publions cette chronique, publiée le 28 août 1993 dans *Le Monde*, qui n'a pas pris une ride.

Un pionnier de la science-fiction  
française fut le chantre de l'île d'Oléron

Par Claude Deméocq



## Maurice Renard

# Oléron, île «sérénissime»

En haut, Maurice Renard en 1935, sur le trajet Chapus-Oléron, et ci-dessous, en 1939, une de ses dernières photos.



En 1905, Maurice Renard publie son premier recueil de contes, *Fantômes et fantoches*<sup>1</sup>. Dans cet ouvrage apparaissent les prémices d'un genre littéraire nouveau, le merveilleux scientifique, ancêtre de la science-fiction. En 1908, *Le Docteur Lerne, sous-dieu*, est qualifié par Apollinaire de «subdivin». Viendront ensuite *Le Voyage immobile*, *Le Péril bleu*. Cet écrivain, né en 1875 à Châlons-en-Champagne, compte parmi ses amis Henri de Régnier, Rachilde, Colette, Rosny aîné et Jean Ray<sup>2</sup>.

Après 1918, Maurice Renard entame une nouvelle carrière littéraire où voisinent le merveilleux scientifique (*L'Homme truqué*, *Les Mains d'Orlac*, *Le Singe* écrit avec Albert-Jean, *L'Invitation à la peur*, *Un Homme chez les microbes*, etc.), les romans policiers (*Le Mystère du masque*, *Le Bracelet d'émeraudes*, etc.), les romans historiques et sentimentaux, et plus de six cents nouvelles.

Il entend parler d'Oléron pour la première fois en 1911 grâce à l'écrivain Aimé Graffigne qui possède, près du Château-d'Oléron, le pittoresque moulin de la Côte. En 1924, Maurice Renard arrive dans l'île avec son ami Graffigne et le poète Charles Derennes. Il est vite séduit par le calme, la lumière. Le voilà loin de ses habituels séjours à Nice, guindés et pesants !

*«Ici, la campagne a la tranquillité d'intérieur, d'un intérieur familial, très intime et bon.»*  
*«L'île d'Oléron : quelque chose d'absolu... sérénissime.»*

Le mois lui semble très court ; le 31 août, il écrit à sa femme partie en son Bugey natal : *«J'ai été un peu flemmard pour écrire depuis mon débarquement dans l'île paisible d'Oléron. [...] C'est vraiment le lieu du monde le plus calme. Du sable, de la verdure, une mer adoucie entre la côte et l'île. Peu d'habitants, tous tranquilles. Jamais un mot plus haut que l'autre, jamais de colère ni même d'animation. Ils sont gais sans éclat. Tout cela produit une impression de ralenti qui m'est extrêmement agréable. Il semble qu'ici, tout le monde est honnête. Graffigne ne ferme jamais ses portes.»*

Durant l'été 1925, puis en 1926, il revient dans l'île, au Château d'abord, à côté du moulin de la Côte, chez la famille Porché. En 1927, il trouve pension au Chaudron, près du Riveau chez M. et M<sup>me</sup> Greleaud. En 1928, il est à nouveau chez les Porché où il termine *La Divine empreinte*, le premier conte qui traduit son amour pour Oléron. Les séjours dans l'île se renouvellent d'été en été.

En février 1930, Maurice Renard fait publier, *La Jeune Fille du yacht*, dans le supplément littéraire de *L'Illustration*. Succès populaire immédiat. Le 26 mars 1930, Crès signe un contrat pour une parution en volume de dix mille exemplaires ! Certaines couvertures seront estampillées dix-neuvième édition !

Ce roman partiellement autobiographique est un hymne à l'île d'Oléron. Le héros découvre l'île par la mer, car alors, il n'est point de pont ! «*Au sortir du train, avant de s'embarquer sur le vapeur, Jacques Cernay découvrit, comme l'autre rive d'un large fleuve, l'île d'Oléron. Longue, basse, bien verte au-dessus de la ligne pâle des sables, elle traçait une mince barre de solidité entre la mer paisible et le ciel immense où, derrière elle, le soleil se couchait à grand spectacle. Le calme surprenait ; les bruits étaient rares, les voix semblaient contenues. Le soir silencieux et magnifiquement embrasé avait pour le voyageur quelque chose d'exceptionnel.*»

### «LES PLUS GRANDES LEÇONS DE PHILOSOPHIE, DE MORALE»

La plage de Vert-Bois au soleil couchant suscite nostalgie et admiration : «*La journée s'achève. La lumière est si pure qu'on dirait que Dieu vient de nettoyer l'univers ; et toutes les couleurs s'y marient merveilleusement. L'Océan où s'agite la moitié du monde, arque toutes ses échines en faisant son vieux grondement. [...] C'est un grand soir philosophique, empreint d'une paix indicible.*»

Dans la revue *Vient de paraître*, Paul Fort, ami et rémois, écrit : «*Je viens de lire La Jeune Fille du yacht et je découvre un nouveau Maurice Renard. Un Maurice Renard psychologue, descriptif, sentimental et tout aussi séduisant, ma foi, que l'auteur du Docteur Lerne ou du Péril bleu. Le romancier s'est souvenu qu'il était poète tout en n'oubliant pas qu'il est un solide écrivain ; j'ajoute, un conteur génial. Tout Oléron, ses lagunes, ses salines, sa lande d'immortelles, son fort et ses tamaris embaument ces pages baignées de lumière, rayonnantes comme l'océan au grand soleil. Vous avez décrit votre île d'une plume amoureuse.*»

Léon Bocquet, dans la même revue, affirme que l'intrigue bénéficie «*d'une ferveur toute romantique et du sens aigu du modernisme qui marque l'œuvre de Maurice Renard d'une sobre poésie*», et que l'auteur «*atteint presque la perfection*».

En décembre 1930, *Les Feuilles bleues* résumant le roman : «*Où placer le bonheur ? Dans l'amour ? Dans la tendresse ? Tel est le problème que M. Maurice Renard a mis en scène dans l'éclatante lumière de l'île d'Oléron. C'est donc, avant tout, une œuvre de sentiment et de psychologie amoureuse que nous donne aujourd'hui le plus ingénieux des romanciers d'aventures.*» Début 1931, Abert Dubeux dans *L'Alliance littéraire* considère «*le roman comme*

*une œuvre pleine d'amertume et de tendresse*».

L'avis du journal de l'île, *L'Initiative*, est aussi intéressant. Le bouillant rédacteur, Paul Cadars, en juillet 1931, écrit : «*Voici un roman où Maurice Renard a mis toute son exquise sensibilité de poète, dans un décor de rêve, où se déroule une action dramatique. [...] Maurice Renard s'est laissé envoûter par notre île.*»

L'île est aussi présente dans d'autres ouvrages : *Le Maître de la lumière*, roman de science-fiction (1933), commence par un voyage de La Rochelle à Saint-Trojan en passant par l'île d'Aix, et deux chapitres du feuilleton *Une Rose sous l'orage* (1936), devenu *Fleur dans la tourmente* au fil de sa publication dans *Le Petit Parisien*, se passent sur la plage préférée de Maurice Renard : «*C'est à Vert-Bois que j'ai pris les plus grandes leçons de philosophie, de morale.*»

Lorsqu'il réside, à partir de 1930, dans l'île, c'est dans la maison de vacances<sup>3</sup>, blanche, aux volets bleus, acquise par sa seconde femme, près de Dolus. Pendant dix ans, chaque année, les époux vont y goûter repos et recueillement, recevant enfants, amis : Aimé Graffigne, Albert Dubeux, Claude Farrère, Henri-Jacques Proumen... Mais, comme Maurice Renard l'exprime dans une lettre adressée en octobre 1933 à son amie la romancière et journaliste Simone Saint-Clair, il apprécie plus modérément le mauvais temps : «*Je vous écris au sein des tempêtes. Pluies et vents singulièrement dynamiques. C'est l'assaut, la charge ! On se demande ce qu'on leur a fait. Ça devient sévère ici. Aussi, dimanche... la fuite !*»

La vie locale ne le laisse pas indifférent. Contacté dès 1931 par Paul Cadars, Maurice Renard devient, au sein de la Société des amis de l'île d'Oléron, l'actif promoteur de la pose d'une plaque en hommage à Pierre Loti sur la façade de la maison des Aieules, à Saint-Pierre (le 15 août 1934). Il est aussi président de l'Union amicale oléronaise et il s'active pour la promotion de l'île et pour la protection de son charme unique. Il meurt à Rochefort, âgé de 64 ans, le 18 novembre 1939, au cours d'une opération de la prostate. Oléron sera sa dernière demeure, au cimetière de Dolus.

Avec Jules Verne et Rosny aîné, Maurice Renard est un des pionniers de la science-fiction française. Son œuvre de merveilleux scientifique est connue du monde entier, comme le montrent les nombreuses traductions de ses romans en allemand, anglais, russe, polonais, tchèque, italien, espagnol, etc.

Le charme distingué de Maurice Renard réside dans la qualité de son imagination et dans son art de conteur. Ses nouvelles fantastiques, de mystère et de merveilleux scientifique sont des modèles de ces genres. «*Maître du mystère*» comme le célébraient ses amis, «*scribe des miracles*» comme il s'instituait lui-même, Maurice Renard reste, avant tout, un écrivain attachant que l'histoire littéraire néglige quelque peu. ■

## Le Croît vif esprit Charentes

**L'histoire, les habitants, le cadre naturel des îles et de la côte charentaises n'ont cessé d'inspirer les écrivains. Le Croît vif exhume cette mémoire littéraire et culturelle, et l'enrichit. Le fondateur de ces éditions charentaises, François Julien-Labruyère, apporte aussi sa contribution, notamment dans *L'Alambic de Charentes*. Quelques titres au fil du catalogue : *Ernest ou le travers du siècle (1829)* de Gustave Drouineau, situé en partie à La Rochelle et alentour ; *Jarousseau, pasteur du désert (1852)* d'Eugène Pelletan ; *Grands Charentais et Charentes... j'écris ton nom* (anthologie des poèmes charentais) d'Andrée Marik, *François Mitterrand et les Charentes de Vincent Rousset, Claude de Geneviève Fauconnier* (prix Femina 1933).**

[www.croitvif.com](http://www.croitvif.com)

**Chez d'autres éditeurs, signalez**

***La Nuit de l'île d'Aix* de Gilbert Prouteau (Albin Michel, 1985), *L'été finit sous les tilleuls* de Kléber Haedens, paru en 1966 («Les cahiers rouges» Grasset, 1988).**

1. Réédité par le Fleuve Noir en 1999, avec une importante bio-bibliographie de Claude Deméocq.

2. Voir *Le Visage Vert*, Ed Loosfeld, nov. 1999, l'article de C. Deméocq : «*1922-1939, Jean Ray-Maurice Renard, une amitié littéraire ?*»

3. Il y écrira de nombreux contes ayant pour cadre l'île d'Oléron, réédités en 1998 par le Local sous le titre de *Contes atlantiques* et préfacés par C. Deméocq. Le Local a publié, en 1999, une réédition de *La Jeune Fille du yacht*.

Saintes, elle n'aimait pas vraiment. Trop de mauvais souvenirs dans sa ville natale. Catherine Rey est partie à Bordeaux, quelques années, enseigner les lettres modernes. Trois romans publiés et un nouveau départ, très loin et sans filet, «comme on plonge dans l'eau glacée».

L'Actualité. – L'Australie, est-ce un exil volontaire ? Catherine Rey. – Oui et non. Oui, dans la mesure où, élevée par mes grands-parents qui avaient émigré en Australie en 1912, j'ai grandi dans le culte de l'Australie et je crois que tout mon imaginaire d'enfant, et d'écrivain, tourne autour de ce pays lointain, ancien, inaccessible, dont l'évocation par les récits de mes grands-parents a bercé mon enfance. Oui, encore, car le fait que

# Retour à l'essentiel

Catherine Rey a quitté le bruit et les habitudes de l'ancien monde pour "renaître" en Australie

Entretien Jean-Luc Terradillos Photo Nicole Mynott

mon père soit né en Australie en 1918 m'a permis d'obtenir «par filiation» la nationalité australienne (il est extrêmement difficile d'entrer en Australie, les services de l'immigration sont féroces). Je suis venue ici comme on part à la recherche d'une Atlantide, en suivant la route que mes grands-parents avaient empruntée.

Non, dans la mesure où je suis venue ici comme on plonge dans l'eau glacée, sans contrat, sans sécurité, sans travail, sans vraiment savoir ce qu'était l'Australie. J'avais des images mythiques en tête, l'Australie d'aujourd'hui n'a rien à voir avec celle du début du siècle. Je n'imaginai rien des difficultés que j'allais rencontrer, j'avais juste mon passeport australien et très peu d'argent. C'est une situation bohème qu'on vit mieux à vingt ans qu'à quarante et un ans. Quoi qu'il en soit, je ne me sens pas en exil ici, juste écrivain français vivant en Australie.

Est-ce votre plus long voyage ?

Humainement, oui. Il y a un mot anglais très beau qui est *journey*. C'est le voyage au sens physique, qui signifie se déplacer, mais aussi le voyage humain, le parcours, *the journey through life*. En ce sens, venir en Australie fut mon plus long voyage.

Je venais régulièrement en vacances en Australie, donc ce voyage Bordeaux-Perth j'ai dû le faire douze ou treize fois. C'était comme d'aller en Espagne, j'avais apprivoisé la distance. Même aujourd'hui, vu d'ici, la France me semble plus proche de l'Australie que l'Australie ne l'était de la France. On met le pied dans un avion, et la magie devient possible. Les Australiens sont de grands voyageurs, et l'Europe n'a pas de mystère pour eux. Pour ceux d'ici, l'Europe, c'est la porte à côté alors que pour les Français, l'Australie, c'est encore le bout du monde.

Y resterez-vous ?

Je nage avec le courant qui domine mon existence, et qui lui donne un sens. Si le sens est ici, c'est ici que je resterai. Si le bonheur est ici, c'est ici que je resterai. J'ai appris à «ne pas résister», ma vie ressemble parfois à une noyade.

Parce que vous avez le sentiment de vous noyer ?

Je ne l'entends pas dans un sens négatif. Parfois l'apparence d'une vie cache sa destinée. Ma vie, aux yeux des autres, pourrait ressembler à une noyade. J'ai en effet toujours emprunté les chemins de traverse. J'ai décidé très jeune de ne pas avoir d'enfant et de consacrer ma vie à la littérature. Je n'ai jamais suivi les chemins battus, j'ai toujours cherché ma propre voie, en écriture mais aussi en pensée. Je n'ai jamais recherché le soutien des puissants. Je n'ai jamais choisi mes amis pour le seul bénéfice que je pourrais en tirer en termes de carrière. J'ai souvent décidé de défaire ce que j'avais mis des années à faire. Je n'ai jamais été encouragée dans ma vocation par ma famille... J'ai toujours pris beaucoup de risques. Et les vies à risque ne sont pas des vies faciles. Mais loin de ma pensée l'impression que je suis en train de me noyer.

Ce départ, n'est-ce pas un défi ?

Partir n'était ni un défi, ni une fuite en avant, ni une lâcheté. C'est au nom d'un puissant appel que je suis partie. Etre un artiste, c'est aussi faire de sa vie une œuvre d'art.

Que signifie «faire de sa vie une œuvre d'art» ?

Etre sur terre, être vivant, est un don inestimable dont nous n'évaluons pas le prix, oublieux que nous sommes de nous-mêmes, esclaves de ce que nous nommons le quotidien. Il nous faut des événements graves comme la perte d'un proche, une maladie mor-



Catherine Rey est née à Saintes en 1956. Trois romans publiés aux éditions Le temps qu'il fait : *L'Ami intime*, 1994, *Les Jours heureux*, 1995, *Eloge de l'oubli*, 1998. Son prochain livre, écrit en Australie, sortira à la rentrée chez le même éditeur, *Lucy comme les chiens*.

telle ou un accident, pour nous ouvrir les yeux, or curieusement, à peine les avons-nous ouverts que nous les refermons. Il faut garder les yeux ouverts en étant à la hauteur de ce cadeau exceptionnel d'être vivant, en accédant à un état de conscience supérieur par la réflexion et le travail sur notre vie, quitte à la réinventer, quitte à tout abandonner pour lui donner un sens. C'est un acte vivant, et la recherche de la beauté est l'acte le plus vivant qui soit.

Etre en vie, c'est être invité à la table d'un roi, une table débordant de viandes, de fruits et de vins. Nous devons nous y asseoir en habits princiers. Nul n'arriverait en guenilles, nul ne se comporterait grossièrement, nul n'insulterait le maître de maison, même le plus pauvre endosserait son meilleur habit. Nous devons faire honneur à l'hôte qui nous a fait honneur. L'idée de l'esthétique et de l'éthique de soi était très

présente dans la pensée grecque. Michel Foucault, à ce propos, parle de faire retour sur soi (dans son cours au Collège de France, *L'Herméneutique du sujet*). Ce retour à soi, dit-il, est mobile, ce n'est pas juste un état de contemplation ou d'autosatisfaction, ce retour demande une navigation. Il s'agit de revenir à son port d'attache par une trajectoire dangereuse qui vous conduit vers le lieu du salut. Or cette navigation demande un savoir, des instruments. J'ajouterai ici que pour moi les instruments de navigation sont la pensée mystique. Il s'agit d'opérer un retour et un travail sur soi non pas dans l'abandon à Dieu, mais dans la recherche active du « lieu de son salut » par la pensée mystique. L'Australie est un pays qui, par sa taille, conduit naturellement à la spiritualité. L'espace démesuré ouvre des dimensions nouvelles. Il y a une sorte de respiration autour de soi. Je n'avais jamais ressenti cette respiration en France.

Les mots sont-ils vos «habits princiers» ?

Non. Les mots sont une partie de ma vie mais ne sont pas toute ma vie. Se comporter en prince, c'est aussi être fidèle à ce qu'on pense : vivre en adéquation avec ses pensées. Un philosophe français, Jacques Bouveresse, déplore qu'aujourd'hui nos intellectuels puissent dans leurs écrits tenir de beaux propos et, dans la vie, se comporter comme des chiens. C'est là que la vie et la création ne devraient faire qu'un. La vie est une œuvre d'art dans la mesure où elle s'harmonise avec un trajet intérieur, qui englobe aussi le trajet de l'écriture ou de la création artistique.

«CE QUI SE PASSE DANS LE QUOTIDIEN DE L'EXIL EST TRAGIQUE. VOTRE NOM ET VOTRE MÉMOIRE S'EFFACENT, VOTRE PAYS NATAL S'ESTOMPE COMME UNE BLESSURE QUI FAIT MOINS MAL, LES LETTRES VENUES DE L'ANCIEN MONDE SE FONT MOINS FRÉQUENTES»

Mais le trajet intérieur n'a pas toujours besoin de s'exprimer par une création, ce peut être simplement un parcours spirituel, une quête, une vie d'honnête homme, au sens classique. Ces vies-là sont pour moi celles de Arthur Rimbaud, Louis René des Forêts, Guy Debord, Simone Weil. Des parcours différents, exigeants, qui font sens en eux-mêmes.

Souvent, vos personnages donnent l'impression qu'ils sont aspirés par quelque chose qu'ils n'arrivent pas à définir mais que nous, lecteurs, pouvons deviner. Et l'on croit qu'il suffirait de peu pour qu'ils reviennent à la surface. D'où le sentiment d'être à la limite quand on vous lit.

Tout est joué d'avance. Les personnages sont mus par une fatalité qui les dépasse et qui les aspire. J'ai beaucoup pensé, quand j'ai commencé à écrire, à la similitude entre ma définition du récit et le théâtre. J'ai toujours en tête, quand je commence, un texte de la préface de *Britannicus* : Une action simple chargée de peu de matière. Racine a été un de mes maîtres. J'ai gardé de lui l'idée du récit simple, du huis clos, de la tension, de la catastrophe toujours imminente. *L'Ami intime* jouait beaucoup avec les huis clos, dans la voiture par exemple. Dans *Les Jours Heureux*, la plupart des scènes se déroulent dans un café. Mon dernier texte est aussi un huis clos dans la mesure où nul ne s'échappe de la plaine, il n'y a nulle place où se cacher, la plaine est sans arbre (cela me fait penser à *Phèdre*).

Comment naît un roman et est-ce différent ici en Australie ?

Je me souviens avoir toujours répondu par des clichés à cette question. Ainsi, j'évitais qu'on me de-

mande si mes romans étaient autobiographiques. En fait, mon expérience personnelle est intimement liée à mon écriture. Je n'ai jamais de «sujet» de roman qui serait extérieur à moi, j'écris ce que je vis. C'est tout. J'écris mes crises.

Je n'ai jamais été une fonctionnaire de l'écriture, attachée à ma table de travail chaque matin. En revanche je rumine longtemps mon idée centrale.

Dans le dernier texte, la ligne de force est le conte de Perrault, *Barbe-Bleue*. Le placard aux femmes, les mortes, le démoniaque, le piège, tous ces éléments sont revenus dans mon texte sous une forme différente. J'ai tourné le sujet près d'un an dans ma tête avant qu'une «crise» me permette de le mettre en mots. L'écriture a été fulgurante, cinq semaines, mais le travail sur le texte a demandé sept ou huit mois. La seule différence entre l'Australie et la France, c'est le temps. J'ai le luxe d'avoir du temps pour écrire et penser. En France, je vivais sous pression. Ici je n'accorde aucune importance à des choses qui m'apparaissent comme essentielles «autrefois». C'est le rôle du départ. Le départ (pas le voyage) permet de mettre en doute des valeurs dont on n'aurait jamais douté avant de quitter son coin de terre. C'est l'idée même du doute qui ne nous serait pas venue.

Qu'entendez-vous par pensée mystique ? Quel rôle tient le désert ?

L'Australie n'est pas un paysage, une toile de fond qui serait venue colorer ma vie d'exotisme. J'y vis. Je suis citoyenne de ce pays. Il y a quatre ans maintenant que j'y refais ma vie. L'Australie – est-il besoin de le préciser – est loin de la France. Même si l'on y retrouve les germes européens qui l'ont constituée, c'est une civilisation différente, une pensée différente. C'est ce décalage, cet écart entre soi et soi qui fait toute la différence et la difficulté de ne plus habiter son pays, et la douleur certains jours de n'avoir personne à qui parler sa langue. Je suis ici et ailleurs au même instant, le familier devient étranger, et l'étranger devient familier, ainsi que le dirait la romancière australienne Janette Turner Hospital<sup>1</sup>.

Quant au désert, c'est pour moi un paysage mental. C'est le même désert que je décrivais il y a vingt ans dans des romans qui parlaient d'une Australie où je n'étais jamais allée. Je n'habite pas dans le désert mais dans une grande et belle ville, la capitale de l'Ouest australien.

Je ne sais pas du reste si j'aimerais habiter dans le désert, ou l'*outback* comme on l'appelle ici, c'est un endroit inhospitalier et, régulièrement, des gens s'y perdent. Touristes ou habitants, rangers ou fermiers. Régulièrement des gens y meurent de s'y être perdus, aborigènes compris.

1. *L'opale du désert*, éd. Rivages, 2001.

L'exil, comme un accélérateur de la conscience ?

Le départ et la catastrophe, que constitue la rupture d'avec la terre natale, fonctionnent comme une mort symbolique. Ce qui se passe dans le quotidien de l'exil est tragique. Votre nom et votre mémoire s'effacent, votre pays natal s'estompe comme une blessure qui fait moins mal, les lettres venues de l'ancien monde se font moins fréquentes, les amis ne demandent plus de vos nouvelles, vos proches meurent et vous sentez avec eux mourir les liens à la terre natale et s'effacer votre histoire. Cet effacement est le mouvement de la vie. Une vague déferle et se retire. Partir est un avant-goût de la mort.

«Ceux qui n'ont jamais perdu la moindre racine vous paraissent ne pouvoir entendre aucune parole susceptible de relativiser leur point de vue.[...] L'oreille ne s'ouvre aux désaccords que si le corps perd pied.» C'est ce qu'écrit Kristeva dans *Etrangers à nous-mêmes*, un essai que je n'aurais sans doute jamais intimement compris si je n'étais pas partie.

Ce désaccord dont parle Kristeva – qui connaît le problème puisqu'elle a quitté sa Bulgarie natale, et qu'elle s'est installée dans une langue qui n'était pas la sienne –, cet écart entre soi et soi crée un espace de silence (occulté dans l'ancien monde par le bruit, la vie quotidienne, les habitudes de pensée, la famille) où l'on passe de la question du «qui suis-je ?» au renoncement même à cette question. Pour Paul Ricœur (*La Critique et la Conviction*), c'est le passage du philosophique au religieux. J'adhère à cette pensée. J'ajouterai qu'en renonçant à cette question, on instaure en soi un nouvel être qui n'est plus épris de lui-même, mais épris du monde avec foi et espoir, car la beauté de l'exil tient dans la renaissance. Je vis, je meurs et je renaiss. La nouvelle terre d'élection devient la terre de résurrection, mais qui veut renaître doit mourir. Le prix à payer est lourd. Tous ceux qui sont partis le savent.

Mais je renaiss léger, neuf, en éveil. Je vois ce que mes yeux n'avaient jamais vu car j'étais aveugle. ■

#### LE CHOIX DE CATHERINE REY

**Oreiller d'herbes**, *Sôseki, Rivages poche, 1989*

**Les braves gens ne courent pas les rues**, *Flannery O'Connor, Folio Gallimard, 1981*

**Lumière d'août**, *William Faulkner, Folio, 1974*



Sebastien Laval

## Ada Ingham l'Européenne

Ada Ingham, romancière à succès dans son pays natal, la Turquie (ayant grandi à Izmir), mais sous le nom d'Aysel Özakin<sup>1</sup>, l'a quitté pour Berlin en 1980, avant de s'installer en Cornouailles, en 1987, avec son époux le peintre britannique Brian Ingham. Certaines œuvres de cet écrivain singulier et polyglotte ont déjà été traduites en néerlandais comme en grec, mais elle publia en langue allemande romans et poèmes et a écrit en anglais un tryptique dans lequel figure *Aroma of croissants*<sup>2</sup>, roman dans lequel Poitiers occupe une large place. Rien de surprenant à trouver ainsi cette ville si l'on sait que l'auteur, jadis professeur de français à l'ENS d'Ankara puis d'Istanbul, y a résidé comme étudiante de lettres en 1970-1971. «Intellectuellement, je me sens, je suis européenne», se plaît-elle à affirmer.

C'est dans une atmosphère post-soixante-huitarde que l'on découvre, dans son récit, Poitiers devenu le carrefour de parcours biographiques qui font se croiser l'ancienne amoureuse catalane d'un cinéaste contestataire espagnol et un jeune scientifique français plutôt dévoué à l'écologie «apolitique». Poitiers, dont on reconnaît sans mal la place du Maréchal Leclerc, la rue de la Cathédrale, la place Charles-de-Gaulle, le Clain, figure le résumé

prototypique de la cité médiévale : «Une rivière, un pont, une vaste cathédrale, une place de marché affairée, d'étroites rues pavées, un amas de petites maisons grises, un parc avec une fontaine au milieu.» C'est une ville «mystérieuse» où l'expérience de la solitude, commune à celle vécue par Nedim Gürsel, est toutefois équilibrée par une vie estudiantine et militante joyeuse.

Ada Ingham y est revenue plusieurs fois et compte s'y installer prochainement pour quelques mois, afin de réécrire sur place une nouvelle version de ce roman, dans laquelle elle fera une plus large place encore, presque exclusive, à cette ville dont elle garde beaucoup de souvenirs heureux.

Alain Quella-Villéger

1. Le dernier récit d'Aysel Özakin, *La Langue des montagnes* (paru l'été dernier aux éditions L'Esprit des Péninsules, Paris), dont l'action dans les années 70 conduit ses héros d'Istanbul au Kosovo, porte cette signature réservée à ses œuvres «turques».
2. Waterloo Press, Hove (Brighton, Grande-Bretagne), 1998 (mais daté «Paris 1988»).

Comment la découverte d'un paysage peut déclencher la mémoire et donner envie de terminer un roman

Entretien Jean-Luc Terradillos Photo Mytilus

# Le temps de l'écriture est un exil

**A**li Erfan est né à Ispahan en 1946. Exilé politique, cet écrivain vit en France depuis 1981. Ses romans sont traduits en français et publiés par les éditions de l'Aube. En 1992, Ali Erfan était invité en résidence à Niort par l'Office du livre en Poitou-Charentes, la ville et la bibliothèque municipale. Nous l'avions rencontré à cette époque («Exil chez les modernes», *L'Actualité* n°18). Pour suite de la conversation, neuf ans après.

*L'Actualité.* – Pourquoi avez-vous été attiré par Niort?

**Ali Erfan.** – Avant de venir à Niort, j'avais observé sur une carte qu'une rivière traverse cette ville et finit dans un marais. Cela me faisait penser à Ispahan. Dans ma ville natale coule le Zâyandé-Roud, la «rivière qui accouche», et qui se va se jeter dans les marécages de Gavkhoni.

J'essayais alors de trouver un peu de tranquillité pour terminer un roman situé à Ispahan il y a un siècle, une période de sécheresse et de grande famine. Dans ma jeunesse, j'ai souvent suivi cette rivière de la source aux marécages. Je raconte une histoire d'amour dans ce roman, mais le personnage principal c'est la rivière, comme métaphore de la vie. Etant par nature très mélancolique, j'avais du mal à écrire cette histoire jonchée de cadavres, à concilier la vie de la jeunesse et l'écriture sur les morts. A chaque fois que

j'essayais d'écrire, je vivais tellement dans le roman que ma vie se détruisait, et je ne savais pas comment terminer. J'avais donc abandonné. Pierre Loti est venu à Ispahan à cette époque et ne l'a pas aimée (*Vers Ispahan*), ce

que je comprends. La résidence à Niort m'offrait donc la possibilité de me replonger dans cette histoire sans gêner mes proches.

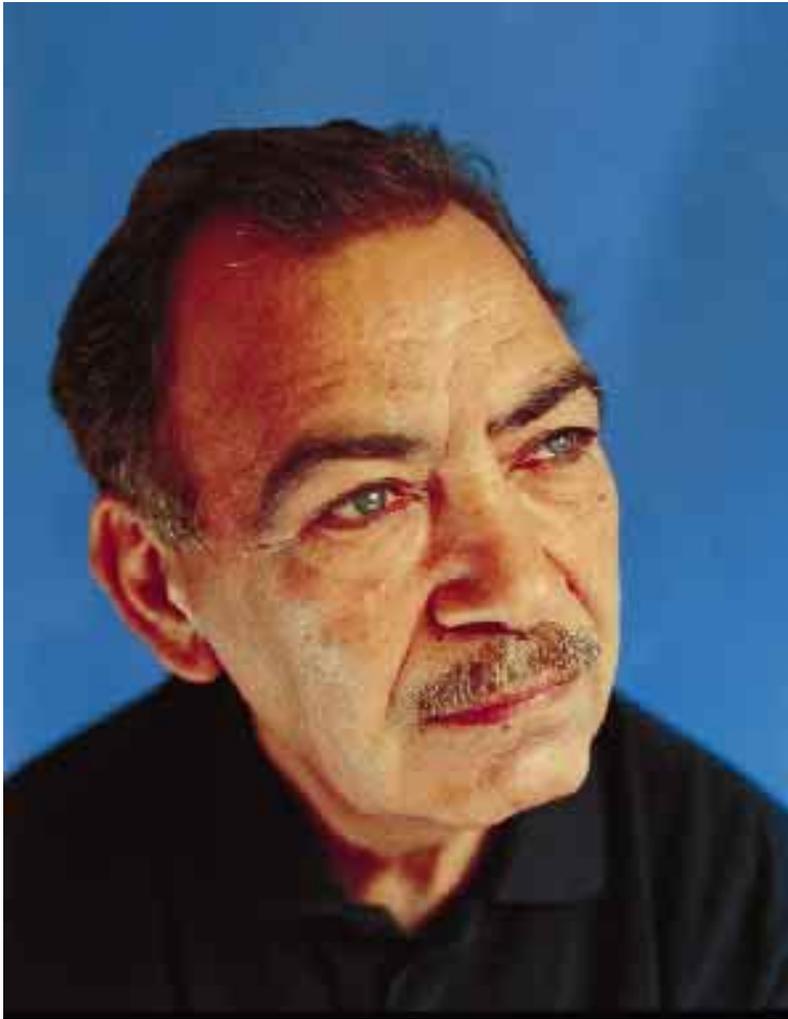
Un jour, je vais visiter le Marais poitevin en barque. Le guide me dit : «Savez-vous qu'on peut approcher un briquet de l'eau et qu'alors l'eau devient le feu ?» Je ne le croyais pas. «Revenez à 8 h du matin, je vous montrerai.» Une semaine après, je retrouve cet homme dans le marais. Et il fait surgir des flammes de l'eau ! Il m'explique que les végétaux en décomposition produisent un gaz inflammable. Du coup, je me suis souvenu qu'un homme très âgé d'Ispahan m'avait raconté qu'on avait vu une fois le marais brûler. Je venais de trouver le décor exceptionnel pour faire mourir mon personnage. Je suis resté deux jours dans un hôtel du marais et j'ai écrit quinze pages. Ainsi le Marais poitevin m'a permis, par la voie de l'abstraction, de retrouver celui de Gavkhoni.

*Pouvez-vous aussi faire abstraction du temps ?*

Non. Je vis toujours d'autres temps, pas le présent. Quand j'étais à Niort, je vivais le temps d'Ispahan. Au moment où je vous parle, je vis le temps de Niort. Autrement dit, je vis le temps de l'écriture, le temps de la mémoire.

Voici pourquoi la question du temps est si importante pour moi. Au début, je regardais ma carte de séjour sur laquelle il est inscrit «réfugié politique». Je croyais que j'étais exilé parce que j'étais loin de l'Iran. Je vivais avec mes souvenirs et un hypothétique futur, le retour dans mon pays. Peu à peu et surtout grâce à Joyce, j'ai compris que le critère pour définir l'exil ce n'est pas être loin d'un lieu mais loin d'un temps. Ce n'est pas Ispahan qui me manque, c'est mon enfance. Ce n'est pas l'Iran qui me manque, c'est ma jeunesse.

■ Ali Erfan a publié récemment aux éditions de l'Aube : *Les Damnées du paradis*, 1996, *La 602<sup>e</sup> nuit*, 2000, et, en poche, *Le Dernier poète du monde*, 2000



Je cherche le temps de mon enfance et de ma jeunesse. J'ai aussi compris que lorsqu'on parle d'un temps, on vit ce temps.

#### Et quand vous écrivez ?

L'expérience vécue devient l'expérience de la narration. C'est l'extase de l'écriture, c'est-à-dire l'intemporalité. Quand on écrit, on vit ailleurs, dans un irréal qui n'a pas de temps. Pour moi, le temps est la question principale de la littérature. J'ai appris cela dans l'exil. Si j'étais resté en Iran, j'aurais été un exilé de l'intérieur.

Je me souviens d'une conversation avec Georges-L. Godeau dans sa maison du Marais Poitevin. Il me disait : «Vous ne croyez pas que grâce à l'exil on peut mieux comprendre l'autre et oublier la frontière ?» Je sais maintenant que la littérature est un exil volontaire. Quand je suis dans le temps de l'écriture, je suis en exil. ■

#### LE CHOIX D'ALI ERFAN

**La Mémoire, l'histoire, l'oubli**, Paul Ricoeur, Seuil, 2000

**Soleil Noir**, Julia Kristeva, Folio Gallimard, 1987

**La Chouette aveugle**, Sadegh Hedayat, José Corti, 1953

## «Nul n'aurait pu dire si la flamme était mouillée ou l'eau incandescente»

Comment croire cela ? En pleine nuit lunaire la barque avançait sur le marécage. Je voyais la silhouette de Toubib plonger sa perche dans les eaux du marais, puis, s'y appuyant de tout son poids, l'enfoncer dans le limon et repousser la barque plus avant. Le marais maugréait, ou peut-être gloussait-il. Sa voix crevait à la surface avec un glou-glou profond. Toubib se penchait pour approcher la torche de ces bulles, le marais offrait sa gueule, il avalait la torche. Et je vis, de loin en loin, la flamme chaude de ces eaux bondir dans le bleu glacé de la lune ; et je fus certain qu'il ne s'agissait plus d'une fable ; le marais était le corps de Ghaffar ; et il brûlait, il subissait le supplice des bougies ; et l'ombre des berges mouvantes se mariait à l'eau triste et grise des marécages ; et sur la tête du serpent argenté affluait une brume d'un bleu tendre vaporeux ; au-delà, la flamme écarlate dansait.

Le corps de l'eau se consumait, elle en devenait folle ; car l'eau était un vin vieux où fermentaient les feuilles mortes, avec le cadavre de Ghaffar ; elle était un miroir au reflet enflammé où dansait le visage de Banou ; et nul n'aurait pu dire si la flamme était mouillée ou l'eau incandescente.

La nuit non plus, dans ce tableau, ne restait pas inerte. Elle était serrée au cœur de chaque particule ; et elle enserrait dans son cœur chaque fragment du monde. Elle enténébrait la surface des eaux ; elle rehaussait l'éclat du feu. La nuit, voile de la beauté, rideau posé sur la mort, était animée d'une douce brise ; elle mélangeait dans sa danse nuptiale la crête des flammes avec les vapeurs en suspension et les fumées charbonneuses du marais embrasé. Comment croire cela ?

La nature rêve à la perfection de nos songes de fusion. L'eau s'est unie avec le vent avec la terre et le feu ; et leur vivante étreinte offre tangible la vérité de la mort ; sa beauté éternelle ; et l'amour enfin possible. Ainsi se trouve pétri un monde que ne séparent pas les sexes, un monde où masculin et féminin disparaissent en se fondant l'un dans l'autre.

Ali Erfan, *Le dit de l'amour*, extrait d'un roman à paraître.



*Les pierres de Venise*

# Charcot, gentleman des pôles

Par Isabelle Autissier Photo Marc Deneoyer



Ilulissat,  
Groenland,  
1994.

Page de gauche :  
sculpture de Guillaume  
Bruère.

C'est peut-être un  
conte défait que  
Guillaume Bruère  
commence à écrire  
avec ses premières  
recherches artistiques.  
Petit Poucet et Petit  
Prince se retrouvent  
sur la planète,  
complètement paumés.  
Ce monde désorienté  
transparaît dans ses  
recompositions  
géopolitiques (collages  
de cartes routières),  
dans son «drapeau du  
monde» (réalisé avec le  
soutien de l'Ecole  
régionale des projets)  
qui enchaîne et fond  
les drapeaux de tous  
pays. Dans quelles  
directions avancer ?  
Les livres peut-être. D. T.

Chacun, sans doute, a sa madeleine de Proust, mais plus encore, chacun de nous a ses héros, ou, pour être moins emphatique, ses rencontres secrètes, avec des personnages qui deviendront des phares intimes, distillant la lumière de leur modèle quand tout semble confus autour de nous. Ils sont le fruit d'une lecture de hasard, d'un voyage, d'un soir de discussion enfumé et, tout à coup, un être prend forme, qui nous parle à travers le temps, avec ses hauts faits, ses doutes ou ses héroïsmes. De ce quinquet qui s'allume on fait un feu de joie, alimenté d'autres lectures et de recherches. J'ai récemment, ainsi, fait de Jean Baptiste Charcot un personnage familier. Non pas le grand Charcot, défricheur de la psychiatrie, mais son fils, l'explorateur polaire. Qu'y a-t-il de remarquable chez ce Charcot là ? Qu'est ce qui donne furieusement envie de l'avoir pour grand père ?

Voilà un jeune homme de bonne famille, jet-set un peu bohème et infiniment cultivée de cette fin XIX<sup>e</sup>, voué à la médecine par tradition familiale, qui saura remettre en cause ce douillet cocon, pour partir, avec une touchante obstination, à la recherche de son destin de marin. Cette patiente fidélité à un rêve d'adolescent, Charcot va la construire pas à pas, avec une immense conviction, mais aussi, ce qui est plus rare, avec un respect constant des gens et des lieux qui construiront son aventure.

Médecin par fidélité aux souhaits de son père, il investit vite tous ses moyens dans des voiliers de plaisance, première marche vers son éden. Peu doué, pour la régates, il découvre la grande croisière et surtout l'éblouissement des glaces, des mers froides austères et grandioses, du côté

des Féroé et de l'Islande. Le maître mot de Charcot sera toujours «faire œuvre utile», aussi, déjà, il ne conçoit pas de s'adonner à la plaisance sans également observer, cartographier et rendre des comptes scientifiques de ses voyages. De moins en moins médecin, de plus en plus marin, il lui faudra quand même une énergie peu commune pour décider de monter, quasiment à ses frais, une expédition polaire, à une époque où c'est le cadet des soucis de la France de relancer l'intérêt pour des régions inconnues et inhospitalières.

Son premier hivernage, en péninsule Antarctique, avec le Français, sera déjà un chef-d'œuvre, non seulement par la qualité des observations scientifiques, mais, peut être plus encore, par la camaraderie chaleureuse qu'il saura y installer. A l'heure où toutes les grandes nations polaires ne cherchent qu'à planter le drapeau, revendiquer des territoires, faire œuvre de héros, même au prix de sacrifices de vies, Charcot aura une démarche presque inverse. Humaniste fervent, plus soucieux de ce qu'il ramène à la communauté scientifique qu'à sa gloire personnelle, il délaissera la course au pôle qui pourtant bat son plein, pour cartographier les terres nouvelles au sud ouest de la péninsule et multiplier les mesures et observations scientifiques, alors même que son bateau se débat d'avaries en avaries. Le Charcot de cet époque est une sorte de concentré de ce que sera toute sa vie. On y trouve l'illumination de la beauté polaire, parfois proche du mysticisme ; l'immense respect de cette nature que beaucoup d'autre ne cherchent qu'à conquérir et qu'il ne songe qu'à admirer ; la tendresse qu'il porte à chacun dans son équipage avec le souci de mettre en avant la fraternité ; son sens de l'honneur et du travail bien fait ; son goût à former et encourager les jeunes talents ; l'humour hérité des ambiances familiales. Charcot, malgré un patriotisme aujourd'hui un peu passé de mode, se pose ainsi en dernier héritier des voyages de Lumières, en «honnête homme», comme son siècle de guerres mondiales n'en produira plus guère.

Jusqu'à sa mort, aussi romantique qu'emblématique, lorsque le dernier voyage du *Pourquoi pas ?* finira en naufrage dans la nuit d'une tempête islandaise et que le commandant, dernier à la passerelle, libérera sa mouette apprivoisée Rita, pour qu'elle échappe à la mort. Du seul survivant de ce naufrage, le matelot Gonidec, nous vient cette dernière réplique, d'un Charcot atterré, contemplant son équipage : «Ah ! mes pauvres enfants !»

Jean Baptiste Charcot, qui eut pourtant des funérailles quasi nationales, est aujourd'hui un peu dans l'oubli. Est-ce parce qu'il n'a pas, lui-même, eu le souci de sa gloire ? Cela ne l'en rendrait que plus sympathique et justifierait plus encore le surnom que lui donnèrent affectueusement les Anglais de «Gentleman de pôles». C'est ainsi que j'aime voir Charcot briller dans mon esprit, comme le modèle de quelqu'un qui allia passion et raison et toujours à l'écoute du monde. ■

La vie littéraire en Poitou, Angoumois,  
Aunis et Saintonge était très active  
et de grande qualité entre 1550 et 1620

Par Jean Brunel

Photos Olivier Neullé - Médiathèque de Poitiers

# Renaissance *littéraire dans l'Ouest*



**B**ien des habitants du Poitou-Charentes actuel ne soupçonnent sans doute pas que leur région a connu à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle et au début du XVII<sup>e</sup> une grande activité littéraire et notre vœu serait d'éveiller leur curiosité à cet égard.

## L'«ÂGE D'OR» DE LA POÉSIE À POITIERS

Alors que le dernier des Grands Rhétoriciens Jean Bouchet achevait sa carrière à Poitiers, le Loudunais Salmon Macrin (1504-1557), le plus grand poète latin de la France d'alors, traçait la voie des idées nouvelles, bientôt exprimées par Du Bellay dans la *Deffence & Illustration de la Langue Française* (1549) ; dès la publication de celle-ci on constate le retentissement de ces idées dans le milieu universitaire de Poitiers, encouragé par les séjours de Du Bellay (1545-1547), de Jacques Peletier du Mans (1549-1552) et de Baïf (1553-1554). C'est ainsi que l'Angoumois François de Némond défend son projet de traduire le droit romain en français dans deux *Oraisons* publiées en 1555 chez les Marnefz et Bouchets, actifs imprimeurs de Poitiers ; deux ans plus tard, un projet analogue s'exprime dans les *Reigles de droict*, de Roland Bétholaud. A la suite de cet ouvrage se trouve imprimée la *Satire* de Roger Maisonnier (avocat à Poitiers), qui est la première œuvre française portant ce titre et conçue sur le modèle d'Horace ; malgré la maladresse de sa composition, elle présente quelques détails pittoresques et témoigne d'un sympathique enthousiasme pour l'entreprise de Bétholaud.

D'autres productions traduisent la volonté de renouveler la littérature française en imitant les Anciens ; la plus remarquable est la *Médée*, tragédie de Jean Bastier de La Péruse (1529-1554), que Ronsard célébra comme le second poète tragique français. Le genre de l'Églogue était représenté par les *Foresteries*, publiées en 1555 par Jean Vauquelin de La Fresnaye et le *Tombeau de Brunette*, auquel travaillait Scévole de Sainte-Marthe.

## SCÉVOLE DE SAINTE-MARTHE

Celui-ci, né à Loudun en 1536, était alors à la tête d'un groupe de poètes, presque tous étudiants en droit comme lui, parmi lesquels Vauquelin, Bétholaud, Maisonnier, Charles Toutain ; c'est lui qui, en collaboration avec Jean Boiceau de la Borderie (auteur du *Menologue de Robin*, poème en dialecte poitevin publié en 1555 et intégré en 1572 dans la *Gente Poitevin'rie*) publia la *Médée* et les *Diverses poésies* de La Péruse. Au cours de sa longue existence (il mourra en 1623 après avoir été deux fois maire de Poitiers) il publia à partir de 1569 des recueils de vers français et latins, plusieurs fois réédités et augmentés, où figureront notamment des odes, des élégies, des sonnets, des épigrammes, ainsi que les *Métamorphoses chrestiennes* et la *Pædotrophia* (traité de puériculture en vers latins qui fit l'admiration de Ronsard et fut souvent réimprimée) ; de 1598 à 1616 se succéderont quatre éditions des *Elogia*, qui célèbrent les Français illustres des deux derniers siècles.

### TROIS GENTILSHOMMES POÈTES

Trois écrivains difficiles à classer méritent qu'on ne les oublie pas : Jacques du Fouilloux, gentilhomme de la Gâtine (1521-1580), a composé (en prose) la *Venerie* (1561), un des plus beaux traités consacrés à la chasse, très souvent réimprimé dans toute l'Europe ; il est toujours accompagné d'un poème intitulé l'*Adolescence*, qui évoque avec fraîcheur et pittoresque les amours du narrateur avec les bergères de son pays natal ; Christophe Deffrans a publié *Les Histoires des poètes, comprises au grand Olympe, en ensuyvant la Metamorphose d'Ovide* (Niort, Thomas Portau, 1595) ; François Le Poulchre de la Motte-Messemé, d'une famille loudunaise (1541-vers 1596) est l'auteur d'une chronique rimée des événements contemporains de la vie de l'auteur, intitulée *Les sept livres des honnestes loisirs...*, où les guerres de religion tiennent une place importante.

### LES DAMES DES ROCHES

C'est vers 1570 que commence la célébrité (qui s'étendit à toute l'Europe littéraire du XVI<sup>e</sup> siècle) de Madeleine Neveu, dame des Roches, née vers 1520, et de sa fille Catherine Fradonnet, née en 1542.

Chez elles se retrouvaient poètes et savants, en particulier leur cousin Scévole de Sainte-Marthe, l'humaniste Joseph-Juste Scaliger, le médecin François de Saint-Vertunien ; après la publication en 1578 des *Œuvres de Mes-dames des Roches de Poitiers mere et fille*, leur «salon» réunira à l'automne 1579, la délégation de Parlementaires parisiens venue à Poitiers tenir une session des Grands Jours ; on y vit alors plusieurs hommes célèbres, dont surtout l'avocat Étienne Pasquier. Lors de sa première visite aux deux dames celui-ci aperçut une puce sur le sein de Catherine ; à la suite des plaisanteries qui furent échangées, la jeune femme et Pasquier composèrent chacun de son côté un poème sur ce sujet ; l'émulation en fit naître beaucoup d'autres, et *La Puce de Madame des Roches* regroupe les pièces de vers – françaises, latines et grecques, toutes pleines d'esprit et d'érudition – composées à cette occasion. Les deux femmes, qui n'avaient jamais voulu se séparer, moururent le même jour, en 1587. Leurs premières *Œuvres*, leurs *Secondes Œuvres* de 1583 et leurs *Missives* (1586) ont été récemment rééditées<sup>1</sup>.

### LE THÉÂTRE

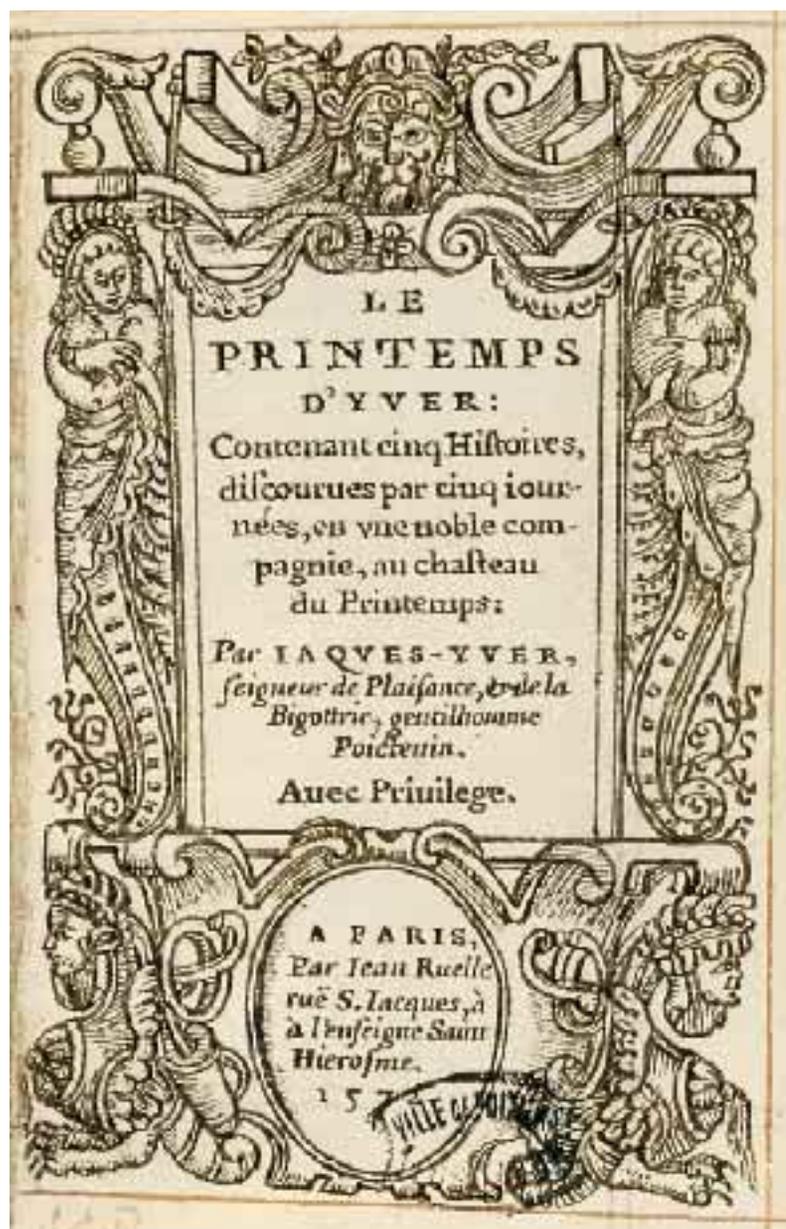
Après la *Médée* de La Péruse, le théâtre est bien vivant dans la région : Catherine des Roches écrit la *Tragi-comédie de Tobie* ; en 1572 est représentée en l'église de Montierneuf une autre tragi-comédie intitulée *Job*, de Scévole de Sainte-Marthe et Charles Tiraqueau, et Catherine de Parthenay fait jouer sa tragédie *Holopherne* à La Rochelle pendant le siège

de 1574. Le duc de Montpensier assiste le 10 septembre 1599 dans le château de Mirebeau à la représentation d'*Amour vaincu. Tragedie*, dont l'auteur est Jacques de la Fons.

Un peu plus tard (en 1614) sont imprimées à Poitiers les *Tragedies et autres œuvres poétiques* de Jean Prevost, du Dorat (1580-1622). Nourries de souvenirs antiques, ces tragédies (*Hercule, Clotilde, Edipe, Turne*) sont caractérisées par le goût de la rhétorique et du pathétique, par le sens dramatique et aussi par un grand souci d'analyse psychologique et de vraisemblance.

### LES GENRES NARRATIFS

Deux des œuvres narratives les plus importantes de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle sont nées en Poitou : les *Serées* de Guillaume Bouchet (1584) sont un recueil de conversations de veillées nourries d'innombrables reminiscences littéraires et font revivre la petite bourgeoisie de Poitiers ; *Le Printemps d'Yver*, publié en 1572 après la mort de l'auteur, le Niortais Jacques





Poitiers constitue «un véritable trésor pour tout seiziémiste», écrit Trevor Peach dans son *Catalogue descriptif des éditions françaises, néo-latines et autres 1501-1600 de la bibliothèque municipale de Poitiers* (Slatkine, 2000). En effet, cet établissement conserve plus de 1 650 ouvrages du XVI<sup>e</sup> siècle, dont 850 rédigés en français et 200 imprimés à Poitiers, tandis que la bibliothèque universitaire en compte environ 2 000.

Yver, est un ensemble de récits romanesques reliés par les réflexions des narrateurs, cinq gentilshommes poitevins ; il est considéré comme un précurseur du roman sentimental.

### MANIÉRISME ET BAROQUE

Au début du XVII<sup>e</sup> siècle plusieurs poètes représentent dans nos provinces l'esthétique à laquelle on donne aujourd'hui les noms de Baroque et/ou de Maniérisme. Le plus illustre est Agrippa d'Aubigné (1552-1630), un des écrivains majeurs de cette époque. Il appartient pleinement à notre région, puisqu'il est né près de Pons et qu'avant de s'exiler à Genève il a vécu longtemps à Maillezais dont Henri IV le fit gouverneur en 1588 mais aussi à Surimeau et à Mursay près de Niort. *Les Tragiques*, poème à la fois épique, satirique et prophétique furent imprimés clandestinement à Maillé en 1616. L'année suivante virent le jour *Les Aventures du Baron de Faneste* où s'opposent plaisamment le fanfaron gascon Faneste et le sage poitevin Enay et où se lisent de savoureux dialogues en dialecte local. *L'Histoire Universelle* (qui est en fait une histoire des guerres de religion) commença également à paraître «au désert» en 1618. À d'Aubigné on peut associer son ami Jacques de Constans (vers 1547-1621), gouverneur de Marans, constructeur du château de Chaillé près de Melle, et qui a composé vers 1568 un recueil intitulé *Les constantes Amours*, où se révélaient pour la première fois certains des éléments du Baroque français : solitude, nature éfrayante, cruauté, images sanglantes.

André Mage de Fiefmelin (vers 1558 - après 1603), a passé presque toute sa vie dans l'île d'Oléron, où il était officier de justice. Ses œuvres ont paru à Poitiers en 1601, sous forme d'un volume divisé en deux parties : *La Polymnie ou diverse Poësie divisée es jeux et messages* ; *L'image d'un Mage ou le Spirituel d'André Mage*. L'ensemble (plus de cinquante-cinq mille vers) est très varié : odes imitées d'Horace, méditations chrétiennes, épigrammes, une satire dirigée contre les habitants de l'île d'Oléron, une tragédie (Jephté), une tragi-comédie (*Aymée*). C'est une œuvre profondément personnelle, reflétant les paysages de Saintonge et d'Aunis ou le travail des sauniers, et s'achevant par de profondes méditations sur la vie et la mort.

René Bouchet d'Ambillou (1560-1612), neveu de Sainte-Marthe, poète gracieux et léger, non sans recherches de style, publiée en 1609 *Sidere Pastorelle ... plus les Amours de Sidere, Pasithée et autres poésies*. Son contemporain Jean Déplanche est né à Nouaillé et mort à Poitiers où il était sous-chantre de Sainte-Radegonde. Ses *Œuvres poétiques* qui ont paru après sa mort en 1612 comportent un grand nombre de vers amoureux, où le pétrarquisme est tempéré par la précision des détails personnels, un cadre authentique (celui de la campagne poitevine), et un ton de sincérité dans la peinture de la passion. Ses *Œuvres chrestiennes et pieuses* se caractérisent par un style dense, nourri d'images concrètes. Cette œuvre doit son charme à la personnalité «saturnienne» de son auteur et aux marques de bilité. Son neveu Joachim Bernier de la Brousse, né à Nouaillé vers 1580, fut avocat à Poitiers, puis à Paris. Ses *Euvres poétiques*, publiées en 1618, sont d'un disciple de Ronsard par une inspiration souvent néo-pétrarquiste et de nombreuses allusions mythologiques ; mais la place des songes, le goût de l'obscurité ou de la semi-clarté évoquées avec mélancolie, les thèmes des métamorphoses et de l'inconstance, que Bernier traite avec bonheur et non sans ironie, font de lui un des meilleurs représentants de la sensibilité baroque. Ajoutons-y l'apothicaire Paul Contant (mort en 1629) qui dédie en 1609 à Sully *Le Jardin et cabinet poétique*, décrivant en vers cinquante et un végétaux et cinquante-huit animaux.

Ainsi donc, à une époque où la vie intellectuelle ne s'est pas encore totalement concentrée à Paris, presque tous les aspects de la littérature française des années 1550-1620 se trouvent représentés dans nos provinces, malgré les guerres dont elles furent alors le théâtre. Il n'est pas sans intérêt de savoir que quelques-unes des œuvres majeures de cette période sont nées en Angoumois, en Saintonge et en Poitou. ■

1. Par Anne Larsen. Genève, Droz, 1993, 1998, 1999.

Vivement critiquée dès avant sa mort en 1654, reléguée dans l'ombre des «vieilles générations» à la faveur de l'affirmation de la doctrine classique dès avant la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, la figure de Guez de Balzac a connu depuis quelques décennies une très radicale réévaluation. Balzac (Jean-Louis Guez de) a été perçu très tôt en France et à l'étranger comme un personnage particulier et capital de la république des Lettres. Au reste, c'est de son vivant même que s'est constitué le personnage au delà de la personne, un personnage sinon inventé du moins délibérément et consciemment réécrit : une figure d'écrivain, celle d'un homme vivant en retrait, une figure de pseudo-sage volontiers entretenue, gage d'un pouvoir à distance, qui fut très réel. Car Guez de Balzac, l'«ermite de la Charente», c'est d'abord cet homme de lettres né en Angoulême en 1597, dans une famille noble, promis, après des études à Poitiers et à Paris auprès des Jésuites, à un bel avenir dans l'orbite d'un grand seigneur puis à la Cour, et qui voit cet avenir d'emblée compromis pour avoir pris le parti de Marie de Médicis, la reine mère, à un moment où Louis XIII affirmait son pouvoir. Dès lors, après un séjour littérairement décisif en Italie, il ne tarde pas, dès le milieu des années 1620, à s'auto-constituer en exilé de l'intérieur, cherchant à revenir en grâce auprès de Richelieu en publiant *Le Prince* en 1631 (mais le texte, émanant d'un homme qui fréquenta les libertins et fut l'ami de Théophile de Viau, déplut ; il est, au vrai, trop ambigu pour ne pas poser problème), sachant surtout s'acquérir quelques fidélités parisiennes essentielles qui vont faire de l'ermite un centre décalé de la vie littéraire. De fait, ses échanges épistolaires avec des hommes d'importance, la publication de ses premières *Lettres* en 1624 (recueils en 1636, 1637, 1647) qui lui valent un succès important, vont sceller son statut d'«autorité» : exemple unique en son temps, premier modèle moderne au moment où se constituent de nouvelles autorités en matière littéraire et de nouvelles formes d'autorité. Car s'il est l'héritier d'un certain humanisme érudit, Balzac se veut «moderne». Il sera de bien des querelles, fut-ce à distance, y compris de la fameuse querelle du *Cid* – le *Cid* dont il prendra tôt le parti, à contre-courant de la toute jeune Académie. Il ne cessera de prononcer jugement sur la littérature

## GUEZ DE BALZAC un «ermite», le style, la civilité mondaine

Par Dominique Moncond'huy

contemporaine, constituant une pièce essentielle dans l'élaboration du modèle du Romain tel qu'on le repense dans les années 1630, tel qu'un Corneille contribuera à le fixer avec *Horace* ou *Cinna*. Au cœur des débats et des avancées de l'époque, Balzac est libre, parle de loin et se construit une influence de premier plan.

**L'AFFIRMATION DU «MOI»**  
Revendiquant le modèle de Montaigne, il affirme le droit de s'ériger en objet premier de son propre discours, plaidant ainsi pour l'affirmation du «moi» – ce qui ne signifie pas que sa préoccupation première soit de construire le modèle d'un retrait absolu du monde. Bien au contraire, il ne cesse d'œuvrer à l'élaboration d'un nouveau modèle littéraire, linguistique et social, concourant à fixer ou pour le moins à préparer cet idéal d'urbanité qui deviendra bientôt l'«honnête homme». Balzac, c'est d'abord une exigence de style, la volonté d'affirmer sinon d'imposer une conception particulière de la langue et du style, dans la prose notamment. Il sait transposer en français l'héritage de l'éloquence latine, l'«atticisme» de la Rome de la République (cet art consommé de l'allusion, ce souci de brièveté qui font la force de la langue), et l'héritage d'une rhétorique repensée – ses hyperboles sont célèbres, et vite tournées en ridicule. Il est de ceux qui, dès 1627, cherchent à théoriser l'imitation des

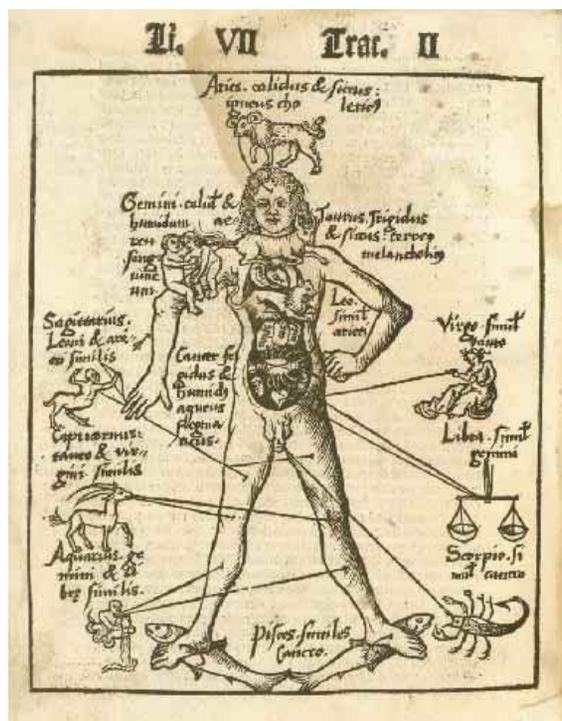
Anciens, pour en faire le ferment d'une langue, d'une culture et d'une sociabilité modernes. Car ce qui prévaut peut-être surtout, et qui dépasse le domaine littéraire *stricto sensu*, c'est son goût de l'«urbanité», de la raillerie spirituelle, tout ce par quoi il entend, selon une expression fameuse, «civiliser la doctrine» : savoir parler aux mondains pour leur transmettre et leur rendre accessible un humanisme savant revisité. Il est porté par un souci de l'efficacité du discours, qui évite et la laconisme excessif et la période de trop d'ampleur : un discours à la portée de tous, une langue à partager, un style à faire admirer par l'Europe entière, fait de force et de clarté. Là sont sans doute ses maîtres mots. On les retrouve dans cette formule fameuse, à propos des grands hommes de l'Antiquité : «Leurs paroles étaient des actions, mais des actions animées de force et de courage.» La théorie du théâtre qui achève de s'élaborer vers 1640 porte les traces d'une telle conception, tout comme le climat intellectuel de ces années Richelieu. Le ministre l'aura toujours tenu à distance, jouant plutôt de relations plus étroites avec des «intermédiaires» comme Chapelain ; mais le grand dessein pensé par le pouvoir dans ces années 1630, qui associe esthétique, éthique et idéologie, a su s'appuyer sur cette forte personnalité, qu'on présente souvent comme un indispensable relais entre un héritage humaniste déjà retravaillé par Malherbe et la génération de Boileau. ■



**Portrait de Guez de Balzac, in Les œuvres diverses du sieur Balzac, Paris, 1644. Médiathèque de Poitiers.**

**BIBLIOGRAPHIE**  
*Entretiens* (1657), éd. B. Beugnot, Didier, 1972  
*Epistolæ selectæ*, éd. et trad. J. Jehasse et B. Yon, Publ. de l'Université de Saint-Étienne, 1990  
*Œuvres diverses* (1644), éd. R. Zuber, Champion, 1995  
*Le Prince* (1631-1634), La Table ronde, «La Petite Vermillon», 1996  
«Critiques et création littéraire chez Balzac», *XVII<sup>e</sup> siècle*, 1990, n° 168  
«Fortunes de Guez de Balzac», *Littératures classiques*, 1998, n° 33

# Les grands jours de Rabelais en Poitou



**LES SCIENCES AU TEMPS DE RABELAIS**  
 Autour de ce colloque, l'Espace Mendès France présente une exposition, conçue par l'unité de recherche Adoni, qui dresse un inventaire de la culture scientifique acquise par Rabelais au cours de sa formation en Touraine, en Anjou et en Poitou. L'iconographie provient d'ouvrages originaux du XVI<sup>e</sup> siècle de la médiathèque François-Mitterrand et la bibliothèque universitaire de Poitiers. Du 16 juillet au 14 octobre 2001.

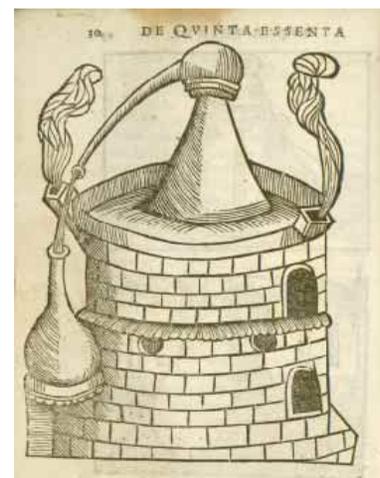
## LA LICORNE

La faculté des lettres et langues de l'Université de Poitiers, avec la Maison des sciences de l'homme et de la société, publie une excellente revue de recherche, dirigée par Dominique Moncond'huy. Publications récentes : *La Dimension mythologique de la littérature contemporaine*, *Les Camps et la Littérature, une littérature du XX<sup>e</sup> siècle*, *Dante et ses lecteurs*. Ouvrages à paraître sur Lautréamont, le cinéma espagnol contemporain et Julio Cortazar. 95, av. du Recteur Pineau, 86022 Poitiers cedex. Tél. 05 49 45 32 10

Rabelais a truffé ses livres de références sur le pays de son enfance et de sa jeunesse. Il est né en 1494 (ou 1483) entre Chinon et Loudun, à La Devinière, et vécut jusqu'en 1526 ou 1527 en Poitou. Pendant ses années de formation, il fréquentait le milieu intellectuel poitevin constitué principalement de juristes et d'ecclésiastiques éclairés, comme Geoffroy d'Estissac, évêque de Maillezais qui fut son protecteur. La fine fleur poitevine comptait alors des personnalités de premier plan comme André Tiraqueau et Jean Bouchet, l'un des fondateurs de l'historiographie moderne. Depuis peu, l'authenticité du *Cinquième Livre* est démontrée. Etant donné que ce livre regorge de faits et lieux situés entre Saumur et La Rochelle, les études sur le versant «poitevin» de Rabelais ont été relancées. C'est l'objet du colloque international organisé à la Maison des sciences de l'homme de la société de l'Université de Poitiers (29 août-2 septembre, avec le label Com'science) par le professeur Marie-Luce Demonet et le laboratoire d'analyse de documents. «Nous rassemblons des chercheurs pour faire le point sur la question de la référence, dit-elle, c'est-à-dire : quel est le travail d'un écrivain dans son rapport aux lieux, aux gens, et ce qu'il en advient dans le texte. Nous traiterons aussi de la vie intellectuelle en Poitou, de la fin du XV<sup>e</sup> siècle à 1564 (date de l'édition com-

plète du *Cinquième Livre*) et nous consacrerons une journée et demie à Jean Bouchet.»

Quand Rabelais publie *Pantagruel*, à Lyon en 1532, il ne vit plus dans le Poitou depuis longtemps. Il a certainement commencé à écrire alors qu'il avait déjà quitté cette région, pourtant si souvent citée. Une explication positiviste consisterait à affirmer qu'un écrivain est toujours happé par ses jeunes années. Néanmoins, le «matériau poitevin» de Rabelais, s'il est effectivement fondateur, incite à chercher au-delà, notamment parce que le contexte géographique et historique du Poitou offre une grande richesse. Citons seulement la légende de Mélusine qui, dans le cœur de Rabelais, pèse autant que les mythes grecs.



«Avec Rabelais, la littérature prend son autonomie par rapport à l'histoire, souligne Marie-Luce Demonet. Le lectorat de cette époque commence à prendre conscience du plaisir de la fiction pure, tandis que les textes des historiens sont de plus en plus rigoureux, débarrassés de la mythologie. Rabelais affirme le pouvoir créateur du langage, d'où cette tension entre le réel et le sens aigu de la fiction.» Il nous place devant une énigme, qui se posera ensuite pour tout texte littéraire : «Comment un écrivain joue avec la réalité et comment le lecteur reçoit ce jeu.» ■



Hugues Pagan, auteur de polars, a quitté Paris il y a quatre ans pour s'installer dans un hameau au sud de Jonzac

Entretien Christophe Pouchol Photos Sébastien Laval

# Caché chez les Gaulois

Chez Gonin n'est pas inscrit sur les cartes. Ce hameau de «sept faux» n'est desservi ni par le train, ni par le bus. Il n'y a que des routes incertaines et cabossées pour l'atteindre. Chez Gonin se trouve près de Jonzac et Saint-Ciers-sur-Champagne. C'est ici qu'habite Hugues Pagan, 54 ans, ex-prof de philo, ex-flic, écrivain et auteur de la série *Police District* (M6). Sa maison ressemble aux autres : basse, solide, paysanne, pierreuse, spacieuse et isolée dans les champs. Voilà quatre ans qu'Hugues Pagan y a posé ses valises, après sept romans noirs ravagés d'un blues aussi lyrique que lancinant.

*Hugues Pagan dans son jardin et la citadelle de Brouage.*



**L'Actualité. – Comment vous êtes-vous installé Chez Gonin ?**  
**Hugues Pagan. –** Par hasard. Je venais d'obtenir mes droits à la retraite, le 16 avril 1996. Nous allions acheter dans la Creuse mais ma femme eut envie d'essayer la Charente-Maritime.



la campagne, le tempo est plus lent, le décor moins familier. La ville, il suffit d'écrire le mot «rue» pour que tout le monde la visualise. La campagne, vous devez décrire les champs, les arbres, les maisons... Faire passer au lecteur l'émotion procurée par un paysage est excessivement difficile. D'autre part, avec mon dernier livre, *Dernière station avant l'autoroute*, j'ai passé une étape. C'était l'aboutissement d'une trilogie, après *Tarif de groupe* et *L'Etage des morts*. Aujourd'hui, je ne veux plus faire de polar narratif comme dans mes précédents bouquins. Je veux resserrer, éviter l'anecdote.

**Vivre ici influe donc sur votre travail ?**

Oui, c'est ici que je bosse. Pas de bavardage et les gens sont sympas. Ils savent ce que je fais et nous sommes sur un pied d'égalité. Ici, c'est le terreau idéal pour écrire. Depuis deux ans, j'ai écrit huit scénarios de 52 minutes. A Paris, ce ne serait pas possible. On est sans cesse capté par des choses sans intérêt. Paris, la télévision, c'est un jeu. Comme *Police District* marche bien, on essaie de m'acheter à longueur de temps ! Ils ne comprennent pas. Je ne suis pas obligé d'écrire, ni de vendre ou de publier, je n'ai pas de calendrier éditorial. Cette agitation parisienne paraît tellement futile vue d'ici. Le TGV me sert de sas lorsque je vais à Paris. Vraiment, pour rien au monde je ne quitterais Chez Gonin. ■

Nous sommes allés voir un moulin près de Baignes. Et nous sommes tombés sur cette maison. On a acheté tout de suite. J'avais surtout envie d'être loin de Paris. La pollution, les embouteillages, le bruit, tous ces gens qui brassent du vent, c'est terrifiant. Je n'en pouvais plus. Avec les Gaulois de Chez Gonin, j'ai trouvé ce que je cherchais.

**Tous vos livres ne parlent que de la ville. Allez-vous maintenant écrire sur la ruralité ?**

Oui. J'ai en tête plusieurs histoires. Pas encore la bonne mais... j'écris un scénario qui serait une suite télévisée aux *Rivières pourpres* de Mathieu Kassovitz et j'aimerais le tourner à Brouage. Cet endroit est tellement magique, avec les murailles, les marais, surtout l'hiver.

**Ne plus raconter la ville change-t-il votre écriture ?**

C'est beaucoup plus difficile. L'urbain permet facilement les digressions. Avec

## LE CHOIX D'HUGUES PAGAN

**Typhon**, *Joseph Conrad*, Folio Gallimard  
**Voyage au bout de nuit**, *L-F Céline*, Folio Gallimard  
**Adieu ma jolie**, *Raymond Chandler*, Folio Gallimard

«Nous ne t'oublierons jamais.» Nous ne t'oublierons jamais !?

Promis ? Oui. Juré ? Oui.

Par Pierre D'Ovidio Photos Hervé Tartarin

# Cher petit martyr

Voilà plus d'un demi-siècle que promesse lui est faite. A lui, Emile M., dont la tombe domine la vallée de la Creuse, Emile M. dont les nom et prénom sont inscrits. Et deux fois inscrits sur cette tombe. Elle se trouve dans une des toutes premières rangées du cimetière. Le cimetière s'adosse à une charmante petite église romane où l'on ne célèbre plus la messe que quelques dimanches par an, comme par mégarde... Les dates en sont précisées sur une feuille punaisée sur une porte de chêne, à gauche de la nef. Pas loin de l'entrée, en tout cas.

L'église du village de Saint-Rémy-sur-Creuse dans le nord de la Vienne, aux confins du Poitou et de la Touraine, ne se laisse pas approcher comme ça ! Elle s'est réfugiée sur le plateau. A l'abri, à l'écart du village qu'elle surplombe. Il faut y monter. La mériter...

Et cela peut se faire à pied, à travers les bois, sur des sentiers, des chemins ombragés, parfois creux et charmants, puis sur une petite route. En toute fin de promenade, l'asphalte. Bien agréable en été, l'expédition. D'autant qu'on peut, si on le souhaite, poursuivre cette marche paisible en longeant les habitations troglodytes par un chemin ménagé à flanc de la façade de tuf-

feau qui domine le village.

Une marche digestive et une distraction dominicale bien appréciées des promeneurs. Pour la plupart des personnes étrangères à la commune, il est de notoriété publique qu'on apprécie mal ce qui est trop proche, donc trop facile.

Le cimetière de Saint-Rémy est joli mais banal : tout de suite à l'entrée, sur la gauche, le carré des enfants aux tombes ornées d'angelots. La guerre ne les a pas épargnés, eux non plus. Une Alberte, née en 1940, n'aura connu d'autre temps. Morte en 44, elle en est même une victime. «Victime de

guerre», est-il précisé, gravé sur la petite dalle calcaire. Maladie ? Privations ? Soins plus qu'imparfaits ? Improbables bombardements ?

Plus loin, un Lucien, mort en 40 pour la France à l'âge de 23 ans. Un 11 juillet. Peu avant la fête nationale mais bien après la demande d'armistice présentée par le Maréchal... Une bizarrerie de l'Histoire.

Plus loin encore, dans une rangée proche toutefois de l'église, on remarque la tombe d'Emile avec sa croix en fer. Très ouvragée.

A la croisée des deux branches, un cœur en fer émaillé vient peut-être nous rappeler que nous ne sommes pas si loin de la Vendée mais, plus sûrement aussi, qu'ici il repose, lui, Emile, le petit martyr.

*«Ici repose / Emile M. / Tué lâchement et injustement / le 16 août 1944 / dans sa 20<sup>e</sup> année.»*

Ce n'est pas tout, il est aussi inscrit dans ce cœur vendéen :

*«Cher petit martyr,  
nous ne t'oublierons jamais.»*

Promesse lui est donc faite. En lettres noires sur fond blanc d'émail. Et, comme si le cœur n'y suffisait pas, comme si l'essentiel ne s'y étalait pas – l'horreur déjà dite –, sur une plaque de marbre noir, posée sur la dalle, sont redites – ou bégayées (?) – les circonstances, réaffirmée l'injustice. La date aussi, terriblement troublante : Août 44 ! La Libération ! Et remontent en mémoire les images d'actualités, vraies ou reconstituées : les femmes tondues dans l'énervement et l'excitation, les exécutions sommaires, en bref, la liquidation du passé...

*«Emile M. / tué lâchement et injustement / le 16 août 1944 / à l'âge de 20 ans / A notre cher fils regretté.»*

La plaque de marbre noir est manifestement postérieure. Un bégaiement, donc. L'indignation reste intacte... mais la promesse n'est plus. Les interrogations affluent: un si jeune homme – vingt ans ! – tué «lâchement et injustement», et en 1944 !

Allons donc ! L'affaire sent le règlement de compte, l'épuration, le solde d'un passé trouble, comme on solde de sales comptes quand on s'est couché dans de



■ Pierre D'Ovidio, né en 1949, vit dans la Vienne depuis 1997.

Livre récent : *Demain c'est dimanche*, Phébus, 2001.



sales draps... l'ombre de la milice descend sur la croix ouvragée, sur le beau boulot artisanal. Et quel courage, ou quel chagrin il aura fallu aux parents ! Faire graver les mots « lâcheté et injustice » en pleine Libération, alors que la morale et le bon droit se retrouvaient après une si longue séparation !

Combien de fois ai-je tourné autour de cette tombe, troublé et perplexe. Et s'il y avait eu méprise ? Dans les temps incertains, les confusions sont multiples. Lâcheté et injustice ? Pourquoi pas ? Elles auraient pu se mettre de la partie, de même que vengeance et honneur, famille et patrie...

Reste que, par temps doux et ensoleillé, la fréquentation du cimetière était des plus plaisantes et que la fin mystérieuse du petit martyr venait parfaire et couronner une promenade réussie à l'usage des estivants de passage.

La clé de cette histoire troublante me fut livrée plus tard. Bien plus tard. Lors d'une incidente de conversation, en l'attente de quelque chose, d'une réparation de voiture, par exemple...

Emile M., d'après mon interlocuteur, était bien un « collabo », un milicien. Une sorte de Lacombe Lucien qui, après avoir dénoncé un réseau de résistants

de l'Indre-et-Loire, sur l'autre rive de la Creuse, de l'autre côté de la ligne de démarcation qui passait à Descartes, avait été attiré dans un guet-apens par des survivants et exécuté dans des bois d'Abilly, ou autre commune proche.

D'après mon interlocuteur, encore jeune garçon à l'époque, sommé d'exprimer des regrets, de demander pardon ou tout autre acte de contrition pour son geste ignoble, Emile M. aurait persisté et reçu, en conséquence et en ces temps difficiles, une balle dans la nuque... Les parents, prévenus par on ne sait qui, ni comment, étaient partis, en pleine nuit, avec une charrette à bras pour chercher le corps de leur fils Emile. Ils avaient donc tiré la charrette sur plus d'une dizaine de kilomètres à l'aller puis au retour, traversant deux fois le pont qui franchit la Creuse entre Buxeuil et Descartes. Les maisons devaient encore être pavoisées aux couleurs de la France et des Alliés. Victoire et Allégresse...

Depuis, il me semble entendre des grincements, le bruit métallique des roues cerclées de fer sur le sol, lorsque je marche sur le pont qui relie Descartes et Buxeuil. Il faut bien avouer que cela ne m'arrive pas très souvent. ■

## Michelle Clément-Mainard ancrée dans le Poitou



1. *La Fourche à loup*, Mazarine, 1985 et Fayard, 1991 ; *La Foire aux mules*, Mazarine, 1986 et Fayard, 1991 ; *Marie-Mai*, Fayard, 2000.
2. *Les Sabots de la liberté*, Payot, 1989 ; *L'Empreinte des sabots*, Fayard, 1991.
3. *La Grande Rivière*, Fayard, 1993 ; *La Rose du fleuve*, 1997.

Michelle Clément-Mainard a pris la plume pour retracer la vie simple mais parfois bien mouvementée de héros du quotidien. Cette institutrice dans une école publique en Vendée a trouvé le temps nécessaire, une fois à la retraite, pour écrire. C'est de retour à Azay-le-Brûlé en Deux-Sèvres, dans la maison de son grand-père, qu'elle a écrit son premier roman. *La Fourche à loup* raconte l'histoire de Marie Therville, son arrière-grand-mère. «Je pensais être l'auteur d'un seul livre lorsque j'ai commencé à écrire les péripéties de Marie Therville que me racontait mon père», dit-elle. Elle en est aujourd'hui à son septième roman. Ses héros sont passionnants parce qu'ils ont vécu des événements exceptionnels. Ainsi les trois personnages clés, Poitevins d'origine, retracent-ils diverses périodes de l'histoire : Marie Therville<sup>1</sup> nous montre la vie dans les campagnes françaises au XIX<sup>e</sup> siècle et nous permet d'appréhender la condition des femmes à cette époque, Jean Lotte<sup>2</sup> nous transporte dans la période napoléonienne notamment la retraite de Russie, quant à Michel Jammoneau<sup>3</sup>, dit Laliberté, il nous entraîne vers le Nouveau Monde et nous fait remonter le Saint-Laurent.

L'auteur se documente énormément sur les périodes qu'elle relate ainsi que sur les lieux qu'elle décrit. Soit cinq voyages au Québec pour connaître le pays à

toutes les saisons, de très nombreuses lectures sur la période napoléonienne ou sur les dragonnades. Elle va jusqu'à rechercher l'année de première utilisation écrite de termes qu'elle emploie ou les menus de Napoléon lors de la campagne de Russie ! Cette scientifique de l'écriture affirme absolument «ne pas vouloir déformer un instant l'histoire pour le besoin d'un roman».

Les descendants de ses personnages, notamment Marguerite Morisson, d'Augé, et Denise Moineau, à Montréal (descendante directe de Michel Jammoneau), toutes les deux généalogistes, l'ont beaucoup aidée à retracer la vie de ses «héros».

Elle a consulté les archives québécoises, celles de Niort, de la maison du Protestantisme ou les cahiers d'écrou de Toulon. Ces derniers livrent la description physique des hommes condamnés aux galères, notamment celle d'Isaac Rougerot, personnage de *La Grande Rivière*, condamné pour avoir prêché au désert.

Michelle Clément-Mainard, grâce à ses romans, a tiré de l'oubli ces ancêtres. Depuis quelques années, leur nom a été donné à des lieux, comme en témoignent l'impasse Marie-Therville à Sainte-Néomaye et la place Michel-Jammoneau à Augé. ■

## Le Monstre de Gaston Chérau

Gaston Chérau est né à Niort en 1872. Il travailla d'abord dans l'administration avant de se consacrer exclusivement à la littérature et au journalisme. Il fut élu membre de l'Académie Goncourt en 1926 et décéda en 1937. *Le Monstre* fut publié une première fois au Mercure de France en 1907, puis chez Stock en 1913 (rééd. Geste éditions). Dans cette longue nouvelle, sur laquelle plane l'ombre de *La Terre* de Zola, Chérau met en relief la vie d'une famille de paysans frustrés soumise à la loi d'un père violeur. Un jour d'orage, dans la

chaleur d'un fenil, la fille y passera à son tour tandis que le père en trépassera et qu'il en naîtra un enfant, que sa mère violera plus tard... par amour ! L'affaire, déjà suffisamment sordide, aurait pu en rester là si la pauvre femme ne s'était trouvée de nouveau enceinte et de son fils cette fois ! Fatalité des premiers coups ou débordement narratif ? On aura compris dans tous les cas que Chérau n'y allait pas de main morte et qu'il poussait jusqu'à la caricature les principes de la tragédie. Finalement la principale curiosité du *Monstre*

réside dans le contraste entre le parler poitevin des paysans et les éléments narratifs et descriptifs du récit écrits dans un français impeccable. Ainsi cette phrase tirée, si l'on peut dire, de l'observation d'une fosse à purin : «L'eau était là ; non pas une belle eau claire à travers laquelle, lorsqu'on est au fond, on doit voir confusément briller les étoiles, mais une eau lourde, épaisse, où, dès la surface, commence la nuit funèbre...»

Raymond Bozier

# L'Edithrice



Le Paréiasaure théromorphe, authentique reptile,  
a donné son nom à des éditions hors norme

Par Boris Lutanie

Photo Alexandra Pouzet

La librairie de l'Escalier ? Une petite échoppe discrète, sise au milieu de la Grand'Rue. Devanture en bois vert bouteille. Des livres, partout des livres... La plupart d'entre eux ont une histoire, une odeur, un visage. Lus et relus, ils s'amoncellent et se chevauchent de telle sorte qu'il vous est impossible de ne pas les frôler. Au fond de cette curieuse librairie d'occasion, une volumineuse imprimante jet d'encre ronronne sans discontinuer. Edith pianote nerveusement sur le clavier du PC sans lâcher du coin de l'œil les feuilles qui s'empilent. Impassible, Patrick continue sa lecture. Des volutes de tabac caressent le papier. Un titre apparaît sur les feuilles qui s'entassent dans le bac de l'imprimante : *La Source et l'origine des cons sauvages* de Jean de la Montagne. Nous y sommes : Edith édite. La révélation onomastique peut paraître un brin *capillotractée* mais après tout... Pour s'en convaincre, il suffit de se reporter aux savantes recherches métalinguistiques de Lafcadio Mortimer (auteur, qui avec Vincent Puente ou encore Christophe Delbrouck ont l'insigne honneur d'être publiés par les éditions Paréiasaure) dans son *Etymanalyse*. Le Paréiasaure (espèce zoologique défiant les lois de l'évolution) propose des textes proches de la pataphysique (*Portraits anarpatagographiques* ; *Ubu et la Manivelle à rien* ; *Tractabus orbis animalis incognitis...*), de savoureux *texticules* (*Les Treize Sonnets du doigt dedans*), des rééditions érotologiques, des fous littéraires et autres raretés bibliographiques. Un seul mot d'ordre éditorial : *pire toujours*. «Quitte à déconner autant déconner franchement», pour le meilleur donc pour le pire. L'édition n'est pas envisagée ici sous un angle de rentabilité. Pas de positionnement marketing. Le catalogue des éditions Paréiasaure comporte un peu plus d'une trentaine de titres : exclusivement des singularités littéraires. Hydropathes, sémiopathes, érotomanes, anarpatagraphe, scientifiques hallucinés... composent la liste des auteurs. Prenez garde à ces maladies textuellement transmissibles et retournez à votre *lie-des-ratures* s'il n'est pas encore trop tard. En guise de précaution prophylactique, l'éditrice a toutefois pris le soin de riveter l'*Etude sur le mot Godemiché* entre deux planches de bois. *Quitte à enconner autant...* Avec les éditions du Paréiasaure les livres sont des objets et les objets sont des livres.

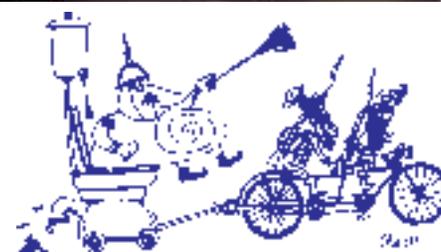
Ainsi, vous pourrez lire, en toute tranquillité, une édition waterproof du *Traité de natation* de Jean-Pierre Brisset, dans votre baignoire. De nouvelles parutions devraient prochainement voir le jour : *Apollon aux lanternes* de Montesquiou ; *Voyages au Pays de la quatrième dimension* de Gaston Pawlowsky et *Des Aberrations du sens génésique* du docteur Paul Moreau. Rien de plus, rien de moins. ■

111, Grand'Rue,  
86000 Poitiers  
Tél/fax : 05 49 41 32 24  
e-mail :  
pareiasaure@wanadoo.fr  
perso.wanadoo.fr/  
pareiasaure



En haut, dessin de Quentin Faucompré illustrant *Aperçu du maître de dictées* de Jean-Pierre Brisset.

Ci-contre, dessin de Hercès dans *Ubu et la Manivelle à rien* de Vincent Puente.



## Aubin-Euronumérique Du livre imprimé au livre électronique

**D**iscours alarmistes et scénarios eschatologiques se succèdent actuellement pour annoncer la fin du livre de papier. Qui oserait encore en douter ? Un étrange préfixe envahit tous les secteurs de notre vie quotidienne : tournez la page et jetez vos livres, le «e-book» est là. Le «tout numérique» inspire bien des craintes mais là où l'informatique réalise le virtuel, l'information virtualise le réel.

De nouveaux supports sont d'ores et déjà en phase de gestation et le livre électronique, tel qu'on le connaît actuellement, semble condamné à l'obsolescence. Le battage médiatique autour du livre électronique et le millénarisme apocalyptique qui l'accompagne masquent les véritables enjeux de ce big bang cybertechnologique.

Mastodonte de l'impression (370 employés et 250 MF de chiffre d'affaires annuel), Aubin a utilisé depuis 1901 toutes les techniques de l'imprimerie. Si l'ère du plomb, des linotypes et de la typographie

est belle et bien révolue, l'usage des rotatives offset demeure indispensable pour les gros tirages. Créé en 1995, le département Euronumérique se spécialise dans le traitement des données numériques et les techniques de pointe. Vitrine high-tech d'Aubin Imprimeur, cette nouvelle section se propose de décliner la même information (livre, document, annuaire) sur tous les supports existants : impression numérique sur papier, mise en ligne sur Internet, CD-Rom, et fichiers informatiques dédiés au livre électronique. Cette déclinaison multi-support ne correspond pas à une logique de remplacement mais à une volonté de diversification et de complémentarité. Quelles que soient les qualités avancées par les laudateurs du e-book (écran couleur à cristaux liquides, tactile et retroéclairé, réglage des contrastes et de la luminosité, facilité de navigation, capacité de stockage, modem intégré permettant de télécharger des textes sur le Web...), celui-ci n'a pas la moindre chance de se substituer au livre imprimé. Son application intéresse principalement certaines catégories professionnelles : juristes, médecins, métiers de l'information... Quant aux avantages de l'impression numériques (une seule ligne de production, pas de stock à gérer, facilité de mises à jour, haute résolution) elle ne se révèle compétitive que pour les petits et moyens tirages. Le CD-Rom et Internet offrent un nouveau rapport à la lecture sans pour autant pouvoir prétendre à concurrencer le livre. Les liens hypertextes modifient les possibilités de navigation au sein du texte. Quelques romanciers expérimentent des structures narratives arborescentes impliquant des modes de lecture non-linéaires et interactifs. La e-littérature sera hypertextuelle ou ne sera pas... On peut spéculer à loisir sur la fin du livre, la révolution numérique n'a pas encore renvoyé Gutenberg dans les oubliettes de l'histoire.

*Boris Lutanie*

[www.euronumerique.tm.fr](http://www.euronumerique.tm.fr)

QUATRE ANNÉES DE PIERRE BARILLET  
Potel et Chabot, Villeroy et Bosch, Roux et Combaluzier, Barillet et Grédy, il y a, comme cela, des couples indissolubles dont on se demande si ceux qui les composent ont une existence individuelle. Barillet et Grédy, eux, ce sont des auteurs de théâtre qui ont triomphé, sur le boulevard, à partir des années 50 avec une vingtaine de comédies, presque toutes des succès, comme *Le Don d'Adèle*, *Fleur de Cactus*, *Quarante Carats*, etc. Pierre Barillet vient de raconter dans *Quatre années sans relâche* (Editions de Fallois) sa jeunesse parisienne, entre 17 et 20 ans. Comment notamment il fit partie de l'entourage de Jean Cocteau, Charles Trénet, et bien d'autres artistes dont il trace les portraits. Intéressant certes, mais quel rapport avec notre région, nous direz-vous ? Il est très important, car les parents du jeune Barillet s'étaient réfugiés, dès 1940, dans une grande maison d'Argenton-Château où l'auteur revenait chaque vacances et d'où, surtout, il multipliait les envois de colis de victuailles à ses amis parisiens, Cocteau en tête. Ce qui était vital à l'époque.

Ce témoignage de Pierre Barillet – qui, autre souvenir poitevin, échoua à sa première partie de bac à Poitiers, malgré le soutien de son maître Maurice Rat – confirme ce que l'on savait déjà par ailleurs : le monde était en guerre, la France saignée à blanc et, malgré tout, la vie artistique et théâtrale, dans Paris occupé, était intense...

*Claude Fouchier*

## Remue.net

François Bon anime remue.net, le site de littérature qu'il a créé en 1997. Des milliers de pages, un vrai atelier où l'on dénicher des textes inédits, un bulletin, des liens, des expériences, des ressources, des amis artistes... et des cris comme celui-ci : «Pendant que les trois livres majeurs de Danielle Collobert, disparue en 1978, restent scandaleusement non réédités en France, la traduction de *Il Donc* s'impose depuis mai 2000 comme un must à New York.» Donc, un site vivant, polémique, généreux, utile. Sur la question d'Internet et du copyright, voici des extraits de sa réflexion, glanés sur le site : «Internet est un fait accompli. Ne pas y être présent avec nos recherches, nos ateliers personnels, nos textes, serait une condamnation à court terme, non pas pour nous personnellement mais simplement pour la vie culturelle, et peut-être, un peu plus largement, pour la place même de notre langue. Quiconque a fréquenté ces temps-ci, en France ou ailleurs, les salles informatiques en livre-service des universités, comprendra l'intérêt vital d'être à cet endroit dans le dialogue, dans les propositions de lecture. Il nous semble, à nous qui animons des sites littéraires, que ce n'est pas incompatible avec l'édition graphique, et qu'au contraire nous contribuons à maintenir vivant, subversif, l'engagement littéraire le plus ancien. [...] Sur le site remue.net, une cinquantaine d'auteurs contemporains sont présents, incluant des extraits, des textes difficiles à se procurer, des entretiens. Si POL me demandait demain de retirer de mon site les extraits d'auteurs dont il détient le copyright, je fermerais tout simplement boutique : laquelle boutique ne vise qu'à faire connaître, librement, à temps et fonds perdus, ce qui moi m'excite esthétiquement. Quand me parviennent dans les mains, dérangeants, questionnants, les livres de Christophe Tarkos ou de Nathalie Quintane, j'en parle et je les cite sur mes pages, et si j'en faisais chaque fois la demande à POL, il me trouverait sans doute fatigant. Et une moitié seulement des 4 500 consultations mensuelles (33 000 pages ouvertes mensuellement) de remue.net proviennent de France.» J.-L. T.



## Montmorillon : la Cité de l'écrit

Par Boris Lutanie Photo Sébastien Laval

Situé à proximité de la Gartempe, le quartier médiéval du Brouard a entièrement été restauré : une entreprise de très grande envergure principalement financée par le Conseil général de la Vienne et la ville. Il abrite une vingtaine de bouquinistes, calligraphes, enlumineurs, imprimeurs, sculpteurs, libraires spécialisés, relieurs, éditeurs et d'autres représentants des métiers du livre. Le lieu ne manque assurément pas de charme mais l'engouement escompté par ces professionnels du livre ne semble pas encore au rendez-vous. Qu'en est-il exactement ? Cette Cité de l'écrit ne s'apparente pas vraiment à un village du livre, à l'instar de Redu en Belgique ou Hay-on-Way au Pays de Galles. La gestion institutionnelle du projet ne satisfait pas toujours les attentes des professionnels qui s'y sont

installés. Si la logique du parc à thème correspond pleinement aux sites animaliers dans la Vienne (île aux serpents, château des aigles, vallée des singes), il n'en va pas forcément de même pour l'univers livresque. Les responsables de la Cité revendiquent quelque 120 000 visiteurs depuis l'inauguration, en juin 2000, mais certains libraires déplorent la quasi-absence d'amateurs de livres et de clientèle bibliophile. Ajoutons à cela, les départs de plusieurs professionnels, les querelles intestines, etc. Concevoir la cité comme un «biblioscope» a peu de chance de fonctionner et les départs risquent de se multiplier à l'avenir. Par exemple, il semble vain de contraindre, par une charte de qualité, ces professionnels à rester ouverts six jours sur sept, y compris en saison hivernale où la fré-

quentation s'avère quasiment nulle, hormis le week-end ! En outre le monde du livre exige des compétences spécifiques et une sensibilité littéraire certaine.

Gageons toutefois que la qualité des professionnels investis dans ce projet prometteur renverse la tendance actuelle. Le 19 juin dernier se tenait le premier Salon de l'image et de l'écrit. En multipliant les activités – ce que suggérait Régine Deforges, qui est à l'origine du projet – c'est-à-dire les salons, foire aux livres, accueils en résidence d'écrivains, animations, stages d'initiation aux métiers du livre destinés aux scolaires ou aux particuliers, et les expositions, la Cité devrait trouver un nouveau souffle. Alors n'hésitez plus : «Venez visiter la Cité de l'écrit et des métiers du livre.» ■

Contact :  
05 49 83 03 03  
www.citedelecrit.com

Par Astrid Deroost Photos Sébastien Laval

## Remonter le temps du papier

« Le fait que je sois devenu papetier, je crois que c'est le site qui en a décidé. Le moulin du Verger est un endroit fait pour fabriquer du papier et il en fabrique depuis 450 ans. Si cela avait été une ferme, je serais devenu paysan. » Jacques Bréjoux évoque son coup de cœur et désigne, des yeux, la bâtisse qui l'environne. L'édifice, restructuré au XVII<sup>e</sup> siècle, niché dans la vallée des Eaux-Claïres à Puymoyen, raconte à lui seul l'alliance de la fibre et de l'eau. Le labeur, aussi, que réclamait l'élaboration du papier fabriqué à la main, feuille à feuille. Devenu propriétaire du fonds en 1972, Jacques Bréjoux a souhaité développer cette production artisanale. « J'ai connu, avoue-t-il, les avantages et les inconvénients liés au fait d'être un autodidacte.

J'ai commencé par apprendre seul, dans les livres, puis en procédant par expérimentation et élimination. Aujourd'hui, on peut faire à peu près tous les papiers. Le seul obstacle serait le manque de curiosité. » Le catalogue du Moulin propose des



**Jacques Bréjoux, papetier à Puymoyen en Charente :**  
*« En France, nous sommes sept à fabriquer le papier feuille à feuille, à la main. »*



dizaines de papiers, à l'aspect, aux grammages et aux formats différents. Issus de pâtes faites à base de lin, de chanvre, de coton ou de bois, ils sont répartis en quatre grandes familles correspondant à des utilisations précises : papiers fantaisie avec inclusions de fleurs ou de paille (cartes de visite, faire-part...), papiers à usage graphique (dessins, aquarelles), fac-similés de papiers anciens destinés à l'édition, à la reliure, à la restauration d'ouvrages (du XIV<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle) et, enfin, papiers dits de recherche. Dans son atelier, Jacques Bréjoux met en effet au point des techniques innovantes de greffe ou de comblage de lacunes, travaille sur les couleurs, s'intéresse à la fabrication des premiers papiers. Et sa pratique, désormais rare, est indissociable de l'intérêt qu'il porte à l'histoire des hommes, à l'évolution des usages et des techniques. Le maître papetier transmet d'ailleurs ses connaissances, sous forme d'articles réservés aux revues spécialisées, ou lors des visites qu'il organise au moulin. Il explique alors patiemment la différence entre un vélin et un vergé, détaille le déliassage (coupe des chiffons qui servent à l'élaboration de la pâte), raconte la qualité et la diversité des fibres...

« Lorsque j'accueille le public, j'essaie de faire une présentation rigoureuse de l'ensemble du processus de fabrication, des points de vue historique et technique, précise-t-il. Je montre, sans fard, la totalité de la réalité. Le moulin n'est pas un musée, c'est un lieu dans lequel on travaille tous les jours. »

**Jacques Bréjoux a publié dans La Gazette du livre médiéval, participe à des colloques et met ses connaissances à la disposition de tous sur [www.moulinduverger.com](http://www.moulinduverger.com). On y trouve également les modalités de visite.**



## REPÈRES

«En 1656, 66 moulins sont dénombrés en Angoumois : 5 sur la Charente, 16 sur la Grande Boëme, 9 sur la Petite Boëme, 4 sur les Eaux-Clares, 3 sur la Touvre, 29 sur la Lizonne, affluent de la Dronne.

Les mécanismes des moulins étaient entraînés par des roues hydrauliques utilisant la force de l'eau. L'eau était également indispensable à la fabrication de la pâte à papier, faite exclusivement de vieux chiffons. C'est pourquoi tous les moulins sont construits sur ou à proximité d'un cours d'eau. Le papier était fabriqué feuille à feuille, artisanalement au moyen d'une forme, châssis en bois en travers duquel sont tendus des fils de cuivre ou de laiton serrés les uns contre les autres et soutenus par de petites traverses en bois. La forme est plongée dans une cuve contenant la pâte à papier diluée dans de l'eau, et ramène, en remontant une certaine quantité de pâte sur la forme. Cette fine couche

de pâte est couchée sur un feutre et va former la feuille. L'ensemble des feuilles est pressé avec les feutres pour éliminer l'excédent d'eau et les feuilles sont séchées à l'air dans les étendoirs. [...] Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, l'invention de la machine à fabriquer le papier en continu et les nombreuses améliorations qui lui

sont apportées provoquent, en Europe, une véritable révolution industrielle dans ce domaine d'activité.»

*Extrait de Une brève histoire du papier, par Denis Peaucelle, conservateur du Musée du papier - Le Nil, Angoulême.*



## Reliure : la noblesse de la sobriété



Nadine Dumain  
et Jacques Bréjoux,  
Moulin du Verger,  
16400 Puymoyen.  
Tél. 05 45 61 10 38

Nadine Dumain manipule avec précaution un livre oiseau, un petit ouvrage intime à l'ouverture volontairement réticente, un livre tiroir ou encore un livre blanc... aux pages bleu indigo. Une à une, les créations de l'ancienne élève de l'école Estienne rentrent dans d'élégantes boîtes cartonnées. «Dès 15 ans, j'ai voulu sortir du contexte scolaire classique. Je suis rentrée à l'école du livre et j'ai eu le coup de foudre pour l'atelier de reliure. J'ai toujours lu, dessiné, bricolé, fabriqué des objets. Cela correspondait totalement à certaines de mes aptitudes.» Après un cursus passionnant, et sept années passées dans un atelier parisien, Nadine Dumain a créé son propre atelier de reliure manuelle et de restauration à Puymoyen en Charente, dans l'enceinte du moulin du Verger. Avantage de l'expérience parisienne : la jeune femme a traité les ouvrages les plus divers, datés de tous les siècles. Elle a également appris à écouter le commanditaire d'une reliure ou d'une restauration, qu'il soit collectionneur privé ou conservateur de bibliothèque. «Il faut comprendre ce que les gens désirent ou les aider à exprimer ce

qu'ils veulent, insiste-t-elle. Il n'y a pas deux livres équivalents, pas deux papiers semblables. Chaque bouquin a son histoire...» Pour ses créations, Nadine Dumain a forgé son style, optant le plus souvent pour la sobriété et les matériaux nobles. Aux incrustations et aux dorures, elle préfère le travail de la forme. Ainsi de cette reliure de cuir noir, bombée et arrondie, qui repose sur la "gouttière" et semble donner des ailes aux *Oiseaux* de Saint-John Perse. Elle aime aussi détourner ou accentuer les éléments fonctionnels du livre : fermoirs, coutures sur nerfs... La structure est source d'esthétique. «Mais ce sont encore des livres. Le relieur doit protéger le livre et le livre est là pour protéger les pages», argumente l'artisan. Dans l'atelier de Puymoyen, les livres anciens restaurés côtoient des coffrets et des ouvrages d'aujourd'hui. «Tous les travaux sont gratifiants», souligne Nadine Dumain en vantant le charme simple d'un habillage de toile et de papier.

## Restaurer l'histoire du livre

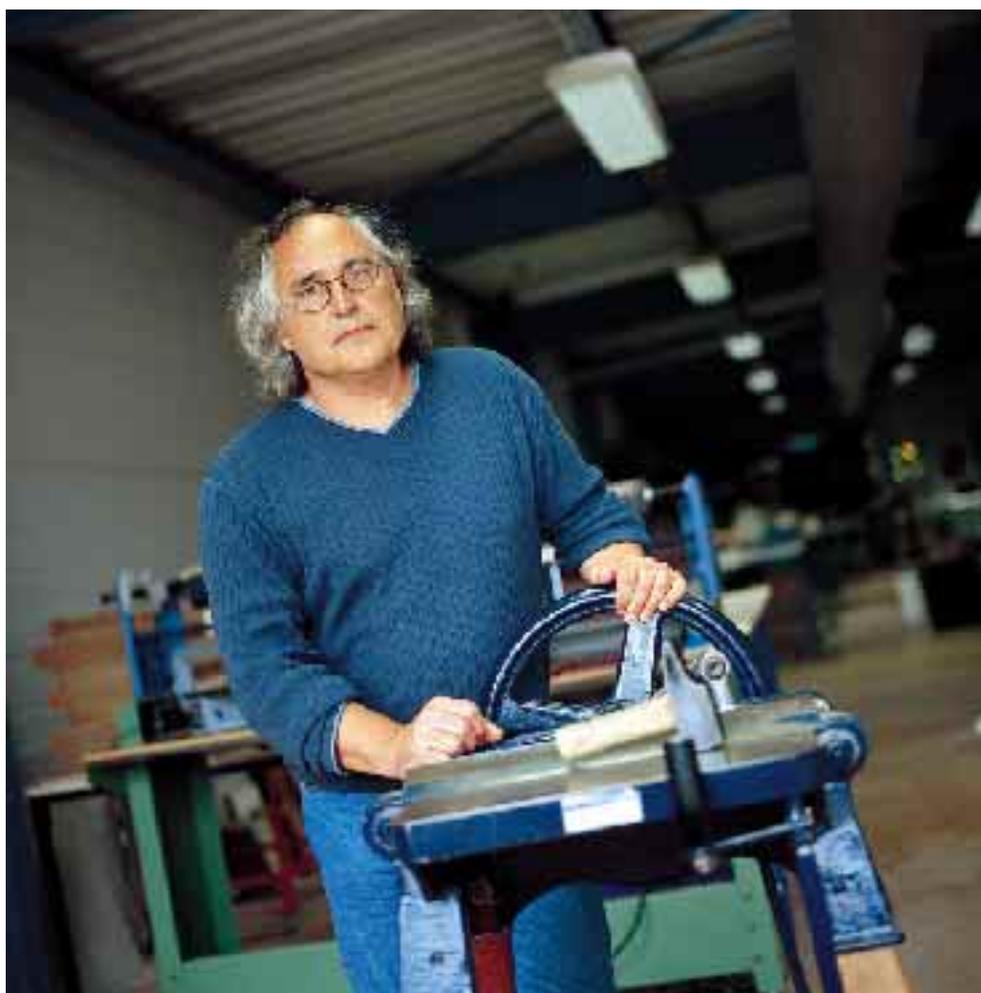
Claude Benoist, installé depuis 1979 à Ménégoûte, pratique trois activités complémentaires : la reliure, la restauration de livres anciens et la numérisation d'ouvrages. La réparation réclame, entre autres, une totale maîtrise de la reliure. La reliure utilise le numérique à des fins créatives (maquettes de couverture). Enfin, la numérisation permet de conserver des volumes entiers (documents écrits et graphiques) et d'assister le geste réparateur. Plutôt destiné au métier d'ingénieur, Claude Benoist a changé de voie alors qu'il faisait son service militaire. Littéralement happé par l'atelier d'imprimerie et de reliure existant au sein de l'armée, le jeune homme s'y formera et s'imaginera un avenir fait d'indépendance et de livres. «J'ai choisi ce métier par amour du livre, il a toujours été pour moi une manière de m'échapper, constate-t-il. Ce qui est merveilleux dans la restauration de livres anciens, c'est de découvrir comment un ouvrage a été fait. De le décrypter, d'aller y chercher ce qu'on veut y trouver.» Façon, selon les siècles, d'organiser la pensée, de la restituer, de la propager ; techniques de fabrication réversibles ou irréversibles ; papier artisanal ou industriel ; relation contenant-contenu ; âge de l'objet... Claude Benoist examine chaque page avant d'envisager, avec le conservateur ou le particulier, l'intervention idéale : «En restauration, j'estime que j'ai affaire à un objet archéologique. Il ne faut pas cacher la vérité, le fait, par exemple, qu'un livre ait subi

des accidents. Il convient de trouver l'équilibre : respecter l'histoire, l'intégrité de l'objet sans oublier que l'objectif est d'en faire un ouvrage fonctionnel destiné à vivre le plus longtemps possible.»

Si l'artisan aime analyser le livre ancien, il se plaît aussi à relier des ouvrages qui ne l'ont jamais été.



A imaginer des formes en harmonie avec les mots. «Un livre broché est un livre en attente», glisse-t-il, tout en regrettant la rareté de la commande publique dans le domaine de la reliure. Ses créations «toujours à base de cuir», associé à d'autres matériaux, témoignent pourtant d'un savoir-faire contemporain. Signe des temps, la qualité première du relieur qui est de «donner une unité» commence à s'appliquer au CD-Rom, objet hybride par définition. Avec la numérisation des ouvrages et des images, Claude Benoist complète sa fonction de protecteur du livre. Parfois des ouvrages fragiles, rarissimes, ou des documents de très grand format sont ainsi saisis en haute définition et convertis, par exemple, en CD-Rom. Une nouvelle reproduction rend de la sorte un patrimoine exceptionnel accessible au plus grand nombre. ■



# Les éditeurs en Poitou-Charentes

## ■ CHARENTE

### DU LÉROT

*Littérature*  
Jean Paul Louis - Tusson  
16140 Aigre 05 45 31 71 56

### LE TEMPS QU'IL FAIT

*Littérature*  
Marie-Claude Rossard  
31, rue de Segonzac  
16100 Cognac 05 45 35 08 17

### PLEIN CHANT

*Littérature*  
Edmond Thomas  
Bassac  
16120 Châteauneuf-sur-Charente  
05 45 81 93 26

### BRUNO SÉPULCHRE

*Régionalisme*  
Bruno Sépulchre  
7, rue de la Casette  
75006 Paris 01 45 44 15 14  
33, rue du Chail  
16200 Jarnac 05 45 81 07 36

### LE CROÛT VIF

*Régionalisme*  
François Julien-Labruyère  
83, rue Michel-Ange  
75016 Paris 01 47 43 98 00

### LE SOLEIL DE MINUIT

*Littérature*  
Marie-Bernadette Dupuy  
18, allée Paul-Bert  
16160 Le Gond-Pontouvre  
05 45 69 38 12

### ÉVEIL

*Nature*  
Jean-Marie Laurent  
10, rue Poitevin  
16710 Saint-Yrieix  
05 45 94 26 11

### EGO COMME X

*Bande dessinée*  
Loïc Néhou  
5, rue Massillon  
16000 Angoulême  
05 45 38 34 10

## ■ CHARENTE-MARITIME

### BORDESSOULES

*Régionalisme*  
André Bordessoules  
42, route de Rochefort  
B.P. 42  
17413 Saint-Jean-d'Angély  
Cedex  
05 46 59 20 50

## EN MARGE

*Littérature*  
Monique Vernhes  
52, rue de la Fée-au-Bois  
17450 Fouras 05 46 84 48 50

### GROUPEMENT D'ÉTUDES RÉTAISES

*Régionalisme*  
Jacques Boucard  
15, rue du 14-juillet  
17740 Sainte-Marie-de-Ré  
05 46 30 20 90

### L.O.C.A.L.

*Régionalisme*  
Gérard Chagneau  
5, rue de la République B.P. 84  
17310 Saint-Pierre-d'Oléron  
05 46 47 16 01

### Océanes

*Littérature*  
Marie-José Boutinot  
Rue Saint-Nicolas  
17650 Saint-Denis-d'Oléron  
05 46 47 90 13

### LE QUARTIER LATIN

*Régionalisme*  
Franck-Noël Mornet  
32, rue Chaudrier  
17000 La Rochelle  
05 46 41 28 05

### RUMEUR DES ÂGES

*Histoire littéraire, esthétique, poésie*  
André Reynaud  
6, rue des Templiers  
17000 La Rochelle  
05 46 41 17 04

### RUPELLA

*Régionalisme*  
Frédéric Lahetjuzan  
19, avenue de Fétilly  
17000 La Rochelle  
05 46 34 77 88

### LES ÉDITIONS 1.2.3 DÉBUT DE SIÈCLE

*Régionalisme-Jeunesse*  
Alexandra Laine  
2, rue de la Côte-d'Ivoire  
17000 La Rochelle  
05 46 42 18 24

## ■ DEUX-SÈVRES

### GESTE ÉDITIONS S.A.

*Régionalisme*  
Olivier Barreau  
Centre Routier 79260 La Crèche  
05 49 05 37 22



*Route départementale dans le marais de Saint-Agnant, photo Sébastien Laval.*

### ÉDITIONS PATRIMOINES ET MÉDIAS

*Régionalisme*  
Louis Blais  
Impasse Guerry 79230 Prahecq  
05 49 35 29 58

## ■ VIENNE

### ATLANTIQUE

*Culture scientifique*  
Éditions de L'Actualité  
scientifique en Poitou-Charentes  
Thierry Pasquier  
1, place de la Cathédrale  
86000 Poitiers  
05 49 50 33 00

### BRISSAUD

*Régionalisme*  
Danièle Brissaud  
162, Grand'Rue 86000 Poitiers  
05 49 88 01 81

### ÉDIT-FRANCE

*Régionalisme/Littérature*  
Roger et Martine Anglument  
Le Moulin de Payré  
86700 Payré  
05 49 42 74 30

### LES GORGONES

*Régionalisme*  
Anne Roussel  
Les Manceaux 86300 Bonnes  
05 49 01 73 34

### L'ILE VERTE

*Littérature*  
Stéphane Duval  
118, Grand'Rue B.P. 294  
86007 Poitiers Cedex  
05 49 50 92 09

## LARGO

*Littérature*  
Paul Aubry-Lecomte  
71, avenue de Saumur  
86170 Blaslay  
05 49 51 13 39

## LA LICORNE

*Littérature*  
Dominique Moncond'huy  
Maison des sciences de l'homme  
et de la société  
99, avenue du Recteur-Pineau  
86022 Poitiers Cedex  
05 49 45 32 10

## MICHEL FONTAINE

*Régionalisme*  
12, rue Eugène-Chevreul  
Z.I. République II  
86000 Poitiers  
05 49 58 13 66

## ASSOCIATION ORCADES

*Développement et Environnement*  
Benoît Théau  
12, rue des Carmélites  
86000 Poitiers  
05 49 41 49 11

## PARÉIASAURE THÉROMORPHE

*Littérature*  
Édith Andrieu  
111, Grand'Rue  
86000 Poitiers  
05 49 41 32 24

## LE PICTON

*Régionalisme*  
Cécile Géniteau  
129, bd Grand-Cerf B.P. 463  
86003 Poitiers Cedex

## RAFAEL DE SURTIS

*Littérature*  
Paul Sanda / Rafael de Surtis  
20, rue de la Margotterie  
86170 Cherves  
05 49 51 77 09

## LE TORII

*Littérature*  
Alain Quella-Villéger B.P. 93  
86003 Poitiers Cedex

## LE VERT SACRÉ

*Littérature*  
Jean-Claude Valin  
Les Bordes 86340 Nouaillé  
05 49 46 70 69

## Liste établie par l'Office du livre en Poitou-Charentes

14, rue Boncenne  
86000 Poitiers  
Tél. 05 49 88 33 60  
Fax 05 49 88 80 04  
e-mail :  
Office.du.livre@wanadoo.fr



# Monsieur Kobayashi

La froidure dévale nerveusement les collines. Derrière la vitre on ne perçoit que les silhouettes transies des bambous fouettant le ciel exsangue. Quinze minutes pour descendre le chemin encaissé, passer derrière le zoo, emprunter les « raccourcis » par les rues résidentielles et arriver à l'heure chez Monsieur Kobayashi.

La porte de bois à petits carreaux vitrés coulisse en gémissant dans sa glissière râpée. Elle ne protège de rien mais suffit à tout. Le froid la traverse sans mérite, pas les mauvaises intentions. Je reconnais le cordial « *Kon nichi wa, good morning* » lancé à l'aveugle du haut de l'escalier. « *Kon nichi wa* ». J'ôte mes chaussures dans

l'entrée et gravis les marches glacées qui s'évanouissent dans le plafond obscur.

Le sourire clair de Monsieur Kobayashi m'accueille dans la pénombre d'une pièce de petite dimension. Tatamis finement bordés de bleu nuit et d'argent, cloisons de papier translucide, table basse sont baignés de la parcimonieuse lumière d'un matin d'hiver. Un chauffage électrique modeste arrondit l'atmosphère.



Marc Deneyer vit près de Poitiers. Il enseigne la photographie à l'École supérieure de l'image. Cet été à Poitiers, il présente une cinquantaine de photographies prises en Italie, au Maroc, en Ecosse, en France, au Groenland et au Japon. « Voyages » : exposition à la chapelle du collège Henri IV, rue Renard, jusqu'au 12 août. Il publie aussi son carnet de voyage au Groenland, *Ilulissat*, édité par Le temps qu'il fait.

Monsieur Kobayashi est acupuncteur et m'a été chaleureusement recommandé. A l'aide d'aiguilles ou à mains nues, tonifiant là où les forces ont déserté, dispersant là où se sont accumulés les désaccords, il permet à l'énergie, mal administrée, de retrouver ses itinéraires. Il pratique aussi le shiatsu et pose les moxas. Regard franc, économe d'un anglais timide, fermement enraciné dans son hakama d'épais coton ocre et sa large blouse blanche, il me présente de ses deux mains tendues un tablier bleu ciel plié en carré, qu'il m'invite à passer aussitôt. Une cloison s'efface et me laisse, au plus juste, l'intimité nécessaire à me déshabiller et enfiler le tablier bleu. Je m'allonge sur la table basse au pied de laquelle Monsieur Kobayashi, assis en lotus à même le tatami, s'assure qu'il a à son côté tout le nécessaire à la séance. Rien ! Quelques aiguilles, une pelote d'armoise qu'il partagera en petits paquets tout à l'heure et un minuscule briquet d'or pour les allumer le moment venu.

Les points à traiter sont soigneusement repérés puis, pour les plus définitifs, marqués à même la peau. Ils seront de préférence douloureux pour être efficaces. Monsieur Kobayashi s'en assure consciencieusement. De repères en aiguilles, d'aiguilles en moxas, de pression en douleur, parcourant des yeux les odorantes volutes de l'armoise, je retrouve lentement énergie et chaleur.

Je songe pourtant à la mort. Que comme cela, s'il le fallait vraiment, je pourrais mourir à moindre angoisse, porté par ce contact si fraternellement humain. Accompagné du silence de gestes simples accomplis seulement pour réconforter. L'heure serait là, décrétee mais pas aveugle. Juste en mesure. Juste parce que mon temps serait écoulé. Et il me suffirait du seul courage de l'abandon... ■

*Himukai Shrine,  
Kyôto 2000.*

## Les livres de Jean-Pierre Reynaud

# Calvo, Céline, Hergé

Comme le dit Raymond Hains, les emblèmes de Jean-Pierre Reynaud sont aisément identifiables : le carreau de céramique et le pot de fleur (sans fleur). Cet artiste s'approprie les objets depuis 1962 (sens interdits et pots rouges remplis de ciment), dans le sillage de ses aînés les Nouveaux Réalistes. D'ailleurs, il doit sa première exposition à Jacques Villeglé, qui l'avait invité au Salon comparaison en 1964. Maintenant l'emblème de Reynaud c'est le drapeau, n'importe quel drapeau – mais tendu sur châssis, comme une peinture. «Le sujet drapeau en tant qu'œuvre d'art c'est, pour moi, le monde déployé», dit-il. Pour l'exposition du musée Sainte-Croix, à Poitiers, il a choisi le drapeau algérien, un drapeau «chaud», que l'on voit presque tous les jours à la télévision et dans le monde entier. Un drapeau lié à des événements dramatiques, sur lequel se cristallisent de fortes charges émotionnelles. «Présenter les drapeaux algériens en dehors de leur contexte à Poitiers et les présenter dans un espace muséal, comme des œuvres d'art autonomes mises en position sérielle, cela crée comme une sorte d'hygiène de la vision et une hygiène purificatrice de la violence», souligne le critique Pierre Restany. Ainsi l'exposition de Poitiers est une «expérience». Nous avons proposé à Jean-Pierre Reynaud une autre expérience. Il a accepté de nous parler, pour la première fois, des livres qui ont jalonné sa vie.

L'Actualité. – Quels livres ont compté pour vous ?  
Jean-Pierre Reynaud. – Le premier livre que j'ai lu, à l'âge de 5 ou 6 ans, c'est *La Bête est morte* de Calvo. Cette bande dessinée parlait de la Résistance et de la liberté. Les Allemands étaient représentés par des loups et les Français par des lapins. J'y ai vu quelque chose d'autobiographique. Mon père a été tué pendant la guerre, en 1943. J'avais 4 ans. Dans une image, on voit une mère lapin fuyant avec son petit sous les bombes. C'est ce qui nous est arrivé. Ce livre a compté pour moi et m'accompagne toujours.

L'autre livre important, c'est *Voyage au bout de la nuit*. Je l'ai lu vers 30 ans et j'ai nourri une sorte de

relation identitaire avec ce livre. Céline y parle de Courbevoie, où j'habitais. La banlieue a été pour moi un ferment. J'y vivais encore il y a deux ans. Je l'ai toujours revendiquée pour son côté «paillason devant la ville». Dans le *Voyage*, l'évocation de la banlieue me fait toujours craquer car c'est le Paris que j'ai connu après la guerre et qui n'avait pratiquement pas changé depuis le début du siècle. Je l'ouvre et le relis régulièrement, comme on lit la Bible. Pour retrouver des impressions, des odeurs...

Pour moi, ce livre n'est pas un roman mais la description d'une époque. J'ai essayé de lire des romans. Je me perds et surtout je ne m'identifie pas. Je reste à la porte, ce qui est frustrant car, dans mon travail, j'ai développé une démarche très autobiographique, dans le sens où je suis le cœur du sujet.

En revanche, mon attrait pour les biographies persiste. Là, je n'ai pas besoin de m'identifier. Je pense par exemple au livre de Pierre Assouline sur Hergé.

Avez-vous lu Hergé ?

J'ai lu *Tintin* quand j'étais gamin et j'ai adoré. Je ne crois pas que la «ligne claire» d'Hergé ait eu une influence sur mon travail mais il y a quand même quelque chose de proche, dans le graphiquement clair. Nous en avons parlé ensemble. J'ai rencontré Hergé la première fois en 1972. Il s'intéressait à l'art contemporain, notamment au Pop art, et avait acheté de mes œuvres. Nous sommes devenus amis.

Pourquoi Hergé s'intéressait-il à votre travail ?

Je crois que c'est d'abord la fraîcheur et l'enfance revendiquée qui lui plaisaient.

Au début des années 60, j'ai travaillé avec des objets du premier âge, des hochets par exemple. Pour éviter le rapport social. Pour que le projet soit instinctif, comme une pulsion.

Mon rapport à la mort l'intéressait aussi. Hergé m'a acheté des pièces très dures, pratiquement des pierres tombales, et s'est fait photographier devant. C'était très courageux.



Qu'est-ce qui vous plaisait chez Hergé ?

J'aimais tout en lui. A partir de l'âge de 4 ans, j'ai vécu avec des femmes, ma mère et ma sœur. Je n'ai donc pas connu d'hommes. Ce père mort me manque. C'est pourquoi j'ai toujours cherché en l'autre cet homme qui m'a manqué et que j'idéalise. Ainsi, j'ai beaucoup « transféré » de l'affectif sur Hergé, sans qu'il le sache bien entendu. Il avait les qualités esthétiques de l'artiste, il aimait mon travail, il était très délicat, très réservé, très élégant, et hors du commun.

Quelques mois avant sa disparition – il est mort d'une leucémie en 1983 –, Hergé m'a confié qu'il souhaitait que je fasse sa tombe, une tombe en céramique blanche comme me l'avait demandé une amie belge dix ans auparavant. Finalement, cela ne s'est pas fait. Peut-être en avait-il seulement rêvé, ou était-ce au-dessus de ses forces. J'aurais aimé ainsi l'accompagner.

Quand on a la chance, comme les grands artistes, d'avoir pu maîtriser sa vie, jusqu'où peut-on aller plus loin ? La mort n'est pas seulement une fatalité. Même avec la mort, il y a quelque chose à faire. Pour ma part, j'essaierai jusqu'au bout de donner ce petit élan, ce petit plus.

Qu'imaginez-vous avec votre propre mort ?

Ce n'est pas la mort qui m'intéresse, c'est la fin de la vie. Evidemment, je ne sais pas quelle sera ma santé

dans quinze ans, ni comment je vais me comporter, mais j'ai envie de tenter quelque chose.

Je me souviens de Jean Tinguely, un excellent ami, grand artiste. Il avait environ dix ans de plus que moi, donc dix ans d'avance – un peu comme un grand frère. Il est mort à l'hôpital, en 1991, d'un accident cérébral. Mort prématurément. Lui qui voulait toujours dépasser la vie n'a pas pu faire quelque chose de sa mort. Je me disais : « Tu voulais mourir autrement, tu voulais encore donner le dernier coup de vis. Tu n'as pas pu réussir. Moi, j'essaierai. » Essayer de donner à la vie ce qui lui revient. Je ne sais pas encore ce que cela veut dire mais j'essaierai d'aller où on ne va pas... Je viens d'achever un projet à Paris chez un particulier. Sous un immeuble, j'ai creusé un espace de 4 mètres de profondeur et l'ai recouvert de carreaux de céramique sur lesquels est reproduite l'image d'un crâne néolithique (celui que j'ai présenté à la Biennale de Venise en 1993). Dans la plaquette sur le projet, je comptais mettre une seule phrase. J'ai pensé l'écrire moi-même, mais je ne me sentais pas suffisamment fort. Alors j'ai envisagé de faire appel à quelqu'un. A une personne très âgée, qui est vraiment dans les derniers moments de sa vie, pour qui la mort n'a plus rien d'hypothétique. J'ai cherché, et finalement, j'ai abandonné et choisi une phrase de Céline. ■

**Exposition**  
**« Drapeau » au**  
**musée Sainte-**  
**Croix, Poitiers,**  
**jusqu'au 2**  
**décembre 2001.**  
**Catalogue de 166**  
**pages : texte de**  
**Philippe Bata,**  
**entretiens de**  
**Pierre Restany et**  
**Nicolas**  
**Bourriaud avec**  
**Jean-Pierre**  
**Raynaud (édité**  
**par le musée**  
**avec le concours**  
**des éditions Vers**  
**les arts – galerie**  
**M. et Y. di Folco).**



Marylène Negro, *Watching*,  
1 image sur 7 de la série «Pratiques»

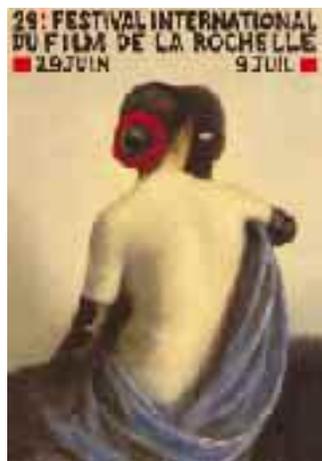
# CALENDRIER des festivités culturelles



Pages réalisées par  
Anh-Gaëlle Truong

### FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE LA ROCHELLE

Toujours soucieuse de faire découvrir ou redécouvrir des cinéastes d'Asie centrale, d'Europe ou d'Afrique, la programmation du 29<sup>e</sup> Festival du film de La Rochelle est une mine d'or pour les assoiffés de cinéma. Cent-vingt longs métrages du monde entier seront projetés, parmi lesquels une rétrospective exhaustive de Joseph Man-kiewicz permettra de retrouver *Eve* et *La comtesse aux pieds nus* et d'autres œuvres moins universellement connues. Le festival fait honneur à Conrad Veidt qui campa des personnages plus qu'inquiétants à l'époque du cinéma muet. On verra aussi «Le monde tel qu'il est», une sélection de films choisis par des cinéastes européens dont Wim Wenders. Les hommages font une place aux auteurs hors des sentiers battus avec Jean-Daniel Pollet et Serge Rouillet, au réalisateur hongrois Bela Tarr... Plein les mirrettes. Du 29 juin au 9 juillet.  
[www.festival-larochelle.org](http://www.festival-larochelle.org)  
Tél. 01 48 06 16 66



La grande côte à Saint-Palais, ph. Sébastien Laval.

## Guide Poitou-Charentes

Après les deux guides consacrés à l'Aunis et à la Saintonge, Gallimard publie le Guide Poitou-Charentes. En trois volets et 300 pages, c'est un concentré très documenté et pertinent illustré qui s'offre au lecteur. Paysages contrastés, deux mille ans d'architecture, une histoire mouvementée et des traditions locales très vivantes sont autant de clefs utiles à la compréhension d'une région multiple. Cinq itinéraires proposent d'embrasser cette diversité et des centaines d'informations pratiques balisent le chemin. La rédaction de ce guide a été confiée à des acteurs en prise avec l'histoire et l'actualité de la région, des spécialistes ès ressources patrimoniales, naturelles ou gastronomiques de Poitou-Charentes.

*Poitou-Charentes, Guides Gallimard, 300 pages, 165 F*

### FESTIVAL AU VILLAGE

Du 30 juin au 7 juillet, la musique, le théâtre, le cirque et les contes s'invitent à Brioux-sur-Boutonne pour un festival au village, éclectique et attrayant. Côté comédie musicale, La Java des Gaspard apporte l'humour et l'insolite. Côté théâtre, la compagnie La Belle Idée participe avec une éloquence saluée à Avignon en 1999. IxBE, côté cirque, met de la poésie dans le jonglage. La musique sera internationale ou ne sera pas: reggae, chants basques, musique occitane ou celto-berbère. Rémy Boussengué, conteur, apporte au monde sa part de rêve.  
[www.mellois-culture.com](http://www.mellois-culture.com)  
Tél. 05 49 07 50 46

### CORRESPONDANCES

La cinquième édition du Festival Correspondances... au fil de la Sèvre et du Thouet, explore différentes variations autour du violon. Avec, notamment, Pierre Amoyal et François-René Duchable le 8 juillet à l'église de Saint-Sauveur-de-Givre-en-mai ainsi que l'association de Didier Lockwood et Antoine Hervé à la collégiale de Oiron, le 27 juillet. Du 24 juin au 27 juillet. Réservations au 05 49 66 17 65 ou 05 49 65 10 27

### MUSIQUES ET DANSES DU MONDE

Cinq villages du nord des Deux-Sèvres pour un festival et toutes les musiques du monde. Le Sri Lanka s'invite à Boussais le 4 juillet. La Bolivie et la Yougoslavie à Repéroux, le 6 juillet. Saint-Jouin-de-Marnes se trémoussera aux rythmes du Merengué haïtien. La National Dance Company du Belize traduira à Saint-Généroux les infinis métissages de ce pays. Soirée de gala le 7 juillet à Airvault avec l'Equateur, la Jamaïque, le Québec. Du 1<sup>er</sup> au 14 juillet.  
Tél. 05 49 64 73 10

### JAZZ AU FIL DE L'EAU

Six créations pour cette 15<sup>e</sup> édition du festival de Parthenay qui n'en finit pas d'innover. Carinho das Criancas Brasileiras propose une incursion musicale et chorégraphique dans l'histoire de la musique brésilienne matinée de jazz. La rencontre de Denis Colin et de Régis Huby scellera l'union de la clarinette classique aux improvisations du violoniste. Eric Groleau s'associe à quatre autres pointures pour une création aux couleurs inhabituelles. François Raulin offre la primeur de son retour à la formule du trio jazz. Sylvain Kassap rassemble un Large Ensemble pour une musique très contemporaine. Vincent Courtois ouvre la soirée «Jazz électronique» avec son Quintet Orange. A noter aussi la présence de Rabih Abou-Khalil et de Didier Lockwood. Jazz au fil de l'eau se délocalise pour quatre de ses soirées à Oiron, Vasles, Melle et Bougon.  
Du 3 au 14 juillet. [www.district-parthenay.fr/jazzaufildeleau](http://www.district-parthenay.fr/jazzaufildeleau)  
Tél. 05 49 64 24 24

Rabih Abou-Khalil



## MUSIQUE SACRÉE

Trésors de la liturgie et créations contemporaines sont au programme du 5<sup>e</sup> Festival de musique sacrée de Ligugé. Avec, le 6 juillet, la soprano Yumi Nara qui interprète un récital d'œuvres du xx<sup>e</sup> siècle ainsi qu'*Epiphania* une création de Manolo Gonzalez. Le concert du 7 juillet évoque l'évolution de la musique anglicane avec le chœur de l'Abbey School Tekewsberry. Le concert de clôture du 8 juillet ressuscite l'Italie des Médicis avec l'ensemble Absalon. Du 4 au 8 juillet. Tél. 05 49 55 21 12

Manolo Gonzalez (Ph. C. Pauquet)



Henri Salvador en concert le 18 juillet à La Rochelle.

## Francofolies

Les Francos de cette année, c'est l'embarras du choix et le bonheur des boulimiques : 130 artistes, 1 845 chansons et 6 820 minutes de musiques – si, si, quelqu'un a calculé – issues des creusets rock, rap, raï, folk, tzigane, java, tango, jazz, guinguette, trip hop... L'équilibre entre les vedettes confirmées, les jeunes talents prometteurs et les groupes en vogue est respecté. Difficile de tout citer mais sont à noter en vrac : Claude Nougaro, Clarika, De Palmas, Dee Nasty, Disiz La Peste, Geoffrey Oryema, Georges Moustaki, K2R Riddim, Le Quatuor, Rita Mitsouko, Linda Lemay, Mano Solo, Massilia Sound System, Michel Jonasz, Nuttea, Rachid Taha, Sergent Garcia, Silmarils, Les Têtes Raides, The Gladiators et Thomas Fersen. Et d'autres noms moins connus à découvrir autour du chantier des francos.

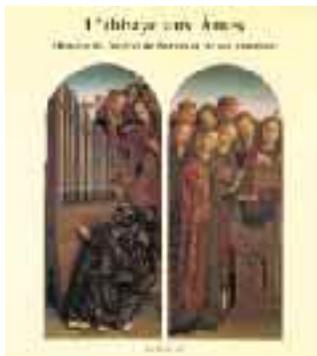
Du 13 au 18 juillet. [www.francofolies.fr](http://www.francofolies.fr). Tél. 05 46 50 55 77

## RENCONTRES INTERNATIONALES FOLKLORIQUES ENFANTINES

Du 7 au 14 juillet à Saint-Maixent, 400 enfants de tous les coins du monde vont découvrir le folklore de leurs pays. Costumes bariolés, rythmes et danses sans frontières au programme. Tél. 05 49 05 54 05

## Académies musicales de Saintes

Si Bach reste le pilier central des Académies musicales de Saintes – il est présent dans la moitié des concerts – l'équilibre instauré depuis quelques années entre le répertoire classique et romantique, la musique contemporaine et la musique ancienne et baroque est préservé. Dans le même esprit de relecture qui a présidé à la «révolution baroque», le festival choisit d'explorer le répertoire classique et romantique du xix<sup>e</sup> siècle avec Beethoven, Schumann ou Mendelssohn. Un volet important est consacré à la musique contemporaine qui, note Philippe Herreweghe, «se marie fort bien à l'acoustique de l'abbaye». Le RIAS-Kammerchor interprétera les œuvres de Messiaen, Mahler, Ligeti, Kurtág... Le festival propose aussi une incursion en terre Renaissance et, pour la première fois à Saintes, l'ensemble Schönberg dirigé par Reinbert de Leeuw se produira le 13 juillet. Du 13 au 22 juillet. Tél. 05 46 95 94 50



### L'ABBAYE AUX ÂMES

Les Académies musicales ne se conçoivent pas sans l'abbaye aux Dames. Et vice-versa. Les éditions du Croît vif publient, pour commémorer le trentième anniversaire du festival, *L'Abbaye aux âmes*, une histoire du festival et de son abbayiale ou comment la «bonne musique» restitua son âme à la pierre. Histoire de l'abbaye, réflexions sur la musique ancienne et contemporaine, souvenirs du festival, témoignages et photographies des artistes qui s'y sont croisés, l'ouvrage est avant tout un hommage aux deux hommes qui l'ont fait, l'un après l'autre, Alain Pacquier et Philippe Herreweghe.

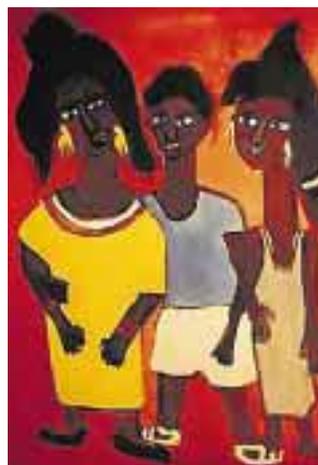
Editions Le Croît vif, 187 p., 150 F.

## TERRES D'EMPREINTES

Quatre artistes sénégalais expriment la douloureuse confrontation de la modernité et de la tribalité : Sény Awa Camara, Sérigne M'Baye Camara, Viyé Diba, Ibrahima Kébé (photo ci-dessous).

Une exposition, à l'initiative de Rur'Art, qui se tiendra jusqu'au 20 décembre au lycée agricole Xavier Bernard de Rouillé.

[www.rurart.org](http://www.rurart.org). Tél. 05 49 43 62 59



## MUSÉE DES TUMULUS DE BOUGON

L'exposition présentée du 2 juin au 30 septembre propose de découvrir des icônes russes des xvii<sup>e</sup>, xviii<sup>e</sup> et xix<sup>e</sup> siècles issues de la collection du musée de Biala Podlaska en Pologne. Ce fonds a été constitué essentiellement par l'interception à la douane d'objets sortant illégalement de Russie.

Des hommes du néolithique ou des farfadets, qui a joué le plus grand rôle dans la construction des tumulus ? Le 20 juillet et le 10 août, le musée propose de voir les tumulus d'un autre œil : à la lumière de la lune et de quelques bougies, guidés par Maryvonne Barillot, conteuse, et Elaine Lacroix, directrice du musée. Tél. 05 49 05 12 13

icône du xviii<sup>e</sup> siècle.



### HIP HOP N'CO

Du 4 au 11 juillet, Le Maillon propose des rencontres autour du hip-hop un peu partout dans Poitiers. Conférences, spectacles, cinéma et stages présentent cette identité culturelle qui s'exprime sous toutes les formes. L'expo de Sik, graffeur poitevin, se tient à la Maison des 3 Quartiers. [www.hiphopnco.fr.st](http://www.hiphopnco.fr.st)  
Tél. 05 49 88 05 55

### FESTIVAL DES JEUX DE PARTHENAY

Le jeu sous toutes ses formes, du joujou rétro à la console vidéo, du jeu de société au jeu de quilles, transforme Parthenay en gigantesque terrain de joutes, tournois et compétitions contre soi ou les autres. Le casino où l'on joue de la monnaie fictive permettra de s'essayer à la roulette et au blackjack à moindre coût. Accès libre et gratuit aux 2 000 jeux et jouets.

Du 7 au 22 juillet. Tél. 05 49 94 24 20  
[www.jeux-festival.com](http://www.jeux-festival.com)

### STAGE DE DANSE CONTEMPORAINE

Un stage de danse contemporaine et d'improvisation, ouvert aux danseurs pré-professionnels et professionnels, se déroulera du 16 au 21 juillet à Mansle. Il sera animé par Julyen Hamilton, danseur reconnu pour son goût et son talent de l'improvisation. Renseignements et inscriptions auprès de Musique et Danse en Poitou-Charentes.

Tél. 05 49 55 33 19



## L'Hermione

**Le chantier de reconstruction de l'Hermione progresse à Rochefort. C'est la frégate qui permet à La Fayette de rejoindre les insurgés américains en lutte pour leur indépendance.**

**Des passerelles de circulation dans la forme de radoub ont été installées pour permettre chaque jour aux visiteurs de juger de l'avancement des travaux.**

**Visites tout l'été de 9h à 19h.**

[www.hermione.com](http://www.hermione.com)

Tél. 05 46 87 01 90



*Ci-dessus, le chantier de l'Hermione à Rochefort et la chaudronnerie (ph. Sébastien Laval).*

### RENCONTRES DE MUSIQUES DE RUE

La Bête à bon dos, «orchestre mobile à géométrie variable», anime un stage ouvert aux musiciens de tous niveaux aboutissant à la création d'une énorme fanfare. Les tubas et autres basses à vent seront accueillis avec une déférence particulière. Du 16 au 21 juillet à Montmorillon.

Tél. 05 49 91 04 88

### ATOUTS ARTS

Avec son festival de musiques nomades «Atouts Arts», Thouars propose, du 17 au 22 juillet, de s'évader aux quatre coins du monde aux rythmes du rap sénégalais de Djoloff, du rythm and blues jamaïcain du Jim Murple Memorial, des accents méditerranéens de Barrio Chino, la fusion de Rezerv, du rock celtique de Wig a wag ou latino de Flor del Fango.

[www.ville-thouars.fr/culture](http://www.ville-thouars.fr/culture)

Tél. 05 49 66 24 24

### AFRIKA TONIK

Le premier Festival des arts africains de Cognac anime la base de plein air du 20 au 22 juillet. Concerts, démonstrations de danse, conférences et projections promettent un week-end ensoleillé et rythmé. Le groupe Les mains du soleil se produira le 21 juillet, Yelena et Bafila le 22 juillet.

Tél. 05 45 35 12 49

### RÉSONANCES 2001

La Corderie royale accueille pour trois soirées des artistes en lien avec l'identité maritime de Rochefort, c'est-à-dire de partout et d'ailleurs. Du 23 au 25 juillet, se succéderont les rythmes du Slonovski Bal, fanfare inspirée des traditions grecques, roumaines et macédoniennes, l'heureuse fusion du jazz et de la musique traditionnelle du Bénin avec le Gangbé Brass Band, le retour aux sources de Fania, ex-membre de Kaoma, le mbaqanga des Mahotella Queens, les feux du théâtre pyrotechnique espagnol avec la compagnie Xarxa, et Manolito y su Trabuco qui réinvente la musique cubaine.

## Blues passion à Cognac

**Soixante-huit concerts et 200 artistes pour embrasser en 4 jours la passion du blues. Le 4<sup>e</sup> Festival de blues de Cognac associe les grands noms de la scène internationale aux talents de demain. Rendez-vous avec Bill Wyman, sans les Stones, et avec les Rythm Kings, qui ressuscitent des standards inaltérables ponctués de compositions hautes en couleurs. Mel Brown, reconnu comme un des meilleurs guitaristes américains, qui a accompagné les plus grands, des Supremes à BB King, est aussi une grande voix, chaleureuse, qui révèle l'essence du blues. Robert Cray démontre l'absolue modernité du blues. Et tant d'autres qui contribuent à l'exigence et la convivialité de la programmation. Du 26 au 29 juillet.**

[www.bluespassions.com](http://www.bluespassions.com). Tél. 05 49 32 17 28



*Gaye Adegbalola du 26 au 29 juillet à Cognac.*

**ORGUES DE BARBARIE**

Les 28 et 29 juillet, Vouneuil-sur-Vienne accueille 90 tourneurs d'orgues de Barbarie venus d'Angleterre, de Belgique, d'Allemagne, des Pays-Bas, de Suisse et de toutes les régions françaises, pour la 4<sup>e</sup> édition du Festival européen d'orgues de Barbarie et de chanteurs de rue. Tél. 05 49 85 11 99

**CARMEN À SANXAY**

L'association Les soirées lyriques de Sanxay présente *Carmen* de Bizet, les 7, 9 et 11 août sur la scène de l'antique théâtre. Sous la direction d'Eric Sprogis, avec une mise en scène de Jack Gervais, c'est Valérie Marestin qui incarnera le rôle titre.

L'association, pour le centenaire de la mort de Verdi, propose également un concert exceptionnel, le 14 août, avec Michèle Lagrange et Philippe Duminy qui interpréteront des airs de Nabucco, La Traviata, Le Trouvère... Toujours au théâtre antique de Sanxay.

Tél. 05 49 53 06 49

**DANSES ET MUSIQUES DU MONDE**

Du 11 au 19 août, ce sont 500 artistes venus de 12 nations différentes qui se succéderont sur la place de l'Hôtel de Ville de Confolens. Faudel, avec son nouvel album «Samra», sera la tête d'affiche de cette 44<sup>e</sup> édition du festival, le lundi 13 août. Une création «Voix du monde» le jeudi 16 août rassemble les orchestres et chœurs d'Afrique du Sud, de Jamaïque et de Russie pour former une chorale internationale.

www.festivaldeconfolens.com

Tél. 05 45 84 00 77

**COLLA VOCE**

Le deuxième festival Colla Voce, Voix et Orgues, aura lieu du 24 août au 2 septembre à Poitiers. Récitals, concerts, visites d'orgues, rencontres et petits déjeuners en musique, les orgues s'abondent sous tous les angles et à chaque heure de la journée. Quatre créations sont au programme : *La Tempête* d'Antoine Juliens et Thierry Pécou d'après Shakespeare, *Sutra* de Raffi Ourgandjian, une commande du festival à Edith Canat de Chizy ainsi que *Contes de pluie et du soleil* de Pierre-Adrien Charpy. Une série de concerts raconte l'Italie des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, les ensembles Pierre Robert et Da Pacem présentent les motets et sonates de Bernier, Couperin, Dandrieu, Dumont, Robert. Les œuvres chorales contemporaines françaises ne seront pas en reste. Tél. 05 49 47 13 61



Richard Sammut dans le rôle de Dom Juan, ph. Claude Pauquet.

**Festival de théâtre de Saint-Jean d'Angely**

Choisi par le Festival d'Avignon avec sept autres compagnies pour représenter les «forces françaises théâtrales de l'intérieur», le Théâtre à spirales met en scène *Le Balcon* de Jean Genet. La compagnie sera à Avignon du 7 au 22 juillet et à Saint-Jean-d'Angely les 26 et 27 juillet à l'Abbaye royale. *Gens d'ici* de Serge Valletti met en scène, du 17 au 22 juillet, Christian Mazzuchini et les gens qu'il rencontre de ville en ville. Ainsi une cinquantaine d'habitants de Saint-Jean participeront au spectacle et mêleront leurs histoires à celles du comédien. *Dom Juan*, mis en scène par Claire Lasne, affirmera son étonnante modernité, servi par 11 comédiens décapants, les 20 et 21 juillet. *Le Roi-Cerf* de Carlo Gozzi, mis en scène par Olivier Maurin, est un conte féerique où les péripéties s'enchaînent à un rythme effréné. Les 26 et 27 juillet, sur une musique de Luc Ferrari et des textes de Colette Fellous, une femme et un homme se rencontrent, elle chante, il parle. Autour de 5 musiciens d'Ars Nova, *Les Chansons pour le corps* vont créer l'atmosphère nécessaire à cette sensualité des mots et des chants. Du 17 au 27 juillet. Renseignements au Théâtre de Poitiers jusqu'au 5 juillet Tél. 05 49 39 40 00. A partir du 6 juillet, Tél. 05 46 32 68 87

**LUMIÈRES DU BAROQUE**

Le troisième Festival de musique baroque en Cellois est consacré à Antonio Vivaldi, ses précurseurs et ses inspireurs. L'Ensemble Mensa sonora sous la direction de Jean Mailliet se produira dans l'abbaye royale de Celles-sur-Belle et dans quelques églises romanes environnantes. Du 25 août au 2 septembre. Tél. 05 46 82 60 77

**CHARLES DANGIBEAUD**

Pour le 150<sup>e</sup> anniversaire de la naissance de Charles Dangibeaud, savant, archéologue, conservateur du musée et de la bibliothèque de Saintes, et artiste, l'exposition qui se tiendra au musée de l'Echevinage de Saintes jusqu'au 29 juillet s'attache à découvrir le travail d'érudit et de créateur de cette personnalité saintongeaise. Tél. 05 46 93 52 39

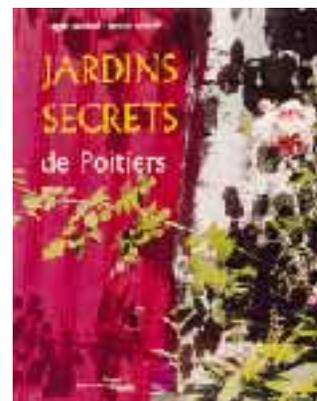
**LES PEINTRES DANS LA RUE**

A Charroux, les 4 et 5 août, les pinceaux s'agitent et le regard s'aiguise. Deux prix récompenseront les artistes qui auront su traduire l'âme du pays Charlois et de Charroux plus particulièrement. L'exécution des œuvres présentées au concours «Dessine... Charroux» est limitée aux deux jours de la manifestation.

Tél. 05 49 87 60 12

**JARDINS SECRETS DE POITIERS**

En se promenant dans Poitiers, on peut deviner que cette ville est composée d'une mosaïque de petits jardins privés, cachés derrière de hauts murs ou serties entre les hôtels particuliers. Les occasions d'y pénétrer sont donc rares. C'est ce qu'ont réussi une journaliste et un photographe, Agnès Zamboni et Antoine Schneck. Leur patiente enquête donne lieu à un livre plein de rencontres et de surprises, superbement illustré, publié par Patrimoines & Médias et imprimé à Ligugé par Aubin. 220 p., 249 F.



### MOUTON-VILLAGE

A Vasles, dans les Deux-Sèvres, c'est le mouton qui règne sans partage. Vingt-cinq espèces se côtoient dans le jardin des agneaux, jouant sur les camaïeux laineux et les variations sur cornes. Chacun des parcs est aménagé dans l'ambiance du pays d'origine, permettant ainsi d'enrichir nos connaissances en botanique tout en visitant le jardin. Les animations permanentes font découvrir le travail du chien de berger, la teinture végétale ou même la tétée des agneaux. Tél. 05 49 69 12 12

### A MARÉE BASSE

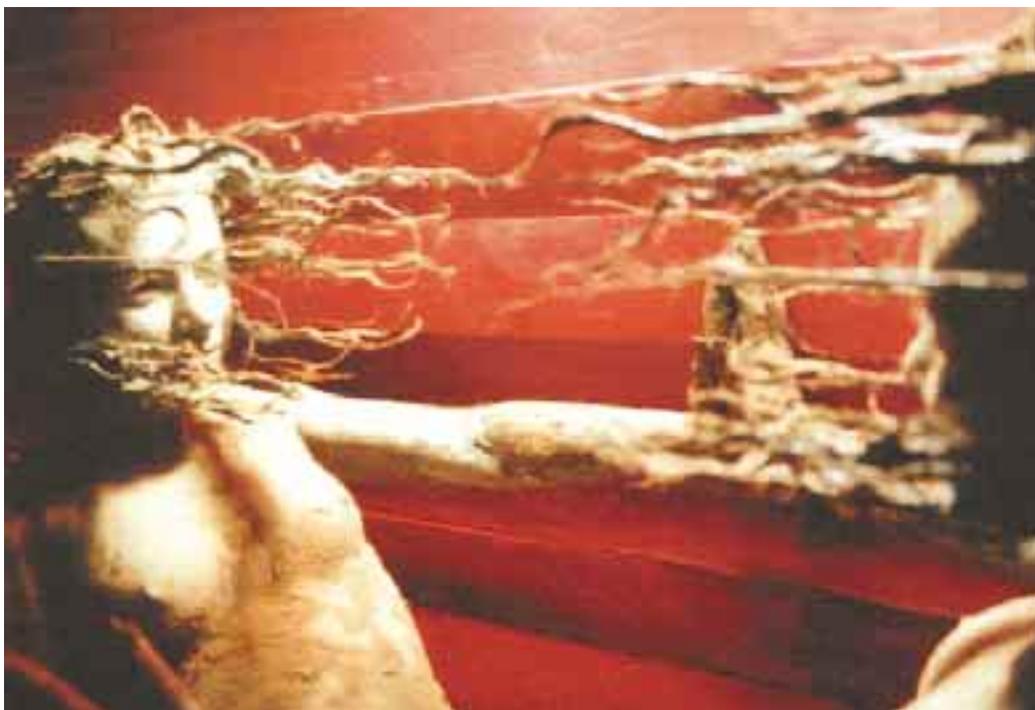
Sur la plage à marée basse, le regard se perd à l'horizon. Donnons lui des repères et scrutons à nos pieds. L'exposition qui se tient au Centre international de la mer à la Corderie royale de Rochefort baisse la tête et se penche sur une pratique qui réunit les anciens de Charente-Maritime et les estivants d'aujourd'hui : la pêche à pied. On y découvre un univers, ses rites, ses rythmes, sa poésie et ses accessoires dans une scénographie qui s'adresse aux grands comme aux petits. Jusqu'au 7 octobre.

Tél. 05 46 87 01 90



## Cartographie du Poitou

Chaque été, la Médiathèque François-Mitterrand propose de découvrir une partie de ses collections patrimoniales. Cette année, l'exposition entend dresser un panorama des représentations cartographiques du Poitou sous l'Ancien Régime, s'intéressant aussi bien au travail des ingénieurs topographes qu'à celui des graveurs. Du 17 juillet au 15 septembre.



Le Golem à Parthenay le 22 août.

## De Bouche à Oreille

Le festival de Parthenay, contre le prêt-à-porter musical, taille un programme sur-mesure aux adeptes du patchwork, mosaïque de sons nouveaux sur trame traditionnelle. Autour de Ricardo Tesi et de son accordéon diatonique, des liens se tissèrent en Italie, et un orchestre apparut, le Banditaliana. Ils se produiront en exclusivité le 25 août. Le 24 août, Gwerz, qui a marqué la Bretagne d'une empreinte indélébile, revient en force servi par des musiciens hors norme. Le 22 août, Le Golem met en scène la rencontre de la musique traditionnelle de Laurent Rousseau et Philippe Destrem et de la danse contemporaine du jeune chorégraphe Hervé Koubi. Du 18 au 26 août.

[www.metive.org](http://www.metive.org). Tél. 05 49 94 90 70

### TATAVE, PÊCHEUR DE LUMIÈRE

Le musée Ernest Cognacq à Saint-Martin-de-Ré rend hommage à une figure de l'île de Ré : Tatave. Fils de pêcheur, né à Ars-en-Ré sous le nom d'Octave Patureau, Tatave a su retranscrire par ses aquarelles la vie du port baigné de cette lumière si particulière. Il aimait aussi peindre les paysages rétais qui lui étaient familiers, marais, monuments, rues et venelles des villages. Du 5 avril au 16 septembre.

Tél. 05 46 09 21 22

### STAGES À L'ABBAYE ROYALE

Le stage vocal «Héloïse et Abélard» dirigé par Anne-Marie Deschamps, du 16 au 26 août, à l'Abbaye royale de Saint-Jean-d'Angély s'attardera sur le travail des chants de manuscrits médiévaux européens et sacrés du XII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle. Une partie sera réservée à l'improvisation.

François Cosson animera un stage d'arts plastiques ouvert à tous les publics sur le thème «Inspiration romane» du 3 au 7 septembre. Au cœur de la Saintonge romane, il propose d'observer, de dessiner, de peindre, modeler et sculpter en s'inspirant des multiples représentations qui figurent sur les églises romanes.

Renseignements à l'Abbaye royale de Saint-Jean-d'Angély.

Tél. 05 46 32 60 60

### ENTRE DANSE ET SCULPTURE

L'exposition présentée au musée de Cognac, du 2 juin au 26 août, s'interroge sur les liens entre la sculpture et la danse africaine. Les études d'Alphonse Tiérou, chercheur et chorégraphe ivoirien, fondateur du Centre de ressource, de pédagogie et de recherche pour la création africaine, apportent une vision dynamique de la sculpture africaine à la lumière de la danse. Une trentaine d'objets d'arts africains et une quarantaine de photographies illustrent cette connivence.

Tél. 05 45 32 07 25

## ALLIANCES COGNAC-HAVANE

Issus de la terre, le cognac et le cigare demandent un vieillissement, nécessitent des assemblages, sont basés sur un savoir-faire unique, expriment l'âme d'un terroir et incarnent un art de vivre. C'est sur cette base que l'écomusée du cognac, à Migron en Charente-Maritime, au travers d'une exposition permanente retraçant l'histoire du cigare havane, installée en parallèle de l'exposition consacrée au cognac, recherche de nouvelles alliances cognac-havane pour animer une *Route du cigare* en cognaçais. Tél. 05 46 94 91 16

## JOURNÉES DU PATRIMOINE

Les 18<sup>e</sup> Journées du patrimoine, les 15 et 16 septembre 2001, se greffent sur la célébration de la loi 1901 sur les associations. La manifestation mettra en valeur le rôle essentiel joué par les associations dans le domaine du patrimoine en termes de sauvegarde et de valorisation, de diffusion et de sensibilisation du public à la culture patrimoniale, de formation et d'apprentissage des jeunes aux métiers de protection et de mise en valeur du patrimoine.

## LES PLANTES DE LA DÉCOUVERTE

Les plantes qui ont été rapportées des Amériques après leur découverte par Christophe Colomb ont connu des accueils très différents : le chocolat et le tabac conquièrent rapidement les Européens tandis que les pommes de terre et la tomate inspirèrent une longue méfiance. Elles ont cependant bouleversé nos régimes alimentaires. Aujourd'hui, de nouveaux usages apparaissent. La richesse des plantes sauvages ou cultivées d'Amérique est encore à inventer. C'est ce que présente l'exposition proposée par le Muséum d'histoire naturelle au Musée maritime de La Rochelle du 2 juin au 31 août. Tél. 05 46 41 18 25

## L'ÉTÉ À MENDÈS FRANCE

*Préhistoire en Poitou*, exposition proposée jusqu'au 4 novembre, retrace les grandes étapes de l'histoire des hommes préhistoriques et présente quelques trésors scientifiques et culturels. Elle souligne également les œuvres de ces premiers artistes. *Iles, de Ré aux Galapagos*, l'exposition du Muséum national d'histoire naturelle, installée jusqu'au 28, se balade d'îles en îles. Faunes, flores et cultures spécifiques dessinent un portrait en mosaïque de l'identité insulaire. Un voyage exotique et naturaliste.

Le mardi 7 août, à 21h, la compagnie toulousaine Animaçao présente une performance multimédia *Aqua tu penses ?*, une immersion ludique dans un univers subaquatique peuplé de marionnettes virtuelles étonnantes et rafraîchissantes. Pour petits et grands.

Le planétarium présente un nouveau spectacle, *La planète aux mille regards*, l'histoire d'une planète qui s'est mise à penser, à se représenter elle-même, à s'éloigner d'elle-même pour mieux se comprendre et se situer dans l'espace et le temps, et finalement agir sur sa propre évolution.

Tél. 05 49 50 33 00

**Atelier-boutique Farol,**  
case 64, quai Louis-Prunier,  
La Rochelle.  
Tél. 05 46 50 53 05  
[www.farol.fr](http://www.farol.fr)  
Photos : Sébastien Laval



## Les couteaux Farol

Les couteaux Farol ont le charme et la beauté des objets fabriqués à la main. Difficile, en visitant l'atelier installé à La Rochelle au bout du quai de l'ancien Encan, de ne pas repartir avec, en poche, l'un de ces modèles de couteaux, à la fois robustes et élégants, particulièrement adaptés à la vie en mer et au voyage. Les lames, dessinées par Farol et produites à Thiers, sont en acier inoxydable et estampées à chaud, ce qui leur confère un tranchant puissant et durable. Sculptés dans des bois durs aux essences raffinées, les manches aux formes courbes et fluides offrent une excellente tenue en main. «Grâce à ces modèles, notre entreprise a acquis en quelques années une solide renommée, notamment auprès des marins, des voyageurs et des amateurs de

beaux objets, explique Sylvain Berthommé, le créateur de la marque, lui-même navigateur passionné, ingénieur de formation et ancien chercheur au CNRS. Pour répondre à la demande de nombreux restaurateurs et élargir l'éventail de notre clientèle, nous avons lancé récemment une nouvelle gamme de couteaux de table.» Des couteaux racés, aux formes inédites – lame puissante et pointue, manche soigné sculpté à la main – dans le style Farol.



L'entreprise emploie aujourd'hui quatre personnes, commercialise ses modèles dans toute la France et à l'étranger, et réalise 5 % de son chiffre d'affaires par Internet. Elle s'est vu décerner, début juin, par les Dirigeants commerciaux de France, le prix de la jeune entreprise innovante. A lire aussi, pour en savoir plus, le chapitre consacré aux couteaux Farol dans le livre de Thierry Mantoux, *Les arts manuels de Poitou-Charentes*, paru en l'an 2000 aux éditions Cherche Midi.

Mireille Tabare

### MÊME LES MURS REGARDENT

Patrick Ernaud est photographe archéologue. Sur les chantiers «où la norme impose le champ le plus large possible, afin de replacer le vestige dans son contexte», les contraintes freinent la créativité. L'exposition, qui se tiendra jusqu'au 29 septembre au Carré Amelot à La Rochelle, propose une œuvre affranchie où le photographe trouve «dans les cadrages serrés et incisifs, une liberté de composition ou de décomposition plus grande». Tél. 05 46 41 45 62

### EXPOSITION JEAN MAURET

Une cinquantaine de créations du maître verrier Jean Mauret sont exposées au musée du vitrail de Curzay-sur-Vonne jusqu'en mars 2002. Maquettes, cartons, sculptures, xylographies et vitraux transmettent la philosophie d'un artiste qui, selon ses termes, «ne crée pas véritablement et qui n'a la possibilité que de former, à partir de ce qui existe déjà.» La démarche qu'il a adoptée depuis de nombreuses années aboutit à une œuvre globale en accord avec l'architecture des lieux, créant une harmonie entre l'artiste, la matière, la lumière et le divin. [www.museeduvitrail.com](http://www.museeduvitrail.com) Tél. 05 49 53 65 45



*Lime à taches oranges à l'aquarium de La Rochelle.*



*Michel Blazy, sans titre (derviches tourneurs), 1993, Frac Poitou-Charentes (ph. Christian Vignaud).*

## Proximités

**Le Frac Poitou-Charentes, le Frac Limousin, l'artothèque du Limousin, le musée d'art contemporain de Rochechouart et Françoise Quardon se sont associés pour présenter à Melle trois expositions regroupées sous le thème générique de la proximité. Ainsi les œuvres de Thierry Mouillé, Michel Blazy, Claude Lévêque, Martine Aballéa, Barbara Krüger, Françoise Quardon, Hubert Duprat ou Patrick Faigenbaum explorent et jouent avec cette notion de proximité, puisant dans notre réalité immédiate, notre quotidien ordinaire et notre intimité. L'étude préparatoire du *Pont aux roses* de Françoise Quardon, commande publique qui sera prochainement visible sur la place René-Goussart à Melle, est présentée à la médiathèque. Trois lieux pour *Proximités* jusqu'au 2 septembre : l'église Saint-Pierre, l'Hôtel de Ménoc et l'église Saint-Savinien. Tél. 05 49 84 30 00**

### IL «ÉTÉ» UNE FOIS...

Concerts, projections en plein air et spectacles animent les quartiers de Poitiers pendant tout l'été. Une multitude d'événements à picorer ou dévorer selon son goût. [www.mairie-poitiers.fr](http://www.mairie-poitiers.fr)

### POPEYE FAIT ESCALE À ANGOULÊME

Au sein du Centre national de la bande dessinée et de l'image d'Angoulême, le musée de la bande dessinée accueille, jusqu'au mois de novembre, une vaste exposition consacrée à l'un des marins les plus célèbres du 9<sup>e</sup> art : Popeye. Créé en 1929 par l'Américain Elzie C. Segar qui le dessinera pendant près de dix ans, le personnage invulnérable apparaît dans une série intitulée *The Thimble Theatre*, aux côtés de héros plus anciens comme Olive et son frère Castor. L'exposition, conçue par Thierry Groensteen, riche de dizaines d'originaux signés pour la plupart de la main de Segar et également de ses successeurs, propose une découverte chronologique de l'œuvre ir-révérencieuse.

L'épopée du très convaincant amateur d'épinards est racontée en français et en anglais, avec une foule d'objets dérivés (statuettes, pipe officielle, puzzle, marionnettes, disques...) parfois très anciens, des dessins animés (studio Fleischer), des fresques légendées détaillant chaque personnage de la série. Popeye à Angoulême, au Centre national de la bande dessinée et de l'image, 121, rue de Bordeaux, jusqu'au 4 novembre.

### AQUARIUM DE LA ROCHELLE

Le nouvel aquarium de La Rochelle est six fois plus grand que le précédent. Soixante-cinq bassins pour explorer le grand bleu et faire un tour du monde sous-marin, des animaux microscopiques aux grands prédateurs. Chaque aquarium, tel un échantillon prélevé en milieu naturel, reproduit les conditions de vie propres à chaque espèce de la faune et la flore marines. Le tunnel des méduses donne un point de vue unique sur les évolutions des gracieuses demoiselles et la salle des requins apporte à la rencontre avec le prédateur la saveur de l'aventure. Lagons, mers tropicales et océans sont à la portée de tous. C'est la planète bleue qu'on a mise en bouteille. [www.aquarium-larochelle.com](http://www.aquarium-larochelle.com) Tél. 05 46 34 00 00

### LES PORTES DE LA MÉMOIRE

Jusqu'à la fin du mois d'août, l'exposition présentée par le musée des Beaux-Arts d'Angoulême illustre la phrase de Simone Weil : «De tous les besoins de l'âme humaine, il n'y en a pas de plus vital que le passé.» Mille pièces, pour la plupart jamais exposées au public, dans une scénographie évoquant les réserves de musées, interrogent la civilisation d'aujourd'hui. Tél. 05 49 95 07 69

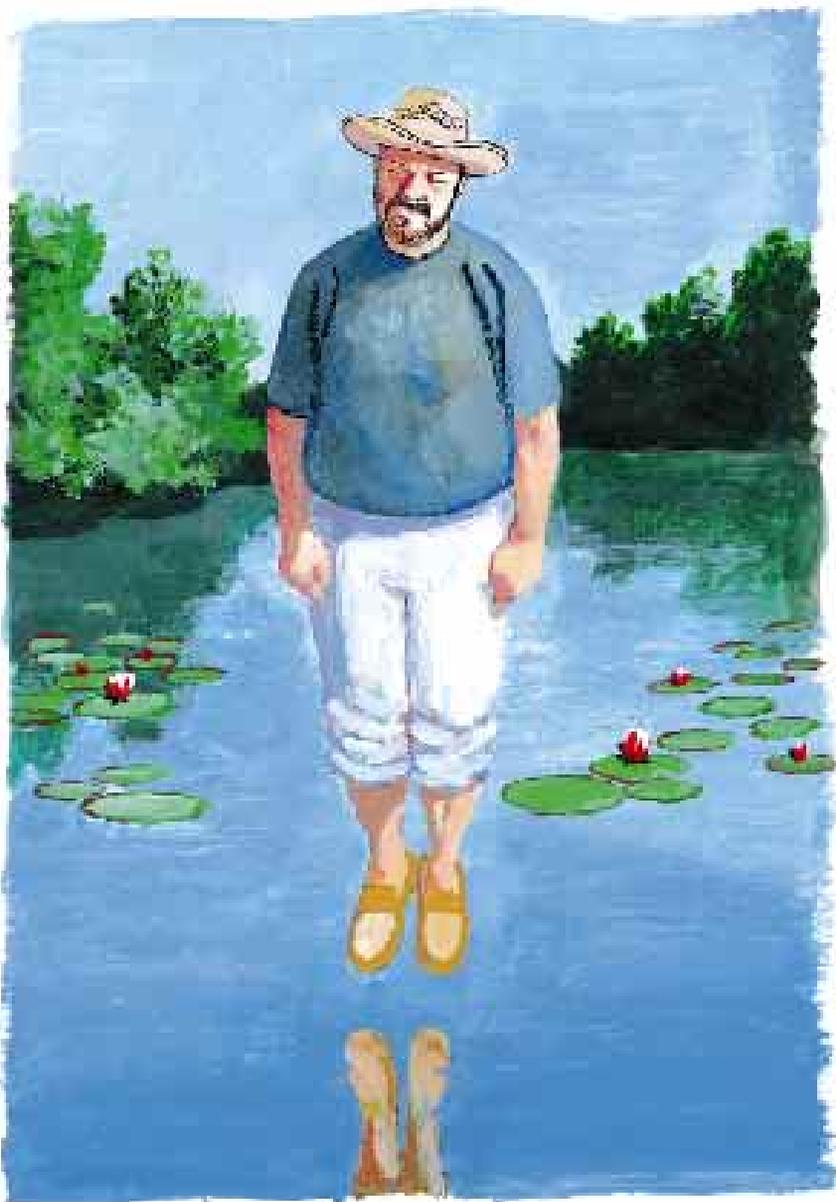
### LES COULEURS DE NOTRE-DAME-LA-GRANDE

A Poitiers, chaque soir de cet été, les polychromies, effacées par le temps, qui ornaient la façade de Notre-Dame au Moyen Âge retrouvent leur éclat, le temps d'un jeu de lumières créé par Skertzo. Tous les jours à 22h30.

## SAINT-SAVIN

Le parcours scénographique, tout juste installé dans les bâtiments monastiques de l'abbaye de Saint-Savin, propose une approche interactive des fresques et de l'abbaye. Les anciennes cellules des moines ont été aménagées en espaces d'interprétation où les thèmes du monde roman, des

techniques picturales ou des styles de Saint-Savin sont abordés grâce au multimédia. Livres sonores, puits d'image, maquettes, écrans tactiles, films et bornes interactives multiplient les angles et les points de vue. [www.pays-montmorillonnais.com](http://www.pays-montmorillonnais.com)  
Tél. 05 49 04 30 00



**Daniel Reynaud**  
par  
**Fabrice Neaud.**

## TERRES AUSTRALES

A la Réunion, du haut de la falaise où il vit, François Malbreil voit périodiquement s'éloigner, cap vers le grand Sud, la silhouette du *Marion-Dufresne*. Cela lui a donné l'envie irrésistible d'embarquer à son bord. Son rêve enfin réalisé, François Malbreil a peint les îles australes avec la rigueur du reporter et la sensibilité de l'artiste. L'Hôtel de Cheusses à Rochefort accueille jusqu'au 15 novembre les œuvres de ce chasseur de lumière. [www.musee-marine.fr](http://www.musee-marine.fr). Tél. 05 46 99 86 57

## Daniel Reynaud

**Autour de trois poèmes de Daniel Reynaud extraits de *Profil songeur de la Charente, Petites nativités et quelques écritures enceintes*, le stage animé par Jacques Barathon propose de découvrir ce poète trop tôt «entré en transparence» et, à partir de ces réalisations, d'approfondir sa formation vocale et musicale. Ces œuvres sont destinées à un chœur de chambre et, de fait, le stage n'accueille qu'un nombre limité de participants. Du 5 au 12 août à l'Abbaye-aux-Dames à Saintes. S'adresser à Vocal Plus. [www.chant-choral.com.fr](http://www.chant-choral.com.fr) Tél. 05 49 67 79 20**

## FESTIVAL INTERNATIONAL D'ART CONTEMPORAIN

Du 27 au 29 juillet, Chizé se transforme en un immense atelier d'art contemporain. Cent-cinquante artistes venus du monde entier s'y retrouvent pour créer, en trois jours, une œuvre dans l'une des cinq catégories suivantes : peinture, sculpture, techniques du papier, installations et performances. Trois prix récompenseront les artistes au terme du festival. Buvettes, repas champêtres, bal populaire et tables rondes sont là pour susciter les rencontres et les discussions entre le public et les artistes. De très nombreuses expositions seront à découvrir dans les onze sites du festival. La galerie Artitude trace le chemin de l'*Abstraction à la nouvelle figuration*. L'artiste hongroise Szusanna Nagy expose *Le Rythme dansant*, une installation de 53 mètres de long, et propose une performance lumineuse avec un corps de ballet équipé de capteurs électroniques. «La Taille et le Crayon» réunit trois artistes graveurs. La galerie Eugenio Torres présente un aperçu de la création portugaise. La galerie du château de Dampierre expose trois artistes traitant le thème de la mythologie. Mais encore : les œuvres d'Aude de Kerros, peintre graveur abstrait, de François Lavrat, sculpteur sur inox, Igor Valiuline, des portraits de Russie proposés par Lizzy Galerie, la galerie d'art virtuelle de monexpo.com, les images pieuses de la galerie Web Art... Les fanfares Saravah, Jaipur Kawa Brass Band, Jo Bithume animeront une partie des vernissages de ces expositions. Voilà un programme riche et un terrain d'exploration inespéré pour les amateurs.

[www.chize-festiart.com](http://www.chize-festiart.com)

## HENNESSY

La maison Hennessy organise tous les jours de l'été des visites guidées de ses chais. Du chai originaire, édifié par Richard Hennessy, au bâtiment dessiné par Jean-Michel Wilmotte, 235 ans se sont écoulés d'une rive à l'autre de la Charente. La vinification, la double distillation, l'art de la tonnellerie sont exposés en détail, dégustation au terme de la visite en prenant soin de laisser leur part aux anges. Tél. 05 45 35 72 68

### L'ÉTÉ À CHAUVIGNY

Les vacances sont ponctuées de spectacles en tous genres à Chauvigny. Avec, entre autres, Les cubaines Rumbanana le 20 juillet, l'étonnant mélange de rock celtique basque de Zapozain le 3 août, le théâtre du Kronope le 14 août, le Nico Wayne Toussaint Blues Quintet le 17 août.

### VISITES GOURMANDES

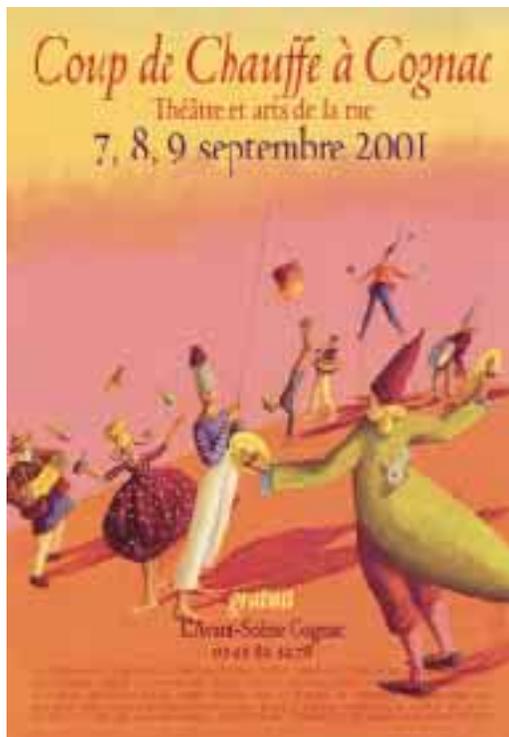
Jean-Claude Berton, maître artisan chocolatier à Châtelleraut, organise des visites guidées de son laboratoire du chocolat, avec démonstrations et dégustations à la clé. Plusieurs formules de visites et de dégustations sont possibles. En fonction de son seuil de résistance à la tentation... Tél. 05 49 23 40 20

### OCÉANIE, LES OBJETS MURMURENT

Le musée d'Art et d'Histoire de Rochefort accueille, du 2 juillet au 8 septembre, une exposition évoquant la rencontre entre les navigateurs des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles et les insulaires du Pacifique. La mise en scène de Patrick Hébrard propose aux visiteurs de se positionner en tant qu'explorateurs. La démarche consistera à aller découvrir des objets tels que des parures, des armes, des crânes ou des trophées, dans les niches d'une structure symbolisant une île. Entrée gratuite. Tél. 05 46 99 83 99

## Aquarock

**Du 29 août au 2 septembre, la 7<sup>e</sup> édition d'Aquarock investit Lusignan et ses alentours. Groupes de toutes influences, du rock au reggae, du ragga au hip-hop, de la musique électronique au jazz, mais aussi labels, associations, fanzines, ils sont tous là en 40 spectacles et une centaine de stands pour représenter la musique actuelle et indépendante. Le reggae de La Comtesse aux pieds nus, découverte du Printemps de Bourges, et le dub de Kaly occuperont le devant de la scène le 30 août. Soirée hip-hop transatlantique avec Antipop Consortium, Mike Ladd et Sonic Sum le 31 août. Le même soir, Julien Lourau, L'Inconscient, Vlad, Uncommon men from Mars et Dumdum boys complètent une affiche déjà bien remplie. Mass Hysteria et La Compagnie des géographes se produiront le 1<sup>er</sup> septembre, avec Crash Taste, Sleepers et Squarepusher. A noter que seuls les concerts du vendredi et du samedi sont payants. Tél. 05 49 89 07 55**



## Coup de Chauffe

**Avec la volonté de repenser l'espace public et de susciter des rencontres surprenantes, Coup de chauffe investit de nouveau la rue pour sa 7<sup>e</sup> édition. Artistes de rue, comédiens, plasticiens et musiciens colorent le quotidien dans les quartiers, toujours différents, de Cognac. Tous les spectacles sont gratuits. Raison de plus pour ne pas s'en priver. Du 7 au 9 septembre [www.cognac-France.com/arts/cchauffe/](http://www.cognac-France.com/arts/cchauffe/) Tél. 05 45 82 32 78**



### 1901 PROJETS POUR 2001

Plus de 20 000 associations reflétant les préoccupations sociales, économiques, culturelles ou idéologiques des habitants de Poitou-Charentes ont été recensées. La Région célèbre le centenaire de la loi 1901 sur la liberté d'association et récompense, par le biais de «1901 projets pour 2001», les 50 associations ayant présenté les initiatives les plus symboliques de la dynamique citoyenne. Elles recevront chacune 1901 euros pour soutenir leurs activités. Dossiers de candidature à retirer au Conseil régional de Poitou-Charentes et à renvoyer avant le 31 juillet ou inscriptions en ligne sur le site.

[www.ruedesassos.com](http://www.ruedesassos.com)

### DES LIVRES PRIMÉS

Créé et décerné par l'Office du livre, le prix du livre en Poitou-Charentes couronne un ouvrage littéraire qui, soit par son auteur, soit par son éditeur, soit par son thème, se rattache à la région. Lauréat 2000 : Georges Bonnet pour *Un si bel été* (Flammarion).

A Poitiers, le prix du roman européen, attribué par la ville, revient cette année à Eric Simard pour *Le Souffle de la pierre d'Irlande* (Magnard) et le prix du roman à Xavier Laurent-Petit pour *Le Fils de guerre* (L'Ecole des Loisirs).

Le prix littéraire des mouettes est décerné par le Conseil général de Charente-Maritime à Catherine Simon-Goulet pour *Femmes de la côte* (Geste éditions) et à Alberte van Herwynen pour *L'Arpenteur des lumières ou le secret de Choiseul* (Le Pommier).

Biblion, le salon du livre de Ruffec, qui couronne des premiers romans, a choisi Lucette-Marie Sagnière pour *Petit de l'ogre* (éd. Anne Carrière).

Au salon du livre de Saint-Jeand'Angély, Dominique Jamet a reçu le prix Aliénor d'Aquitaine pour *Le Petit Parisien* (Flammarion).

Les enfants des écoles élémentaires ont récompensé *Peur sur la ville* de Sophie Dieuzaide (Casterman). Les lycéens du Poitou-Charentes ont élu Anna Gavaldà pour *Je voudrais que quelqu'un m'attende quelque part* (Le Dilettante).

En janvier 2000 à Angoulême, l'académie des grands prix du Festival international de la bande dessinée a élu Martin Veyron. Le créateur de Bernard Lermite, auteur du récent *Caca Rente* (Albin Michel), est le 28<sup>e</sup> grand prix de la ville d'Angoulême et présidera, à ce titre, le prochain festival. Les Alph-art ont récompensé de nombreux auteurs parmi lesquels Baudoin et Vargas, Pétillon, Binet...

Le jeune salon du roman noir de Cognac, né dans le sillage du Festival du film policier, a récompensé à l'automne 2000 *Le Sang des sirènes* de Thierry Serfaty (Albin Michel).

Le Salon international de la littérature européenne de Cognac a décerné le prix Jean Monnet à Lydia Jorge pour *La Couverture du soldat* (éd. Anne-Marie Métailié). Le prix Cognac ou prix de la critique littéraire a récompensé Marie-Laure Delorme, journaliste au *Journal du Dimanche*.

# L'éclade de moules

Par Denis Montebello Photo Marc Deneyer

Si l'origine du mot *terée*, entendu dans les marais salants, est assez facile à établir, improbable est l'étymologie d'*églade* ou *éclade*, termes équivalents que l'on emploie aujourd'hui en Saintonge et en Aunis.

On oubliera d'emblée les espèces reliques, l'idée de traces qui auraient valeur de preuves : que le parler fut d'oc, que le climat fut méditerranéen. On laissera l'*anglade* et les chênes verts pour aller sous les pins ramasser les aiguilles. L'*églade* serait aux aiguilles ce que la persillade est au persil, une façon de saupoudrer, ici de recouvrir d'une couche d'aiguilles de pin les moules disposées sur la planche. Cette *aiguillade*, prononcée *éguiade*, aurait été (mal) francisée en *églade*, ou *éclade*, parce qu'on y aurait reconnu l'*éclat* (quand le feu fait éclater les moules et qu'il donne des «moules en éclat»), mais aussi, sûrement, parce qu'il faut avant tout des *moucles*, des moules pour faire une *éclade*, comme il en faut pour cet autre joyau de la gastronomie charentaise : la *mouclade*.

Si l'origine du mot est incertaine, la préparation de la chose est apparemment simple. C'est pourquoi nous la garderons pour la faim, en espérant que la petite réflexion qui suit l'aiguïsera.

Faute de pineau, ouvrons avec Platon. Ce que dit le philosophe des sophistes, tous les restaurants ou presque aujourd'hui le racontent, par le menu, dans cette langue qui est celle de la cuisine jadis appelée *nouvelle*. Il n'est donc pas nécessaire de se mettre au grec (ancien), de se plonger dans le *Gorgias* pour savoir que cuisine et rhétorique peuvent échanger leurs recettes. Ni d'écrire *My secret life*, ni même de lire *La vie sexuelle de Catherine M.* pour admettre que l'art et le cochon, c'est tout un. Mais le problème n'est pas là. Déplaçons-nous avec lui sur un autre terrain, sableux, caillouteux, où il y ait aussi de la glaise, et demandons-nous si, plus qu'un plat charentais, l'*églade* ou *éclade* (ou *terée d'moucs*, comme on ne dit plus guère) n'est pas tout simplement un chef-d'œuvre.

L'art, les vrais artistes en conviennent, n'est rien d'autre qu'un *dispositif*. Et (il ne nous contredira pas, celui qui a tenté la recette), question *installation*, l'*éclade* se pose là. Une fois qu'on a trouvé la planche (carrée, en bois massif, assez dur pour ne pas brûler), qu'on l'a enduite de glaise, on pique dans la terre (d'où le mot *terée*) les mollusques. On peut également utiliser une mie de pain,



pour caler les quatre premières moules au milieu de la planche. Ou les dresser autour d'un caillou, les disposer en spirale, serrées les unes contre les autres, la pointe vers le haut et la charnière vers l'extérieur.

L'ensemble est solide : on peut le transporter sans dommage, le recouvrir d'une couche de *barbes*, c'est-à-dire d'aiguilles de pin (dans les marais salants, on se contentait de pailles de fèves, des tiges desséchées), l'enflammer, activer le feu avec un chapeau ou un carton, généralement le calendrier des P.T.T. Le calendrier des P.T.T. est un des quatre *ingrédients*, avec la planche, les aiguilles de pin et les moules, et l'on s'en sert, comme d'un éventail, pour ventiler et chasser les scories quand toutes les aiguilles sont brûlées.

Voilà. L'*éclade* est prête. En 5 minutes, si vous aimez les moules juteuses, et si vous ne craignez pas de forcer pour les ouvrir. Laissez cuire 10 minutes – rajoutez des aiguilles de pin, agitez le calendrier des P.T.T. –, vous mangerez les moules confites dans leur jus, dans la cendre de coquille et d'aiguille. Accompagnées de pain, de beurre salé et arrosées d'un petit vin blanc sec. D'un *Entre-deux-Mers*, par exemple. ■

# Bibliographie

## Sélection d'articles et de textes

### N° 17, JUIN 1992

Rochefort sur Bosphore, Pierre Loti, *A. Quella-Villéger*. Tumuli Bolgonis, *Jean Demélier*. Les beaux nuages de Barbezieux, *J.-C. Pirotte*. L'épopée Grabinoulor, *J.-C. Valin*.

### N° 18, SEPTEMBRE 1992

Exil chez les modernes, *entretien avec Ali Erfan*.

### N° 21, JUIN 1993

L'univers enchanté de Pierre Loti, *A. Quella-Villéger*.

### N° 22, SEPTEMBRE 1993

François Bon, ascendant Rabelais, *entretien*. Le Mutus Liber.

### N° 23, DÉCEMBRE 1993

Naufrage du Port Caledonia, *D. Montebello*. L'expédition Rabelais, *avec A. Torrès et E. Durif*.

### N° 25, JUILLET 1994

Guillaume de Poitiers, *avec P. Bec*. Masques et mascarades de Pierre Loti, *A. Q.-V.*

### N° 26, OCTOBRE 1994

Ecrire en Poitou-Charentes, *entretien avec X. Person*. La passion Céline, *avec Jean Paul Louis*.

### N° 28, AVRIL 1995

Le ciel de Pirotte, *entretien*.

### N° 29, JUILLET 1995

Pierre Loti inédit : une journée dans l'île d'Oléron.

### N° 30, OCTOBRE 1995

La Charente est un poème, *entretien avec D. Reynaud*. L'inégal et sublime Restif, *entretien*.

### N° 31, JANVIER 1996

Georges Godeau, l'homme au chien, *entretien*.

### N° 32, AVRIL 1996

Qu'est-ce que l'esprit cartésien ? *avec J. Dhombres*. Descartes l'Européen, *avec J.-H. Roy*. Georges Monti, un éditeur amoureux, *entretien*.

### N° 33, JUILLET 1996

Chez Pierre Loti, *A. Q.-V.* Gens de Charentes et de Poitou, *entretien*.

### N° 34, OCTOBRE 1996

Georges Bonnet, du haut de l'enfance, *entretien*. Lisbonne n'existe pas, *entretien avec A. Moreau*.

### N° 37, JUILLET 1997

Pierre Loti : Gaby, Suzanne, Anaïs et les autres, *A. Q.-V.*

### N° 38, OCTOBRE 1997

Le cœur mangé, *entretien*. Emotions, passions, pathos, *entretien*. Son cœur ambre et spunk, *D. M.*

### N° 40, AVRIL 1998

Alfredo Balmaseda Diaz, la mémoire cubaine en pièces.

### N° 41, JUILLET 1998

Aux sources de l'exotisme de Pierre Loti, *A. Q.-V.* Les lieux nous ressemblent, *entretien avec R. Bozier*. La jonchée, *D. Montebello*.

### N° 43, JANVIER 1999

Le tourteau fromagé, *D. M.* Ascèse excès, *entretien avec J. Demélier*.

### N° 44, AVRIL 1999

Les fèves, *D. M.* Jean-François Mathé ou le passage des oiseaux.

### N° 45, JUILLET 1999

Civray ville complète, *François Bon*. La fouace, *D. Montebello*. Les bastions de la mer, *D. M.* DOSSIER Via Poitou-Charentes, histoire littéraire, documents et chronologie depuis 1779.

### N° 46, OCTOBRE 1999

Denis Montebello ou le dernier des Latins, *entretien*. Le farci poite-

vin, *D. M.* Jacques D'Hondt, l'éveilleur de pensée, *entretien*. Jean-Richard Bloch à la Méridienne, *A. Q.-V.* Sur le roman de Renart, *avec G. Bianciotto*. Chardonne-Assayas, un roman filmé à la lettre. DOSSIER Aux origines de l'écriture.

### N° 47, JANVIER 2000

Topographie d'une enfance, *avec Bernard Ruhaud*. De l'emblème à Rabelais, *entretien avec Marie-Luce Demonet*. Le scofa, *D. M.*

### N° 48, AVRIL 2000

Le macaron de Montmorillon, *D. M.*

### N° 49, JUILLET 2000

Archéologie Sixties, *François Bon*. Jean-Richard Bloch ou la musique comme utopie sociale, *A. Q.-V.* La lyrique des troubadours, *avec P. Bec*. Raoul Hausmann et Pierre Albert-Birot, *M. Giroud*. L'alcyon plaintif. Les céteaux, *D. M.*

### N° 50, OCTOBRE 2000

La verte de Marennes, *D. M.*

### N° 51, JANVIER 2001

DOSSIER Michel Foucault, *notamment avec J. D'Hondt, J. Demélier*. Le chabichou du Poitou, *D. M.*

### N° 52, AVRIL 2001

Les îles mystérieuses de J.-F. Deniau, *entretien*. La Charente est un poème, *entretien avec D. Reynaud*. Le testament de Daniel Reynaud, *manuscrit*. Le pâté de Pâques, *D. Montebello*.

Pour recevoir chez vous L'Actualité, plus les numéros hors série, retournez ce bon à :

L'Actualité - Service abonnements - BP 23 - 86190 Vouillé



**L'ACTUALITÉ**  
**POITOU-CHARENTES**

LA REVUE TRIMESTRIELLE DE L'INNOVATION RÉGIONALE

BULLETIN D'ABONNEMENT

- Je désire souscrire un abonnement d'un an à L'Actualité au prix de 95 F (étranger 120 F)
  - Je désire souscrire un abonnement de 2 ans à L'Actualité au prix de 180 F (étranger 230 F)
  - Je vous adresse ci-joint mon règlement à l'ordre de L'Actualité
- Veillez servir cet abonnement à :**

M. Mme Mlle ..... Prénom .....

Adresse .....

Code postal ..... Ville .....